



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

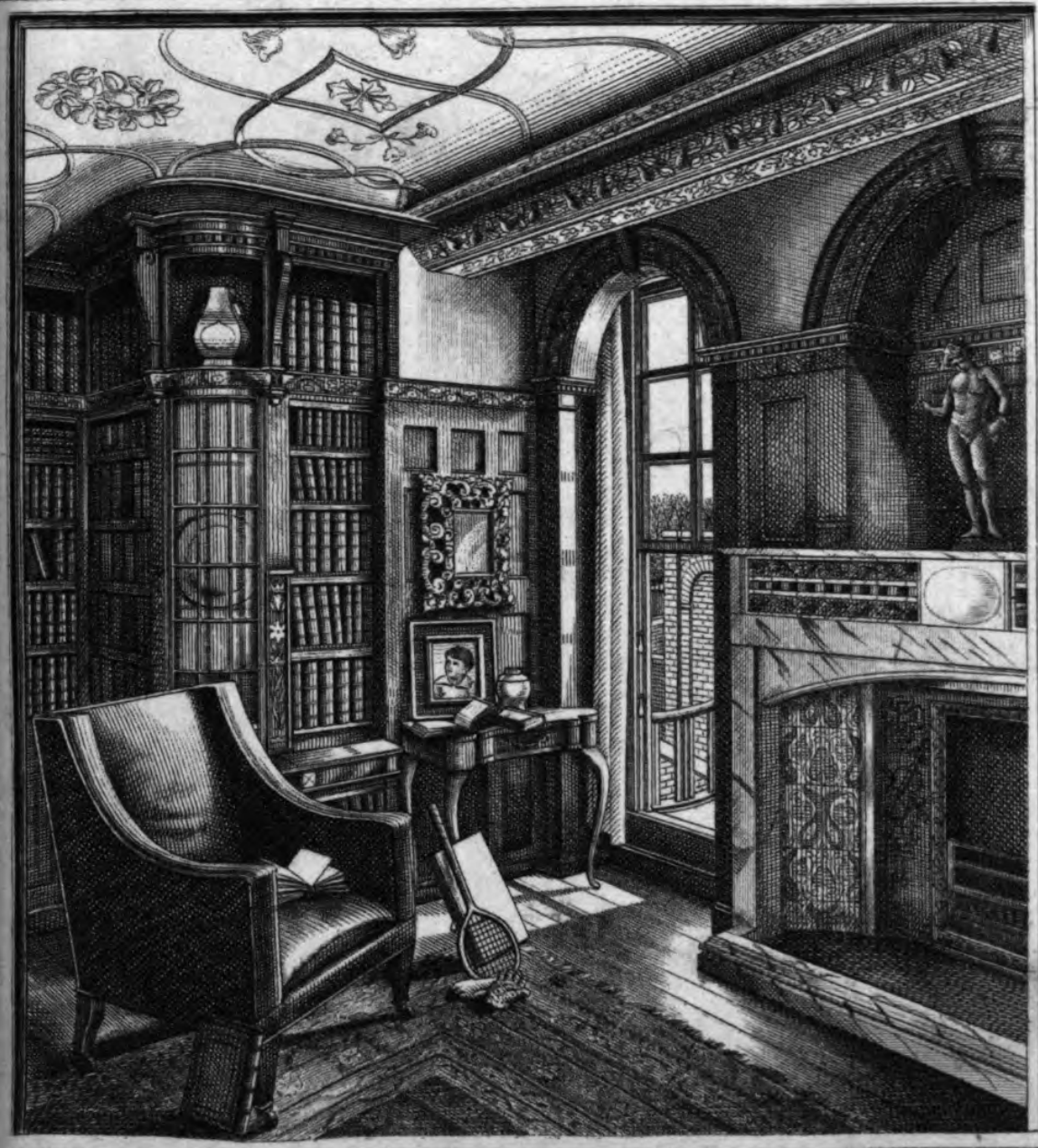
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



211



ERNEST RIDLEY DEBENHAM.



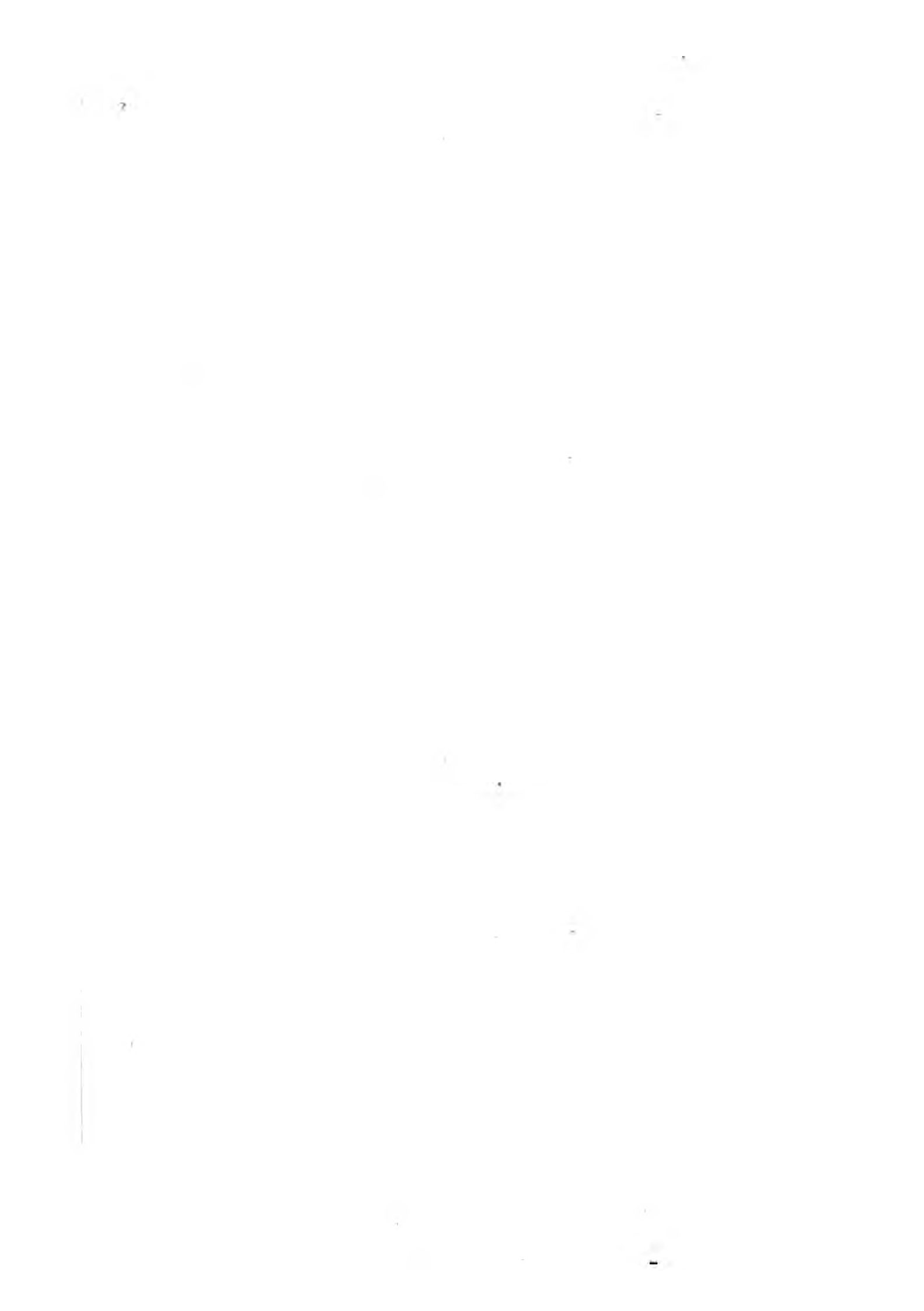
~~251 aa. 12~~



REP. F. 10993(4)

~~F/Y 4500 A.4~~

UNIVERSITY LIBRARY 350, OXFORD STREET



ŒUVRES
DE
LE SAGE



ŒUVRES
DE
LE SAGE

Avec Notices et Notes

PAR
A. P.-MALASSIS

HISTOIRE
DE
GIL BLAS DE SANTILLANE

TOME QUATRIÈME



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
31, PASSAGE CHOISEUIL, 31

—
MDCCLXXVIII

25 FEB 1954



HISTOIRE
DE
GIL BLAS

LIVRE DIXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Gil Blas part pour les Asturies ; il passe par Valladolid, où il va voir le docteur Sangrado, son ancien maître ; il rencontre, par hasard, le seigneur Manuel Ordonez, administrateur de l'hôpital.



DANS le temps que je me disposois à partir de Madrid avec Scipion pour me rendre aux Asturies, Paul V nomma le duc de Lerme au cardinalat¹. Ce pape voulant établir l'inquisition dans le royaume de Naples, revêtit de la pourpre ce ministre, pour l'enga-

ger à faire agréer au roi Philippe un si louable dessein. Tous ceux qui connoissoient parfaitement ce nouveau membre du sacré collège, trouvèrent, comme moi, que l'Église venoit de faire une belle acquisition.

Scipion qui auroit mieux aimé me revoir dans un poste brillant à la cour, qu'enterré dans une solitude, me conseilla de me présenter devant le nouveau cardinal : Peut-être, me dit-il, que son Éminence vous voyant hors de prison, par ordre du roi, ne croira plus devoir affecter de paroître irritée contre vous, & pourra vous reprendre à son service. Monsieur Scipion, lui répondis-je, vous oubliez apparemment que je n'ai obtenu la liberté qu'à condition que je sortirai incessamment des deux Castilles. D'ailleurs, me croyez-vous déjà dégoûté de mon château de Lirias ? Je vous l'ai déjà dit & je vous le répète, quand le duc de Lerme me rendroit ses bonnes grâces, quand il m'offriroit la place même de don Rodrigue de Calderone, je la refuserois. Mon parti est pris, je veux aller à Oviedo chercher mes parents, & me retirer avec eux auprès de la ville de Valence. Pour toi, mon ami, si tu te repens d'avoir lié ton sort au mien, tu n'as qu'à me le dire ; je suis prêt à te donner la moitié de mes espèces, avec quoi tu demeureras à Madrid, où tu pousseras ta fortune le plus loin qu'il te sera possible.

Comment donc ! reprit mon secrétaire, un

peu touché de ces paroles, pouvez-vous me soupçonner d'avoir quelque répugnance à vous fuivre dans votre retraite ? Ce soupçon blesse mon zèle & mon attachement. Quoi ! Scipion, ce fidèle serviteur, qui pour partager vos peines auroit volontiers passé le reste de ses jours avec vous dans la tour de Ségovie, ne vous accompagneroit qu'à regret dans un séjour qui lui promet mille délices ? Non, monsieur, non ; je n'ai pas envie de vous détourner de votre résolution. Il faut que je vous avoue ma malice : lorsque je vous ai conseillé de vous montrer au duc de Lerme, c'est que j'ai été bien aise de vous sonder, pour sçavoir s'il ne restoit point encore en vous quelques semences d'ambition. Hé bien ! puisque vous êtes si détaché des grandeurs, abandonnons donc promptement la cour, pour aller jouir de ces plaisirs innocens & délicieux dont nous nous formons une si charmante idée.

Nous partîmes en effet bientôt après tous deux dans une chaise tirée par deux bonnes mules, conduites par un garçon dont je jugeai à propos d'augmenter ma suite. Nous couchâmes le premier jour à Alcala de Henarès, & le second à Ségovie, d'où, sans m'arrêter à voir le généreux châtelain Tordefillas, je gagnai Penafiel sur le Duero, & le lendemain Valladolid. A la vue de cette dernière ville, je ne pus m'empêcher de pousser un profond soupir. Mon compagnon qui l'entendit m'en demanda la cause.

Mon enfant, lui dis-je, c'est que j'ai longtemps exercé ici la médecine. Je n'y puis penser tranquillement. Ma conscience m'en fait dans ce moment de secrets reproches. Que dis-je ! Il me semble que tous les malades que j'ai tués sortent de leurs tombeaux pour venir me mettre en pièces. Quelle imagination ! dit mon secrétaire. En vérité, feigneur de Santillane, vous êtes trop bon. Pourquoi vous repentir d'avoir fait votre métier ? Voyez les plus vieux médecins, ont-ils de pareils remords ? Oh ! que non. Ils vont toujours leur train, rejetant sur la nature les accidens funestes, & se faisant honneur des événemens heureux.

Il est vrai, repris-je, que le docteur Sangrado de qui je suivois fidèlement la méthode, étoit de ce caractère-là. Il avoit beau voir périr tous les jours vingt personnes entre ses mains, il étoit si persuadé de l'excellence de la saignée & de la fréquente boisson, qu'il appeloit les deux spécifiques pour toutes sortes de maladies, qu'au lieu de s'en prendre à ses remèdes, il croyoit que les malades ne mouroient que faute d'avoir assez bu & d'avoir été assez fait gnés. Vive Dieu ! s'écria Scipion, en faisant un éclat de rire, vous me parlez là d'un personnage incomparable. Si tu es curieux de le voir & de l'entendre, lui dis-je, tu pourras dès demain fatisfaire ta curiosité, pourvu que Sangrado vive encore & qu'il soit à Valladolid, ce que j'ai de la peine à croire ; car il étoit déjà

vieux quand je l'ai quitté, & il s'est écoulé bien des années depuis ce temps-là.

Notre premier soin, en arrivant dans l'hôtellerie où nous allâmes descendre, fut de nous informer de ce docteur. Nous apprîmes qu'il n'étoit pas encore mort ; mais que, ne pouvant plus à son âge faire de visites, ni se donner de grands mouvemens, il avoit abandonné le pavé à trois ou quatre autres docteurs qui s'étoient mis en réputation par une nouvelle pratique qui ne valoit guère mieux que la fienne. Nous résolûmes donc de nous arrêter à Valladolid le jour suivant, tant pour laisser reposer nos mules que pour voir le seigneur Sangrado. Nous nous rendîmes chez lui sur les dix heures du matin ; nous le trouvâmes assis dans un fauteuil un livre à la main. Il se leva sitôt qu'il nous aperçut, vint au-devant de nous d'un pas assez ferme pour un septuagénaire, & nous demanda ce que nous lui voulions. Monsieur le docteur, lui dis-je, regardez-moi, je vous prie, attentivement. Est-ce que vous ne me remettez point ? J'ai pourtant l'honneur d'être un de vos élèves. Ne vous souvient-il plus d'un certain Gil Blas qui étoit autrefois votre commensal & votre substitut ? Quoi ! c'est vous Santillane, me répondit-il, en m'embrassant d'un air affectueux. Je ne vous aurois pas reconnu. Je suis bien aise de vous revoir. Qu'avez-vous fait depuis notre séparation ? Vous avez toujours pratiqué la médecine ? C'est à quoi, repris-je, j'avois assez

de penchant ; mais de fortes raisons m'en ont empêché.

Tant pis, reprit Sangrado, avec les principes que vous aviez reçus de moi, vous seriez devenu un habile médecin, pourvu que le ciel vous eût fait la grace de vous préserver de l'amour dangereux de la chymie. Ah ! mon fils, poursuivit-il, d'un ton douloureux & déclamateur, quel changement dans la médecine depuis quelques années ! Vous m'en voyez surpris & indigné avec raison. On ôte à cet art l'honneur & la dignité. Cet art qui dans tous les temps a respecté la vie des hommes, est en proie à la témérité, à la présomption & à l'*impéritie*² ; car les faits parlent, & bientôt les pierres crieront contre le brigandage des nouveaux praticiens : *lapides clamabunt*. On voit dans cette ville des médecins, ou soi-disant tels, qui se font attelés au char de triomphe de l'antimoine : *currus triumphalis antimonii*³. Des échappés de l'école de Paracelse, des adorateurs du *kermès*, des guérisseurs de hasard, qui font consister toute la science de la médecine à sçavoir préparer des drogues chymiques. Que vous dirai-je ! Tout est méconnoissable dans leur méthode ; la faignée du pied, par exemple, jadis si rare, est aujourd'hui presque la seule qui soit en usage. Les purgatifs autrefois doux & bénins sont changés en émétique & en kermès. Ce n'est plus qu'un chaos où chacun se permet ce qu'il veut & franchit les bornes

de l'ordre & de la sagesse que nos premiers maîtres ont posées.

Quelque envie que j'eusse de rire en entendant une si comique déclamation, j'eus la force d'y résister ; je fis plus, je déclamai contre le kermès, sans sçavoir ce que c'étoit, & donnai au diable, à tout hasard, ceux qui l'ont inventé. Scipion remarquant que je m'égayois dans cette scène, y voulut mettre aussi du sien. Monsieur le docteur, dit-il à Sangrado, comme je suis petit neveu d'un médecin de la vieille école, qu'il me soit permis de me révolter avec vous contre les remèdes de la chymie. Feu mon grand-oncle, à qui Dieu fasse miséricorde, étoit si chaud partisan d'Hippocrate, qu'il s'est souvent battu contre les empyriques, qui ne parloient pas avec assez de respect de ce roi de la médecine. Bon sang ne peut mentir ; je serois volontiers de bourreau à ces novateurs ignorans dont vous vous plaignez avec tant de justice & d'éloquence. Quels désordres ces misérables ne causent-ils pas dans la société civile !

Ce désordre, dit le docteur, va plus loin que vous ne pensez. Il ne m'a servi de rien de publier un livre contre le brigandage de la médecine⁴ ; au contraire, il augmente de jour en jour. Les chirurgiens dont la rage est de vouloir faire les médecins, se croient capables de l'être dès qu'il ne faut que donner du kermès & de l'émétique, à quoi ils joignent des

faignées du pied à leur fantaisie. Ils vont même jusqu'à mêler le kermès dans les apozèmes & les potions cordiales, & les voilà de pair avec les grands faiseurs en médecine. Cette contagion se répand jusque dans les cloîtres. Il y a, parmi les moines, des frères qui font tout ensemble apothicaires & chirurgiens⁵. Ces finges de médecins s'appliquent à la chymie, & font des drogues pernicieuses avec lesquelles ils abrègent la vie de leurs Révérends Pères. Enfin il y a dans Valladolid plus de soixante monastères, tant d'hommes que de filles. Jugez du ravage qu'y fait le kermès avec l'émétique & la faignée du pied ! Seigneur Sangrado, lui dis-je alors, vous avez bien raison d'être en colère contre ces empoisonneurs ; je gémissais avec vous, & partage vos alarmes sur la vie des hommes manifestement menacée par une méthode si différente de la vôtre. Je crains fort que la chymie n'occasionne un jour la perte de la médecine, comme la fausse monnaie cause la ruine des États. Fasse le ciel que ce jour fatal ne soit pas prêt d'arriver !

Dans cet endroit de notre conversation, nous vîmes paroître une vieille servante qui apportoit au docteur une soucoupe sur laquelle il y avoit un petit pain mollet, un verre avec deux carafes, dont l'une étoit pleine d'eau, & l'autre de vin. Après qu'il eut mangé un morceau, il but un coup où il y avoit, à la vérité, les trois quarts d'eau, mais cela ne le sauva point des

reproches qu'il me donnoit fujet de lui faire. Ah ! ah ! lui dis-je, monsieur le docteur, je vous prends sur le fait. Vous buvez du vin ! vous qui vous êtes toujours déclaré contre cette boisson ; vous qui, pendant les trois quarts de votre vie n'avez bu que de l'eau, & qui êtes cause que depuis dix ans je n'ai pas bu une goutte de vin. Depuis quand êtes-vous devenu si contraire à vous-même ? Vous ne sçauriez vous excuser sur votre âge, puisque dans un endroit de vos écrits vous définissez la vieillesse comme une phtisie naturelle qui nous dessèche & nous consume ; que, sur cette définition, vous déplorez l'ignorance des personnes qui appellent le vin le lait des vieillards. Que direz-vous donc pour vous justifier ?

Vous me faites la guerre bien injustement, me répondit le vieux médecin. Si je buvois du vin pur, vous auriez raison de me regarder comme un infidèle observateur de ma propre méthode ; mais vous voyez que mon vin est bien trempé. Autre contradiction, lui répliquai-je, mon cher maître ; souvenez-vous que vous trouviez mauvais que le chanoine Sedillo bût du vin, quoiqu'il y mêlât beaucoup d'eau. Avouez de bonne grace que vous avez reconnu votre erreur, & que le vin n'est pas une funeste liqueur, comme vous l'avez avancé dans vos ouvrages, pourvu qu'on n'en boive qu'avec modération.

Ces paroles embarrassèrent un peu notre doc-

teur ; il ne pouvoit nier qu'il eût défendu dans ses livres l'usage du vin ; mais la honte & la vanité l'empêchant de convenir que je lui faisois un juste reproche, il ne sçavoit que me répondre, & il en étoit tout confus. Pour le tirer d'embarras, je changeai de matière, & un moment après je pris congé de lui, en l'exhortant à tenir contre les nouveaux praticiens : Courage, lui dis-je, seigneur Sangrado, ne vous laissez pas de décrier le kermès, & frondez sans cesse la faignée du pied. Si malgré votre zèle & votre amour pour l'*orthodoxie* médicale, cette engeance empirique vient à bout de ruiner la discipline, vous aurez du moins la consolation d'avoir fait tous vos efforts pour la maintenir.

Comme nous nous en retournions à l'hôtellerie, mon secrétaire & moi, nous entretenant tous deux du caractère réjouissant & original de ce docteur, il passa près de nous dans la rue un homme de cinquante-cinq à soixante ans, qui marchoit les yeux baissés, tenant un gros chapelet à la main. Je le considérai attentivement, & le reconnus sans peine pour le seigneur Manuel Ordonez, ce bon administrateur d'hôpital, dont il est fait une mention si honorable dans le premier tome de mon histoire. Je l'abordai avec de grandes démonstrations de respect, en disant : Serviteur au vénérable & discret seigneur Manuel Ordonez, l'homme du monde le plus propre à conserver le bien des

pauvres. A ces mots il me regarda fixement, & me répondit que mes traits ne lui étoient pas inconnus, mais qu'il ne pouvoit se rappeler où il m'avoit vu. Je n'en suis point étonné, repris-je. Il n'est pas surprenant que vous n'avez pas fait attention à moi. J'allois chez vous dans le temps que vous aviez à votre service un de mes amis nommé Fabrice Nunez. Ah ! je m'en souviens présentement, repartit l'administrateur avec un souris malin, à telles enseignes que vous étiez tous deux de bons enfans ; vous avez fait ensemble bien des tours de jeunesse. Hé ! qu'est-il devenu, ce pauvre Fabrice ? Toutes les fois que je pense à lui, j'ai de l'inquiétude sur ses petites affaires.

C'est pour vous en apprendre des nouvelles, dis-je au seigneur Manuel, que j'ai pris la liberté de vous arrêter dans la rue. Fabrice est à Madrid où il s'occupe à faire des œuvres mêlées. Qu'appellez-vous des œuvres mêlées ? me répliqua-t-il ; cela me paroît équivoque. Je veux dire, lui repartis-je, qu'il écrit en vers & en prose. Il fait des comédies & des romans. En un mot, c'est un garçon qui a du génie, & qui est reçu fort agréablement dans les bonnes maisons. Mais, dit l'administrateur, comment est-il avec son boulanger ? Pas si bien, lui répondis-je, qu'avec les personnes de condition ; entre nous, je ne le crois pas fort riche. Oh ! je n'en doute nullement, reprit Ordonez. Qu'il fasse la cour aux grands seigneurs tant

qu'il lui plaira, ses complaisances, ses flatteries, ses bassesses lui rapporteront encore moins que ses ouvrages. Je vous le prédis, vous le verrez quelque jour à l'hôpital.

Cela pourra bien être, lui répliquai-je ; la poésie en a amené là bien d'autres. Mon ami Fabrice auroit beaucoup mieux fait de demeurer attaché à votre seigneurie : il rouleroit aujourd'hui sur l'or. Il seroit du moins fort à son aise, dit Manuel, je l'aimois, & j'allois, en l'élevant de poste en poste, lui procurer dans la maison des pauvres un établissement solide, lorsqu'il lui prit fantaisie de donner dans le bel esprit. L'insensé ! il composa une comédie qu'il fit représenter par des comédiens qui étoient dans cette ville ; la pièce réussit, & la tête tourna dès ce moment à l'auteur. Il se crut un nouveau Lope de Vega, & préférant la fumée des applaudissemens du public aux avantages réels que mon amitié lui préparoit, il me demanda son congé. Je voulus, par compassion, lui faire changer de sentiment, mais je ne pus le persuader. Je lui montrai vainement qu'il laissoit l'os pour courir après l'ombre ; je ne pus retenir ce fou, que la fureur d'écrire entraînoit. Il ne connoissoit pas son bonheur, ajouta l'administrateur. Le garçon que j'ai pris après lui pour me servir, en peut rendre un bon témoignage : plus raisonnable que Fabrice, avec moins d'esprit, il ne s'est uniquement appliqué qu'à bien s'acquitter de ses commissions, & qu'à

me plaire. Aussi l'ai-je poussé comme il le méritoit ; il remplit actuellement à l'hôpital deux emplois, dont le moindre est plus que suffisant pour faire subsister un honnête homme chargé d'une grosse famille.





CHAPITRE II.

Gil Blas continue son voyage, & arrive heureusement à Oviedo. Dans quel état il retrouva ses parens. Mort de son père ; suites de cette mort.

DE Valladolid nous nous rendîmes, en quatre jours, à Oviedo, sans avoir fait en chemin aucune mauvaise rencontre, malgré le proverbe qui dit que les voleurs sentent de loin l'argent des voyageurs. Il y auroit eu pourtant un assez beau coup à faire pour eux, & deux habitans seulement d'un souterrain nous auroient sans peine enlevé nos doublons ; car je n'avois pas appris à la cour à devenir brave, & Bertrand, mon *moço de mulas*⁶, ne paroïsoit pas d'humeur à se faire tuer pour défendre la bourse de son maître. Il n'y avoit que Scipion qui fût un peu spadassin.

Il étoit nuit quand nous arrivâmes dans la ville. Nous allâmes loger dans une hôtellerie tout auprès de chez mon oncle le chanoine Gil

Perez. J'étois bien aise de m'informer dans quel état se trouvoient mes parens, avant que de me présenter devant eux, & pour le sçavoir, je ne pouvois mieux m'adresser qu'à l'hôte ou qu'à l'hôtesse de ce cabaret, que je connoissois pour des gens qui ne pouvoient ignorer les affaires de leurs voisins. En effet, l'hôte m'ayant reconnu après m'avoir envisagé avec attention, s'écria : Par saint Antoine de Pade ! voici le fils du bon écuyer Blas de Santillane. Oui, vraiment, dit l'hôtesse, c'est lui-même. Je le reconnois bien. Il n'a presque point changé, c'est ce petit éveillé de Gil Blas qui avoit plus d'esprit qu'il n'étoit gros. Il me semble que je le vois encore qui vient, avec sa bouteille, chercher ici du vin pour le souper de son oncle.

Madame, lui dis-je, vous avez une heureuse mémoire ; mais, de grace, apprenez-moi des nouvelles de ma famille. Mon père & ma mère ne font pas, sans doute, dans une agréable situation. Cela n'est que trop véritable, répondit l'hôtesse ; dans quelque état fâcheux que vous puissiez vous les représenter, vous ne sçauriez vous imaginer des personnes qui soient plus à plaindre. Le bonhomme Gil Perez est devenu paralytique de la moitié du corps, & n'ira pas loin selon toutes les apparences ; votre père qui demeure depuis peu chez ce chanoine, a une fluxion de poitrine, ou pour mieux dire, il est dans ce moment entre la vie & la mort ; & votre mère qui ne se porte pas trop bien est obligée de

fervir de garde à l'un & à l'autre. Telle est leur situation.

Sur ce rapport qui me fit sentir que j'étois fils, je laissai Bertrand avec mon équipage à l'hôtellerie, & suivis de mon secrétaire qui ne voulut point m'abandonner, je me rendis chez mon oncle. D'abord que je parus devant ma mère, une émotion que je lui causai lui annonça ma présence avant que ses yeux eussent démêlé mes traits : Mon fils, me dit-elle tristement après m'avoir embrassé, venez voir mourir votre père ; vous venez assez à temps pour être frappé de ce cruel spectacle. En achevant ces paroles, elle me mena dans une chambre où le malheureux Blas de Santillane couché dans un lit qui marquoit bien la pauvreté d'un écuyer, touchoit à son dernier moment. Quoiqu'environné des ombres de la mort, il avoit encore quelque connoissance : Mon cher ami, lui dit ma mère, voici Gil Blas votre fils qui vous prie de lui pardonner les chagrins qu'il vous a causés, & qui vous demande votre bénédiction. A ce discours, mon père ouvrit des yeux qui commençoient à se fermer pour jamais ; il les attachait sur moi, & remarquant, malgré l'accablement où il se trouvoit, que j'étois touché de sa perte, il fut attendri de ma douleur. Il voulut parler, mais il n'en eut pas la force. Je pris une de ses mains, & tandis que je la baignois de larmes, sans pouvoir prononcer un mot, il expira, comme s'il n'eût attendu

que mon arrivée pour rendre le dernier soupir.

Ma mère étoit trop préparée à cette mort pour s'en affliger sans modération ; j'en fus peut-être plus pénétré qu'elle, quoique mon père ne m'eût donné, de sa vie, la moindre marque d'amitié. Outre qu'il suffisoit pour le pleurer que je fusse son fils, je me reprochois de ne l'avoir point secouru, & quand je pensois que j'avois eu cette dureté, je me regardois comme un monstre d'ingratitude, ou plutôt comme un parricide. Mon oncle que je vis ensuite étendu sur un autre grabat & dans un état pitoyable, me fit éprouver de nouveaux remords. Toutes les obligations que je lui avois vinrent s'offrir à mon esprit. Fils dénaturé, me dis-je à moi-même, considère pour ton supplice la misère où sont tes parens. Si tu leur avois fait quelque part du superflu des biens que tu possédois avant ta prison, tu leur aurois procuré des commodités que le revenu de la prébende ne peut leur fournir, & tu aurois peut-être prolongé la vie de ton père.

L'infortuné Gil Perez étoit tombé en enfance. Il n'avoit plus de mémoire, plus de jugement. Il ne me servit de rien de le presser entre mes bras & de lui donner des témoignages de ma tendresse, il n'y parut pas sensible. Ma mère avoit beau lui dire que j'étois son neveu Gil Blas, il m'envifageoit d'un air imbécile, sans répondre rien. Quand le sang & la reconnois-

fance ne m'auroient pas obligé à plaindre un oncle à qui je devois tant, je n'aurois pu m'en défendre en le voyant dans une situation si digne de pitié.

Pendant ce temps-là Scipion gardoit un morne silence, partageoit mes peines & confondoit par amitié ses soupirs avec les miens. Comme je jugeai que ma mère, après une si longue absence, voudroit m'entretenir, & que la présence d'un homme qu'elle ne connoissoit pas pourroit la gêner, je le tirai à part, & lui dis : Va, mon enfant, va te reposer à l'hôtellerie, & me laisse ici avec ma mère. Nous allons avoir ensemble un entretien qui durera longtemps. La bonne dame, si tu restois avec nous, te croiroit peut-être de trop dans une conversation qui ne roulera que sur des affaires de famille. Scipion se retira de peur de nous contraindre, & j'eus effectivement avec ma mère un entretien qui dura toute la nuit. Nous nous rendîmes mutuellement un compte fidèle de ce qui nous étoit arrivé à l'un & à l'autre depuis ma sortie d'Oviedo. Elle me fit un ample détail des chagrins qu'elle avoit essuyés dans les maisons où elle avoit été duègne, & me dit là-dessus une infinité de choses que je n'aurois pas été bien aise que mon secrétaire eût entendues, quoique je n'eusse rien de caché pour lui. Avec tout le respect que je dois à la mémoire de ma mère, la dame étoit prolixie dans ses récits ; elle m'auroit faire grace de trois quarts de son

histoire, si elle en eût supprimé les circonstances inutiles.

Elle finit enfin sa narration, & je commençai la mienne. Je passai légèrement sur toutes mes aventures ; mais lorsque je parlai de la visite que le fils de Bertrand Muscada, épicier d'Oviedo, m'étoit venu faire à Madrid, je m'entendis fort sur cet article. Je vous l'avouerai, dis-je à ma mère, je reçus très-mal ce garçon, qui, pour s'en venger, vous aura fait sans doute un affreux portrait de moi. Il n'y a pas manqué, répondit-elle. Il vous trouva, nous dit-il, si fier de la faveur du premier ministre de la monarchie, qu'à peine daignâtes-vous le reconnoître, & quand il vous détailla nos misères vous l'écoutâtes d'un air glacé. Comme les pères & les mères, ajouta-t-elle, cherchent toujours à excuser leurs enfans, nous ne pûmes croire que vous eussiez un si mauvais cœur. Votre arrivée à Oviedo justifie la bonne opinion que nous avons de vous, & la douleur dont je vous vois faisi achève de faire votre apologie.

Vous jugez de moi trop favorablement, lui répliquai-je ; il y a du vrai dans le rapport du jeune Muscada. Lorsqu'il me vint voir je n'étois occupé que de ma fortune, & l'ambition qui me dominoit ne me permettoit guère de penser à mes parens. Il ne faut donc pas s'étonner si dans cette disposition je fis un accueil peu gracieux à un homme qui, m'abordant d'un air grossier, me dit brutalement qu'ayant appris

que j'étois plus riche qu'un Juif, il venoit me confeiller de vous envoyer de l'argent, attendu que vous en aviez grand befoin ; il me reprocha même, dans des termes peu mefurés, mon indifférence pour ma famille. Je fus choqué de fa franchise, & , perdant patience, je le pouffai par les épaules hors de mon cabinet. Je conviens que j'eus tort dans cette rencontre ; j'aurois dû faire réflexion que ce n'étoit pas votre faute fi l'épicier manquoit de politesse, & que fon conseil ne laiffoit pas d'être bon à fuivre, quoiqu'il eût été donné malhonnêtement.

C'est ce que je me représentai un moment après que j'eus chassé Muscada. Malgré la colère qui me dominoit, la voix du fang se fit entendre ; je me rappelai tous mes devoirs envers mes parens, & rougissant de honte de les remplir si mal, je sentis des remords dont je ne puis néanmoins me faire honneur auprès de vous, puisqu'ils furent bientôt étouffés par l'avarice & l'ambition. Mais, dans la fuite, ayant été enfermé par ordre du roi dans la tour de Ségovie, j'y tombai dangereusement malade, & c'est cette heureuse maladie qui vous a rendu votre fils. Oui, c'est ma maladie & ma prison qui ont fait reprendre à la nature tous ses droits, & qui m'ont entièrement détaché de la cour. Je suis revenu de cette vie tumultueuse. Je ne respire plus que la folitude, & je ne suis venu aux Asturies que pour vous prier de vouloir bien partager avec moi les douceurs d'une

vie retirée. Si vous ne rejetez pas ma prière, je vous conduirai à une terre que j'ai dans le royaume de Valence, & nous vivrons là très-commodément. Vous jugez bien que je me propofois d'y mener auffi mon père ; mais, puisque le ciel en a ordonné autrement, que j'aie du moins la fatisfaction de pofféder chez moi ma mère & de pouvoir réparer par toutes les attentions imaginables le temps que j'ai paffé fans lui être utile.

Je vous fçais très-bon gré de vos louables intentions, me dit alors ma mère, & je m'en irois avec vous fans balancer fi je n'y trouvois des difficultés. Je n'abandonnerai pas votre oncle, mon frère, dans l'état où il est, & je fuis trop accoutumée à ce pays-ci pour m'en éloigner. Cependant, comme la chofe mérite d'être mûrement examinée, je veux y rêver à loifir. Ne nous occupons présentement que du foin des funérailles de votre père. Chargeons-en, lui dis-je, ce jeune homme que vous avez vu avec moi ; c'est mon fecretaire, il a de l'efprit & du zèle ; nous pouvons nous en repofer fur lui.

A peine eus-je prononcé ces paroles que Scipion revint ; il étoit déjà jour. Il nous demanda fi nous n'avions pas befoin de fon miniftère dans l'embarras où nous étions. Je répondis qu'il arrivoit fort à propos pour recevoir un ordre important que j'avois à lui donner. Dès qu'il fçut de quoi il s'agiffoit : Cela fuffit, me dit-il, j'ai déjà toute cette cérémonie arrangée

dans ma tête ; vous pouvez vous en fier à moi. Prenez garde, lui dit ma mère, de faire un enterrement qui ait un air pompeux. Il ne sçauroit être trop modeste pour mon époux que toute la ville a connu pour un écuyer des plus mal aifés. Madame, repartit Scipion, quand il auroit été encore plus pauvre, je n'en rabattrois pas deux maravédis. Je ne regarde là-dedans que mon maître. Il a été favori du duc de Lerme ; son père doit être enterré noblement.

J'approuvai le dessein de mon secrétaire. Je lui recommandai même de ne point épargner l'argent ; un reste de vanité que je conservois encore, se réveilla dans cette occasion. Je me flattai qu'en faisant de la dépense pour un père qui ne me laissoit aucun héritage, je ferois admirer mes manières généreuses. De son côté, ma mère, quelque contenance de modestie qu'elle affectât, n'étoit point fâchée que son mari fût inhumé avec éclat. Nous donnâmes donc carte blanche à Scipion qui, sans perdre de temps, alla prendre toutes les mesures nécessaires pour rendre les funérailles superbes.

Il n'y réussit que trop bien. Il fit des obseques si magnifiques qu'il révolta contre moi la ville & les faubourgs : tous les habitans d'Oviedo, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, furent choqués de mon ostentation, & firent là-dessus des gloses peu honorables pour moi. Ce ministre fait à la hâte, disoit l'un, a de l'argent

pour enterrer son père, mais il n'en avoit point pour le nourrir. Il auroit mieux valu, disoit l'autre, qu'il eût fait plaisir à son père vivant que de lui faire tant d'honneur après sa mort. Enfin les coups de langue ne me furent point épargnés ; chacun lança son trait. Ils n'en demeurèrent point-là : ils nous insultèrent, Scipion, Bertrand & moi, quand nous sortîmes de l'église ; ils nous chargèrent d'injures, nous accablèrent de huées, & conduisirent Bertrand à l'hôtellerie à coups de pierres. Pour dissiper la canaille qui s'étoit attroupée devant la maison de mon oncle, il fallut que ma mère se montrât, & protestât publiquement qu'elle étoit fort contente de moi. Il y en eut d'autres qui coururent au cabaret où étoit ma chaise, dans le dessein de la briser, ce qu'ils auroient fait indubitablement si l'hôte & l'hôtesse n'eussent trouvé moyen d'apaiser ces esprits furieux & de les détourner de leur résolution.

Tous ces affronts qu'on me faisoit, & qui étoient autant d'effets des discours que le jeune épicier avoit tenus de moi dans-la ville, m'inspirèrent tant d'aversion pour mes compatriotes, que je me déterminai à quitter bientôt Oviedo, où, sans cela, j'aurois fait peut-être un assez long séjour. Je le déclarai tout net à ma mère qui, se sentant elle-même très-mortifiée de l'accueil dont le peuple m'avoit régalé, ne s'opposa point à un si prompt départ. Il ne fut plus question que de sçavoir de quelle forte j'en userois avec

elle : Ma mère, lui dis-je, puisque mon oncle a besoin de votre assistance, je ne vous préférerai plus de m'accompagner ; mais, comme il ne paroît pas éloigné de la fin, promettez-moi de venir me rejoindre à ma terre aussi-tôt qu'il ne fera plus. J'attends de vous cette marque d'affection.

Je ne vous ferai point cette promesse, répondit ma mère, car je ne la tiendrois pas. Je veux passer le reste de mes jours dans les Asturies, & dans une parfaite indépendance. Ne ferez-vous pas toujours, lui répliquai-je, maîtresse absolue dans mon château ? Je n'en sçais rien, repartit-elle ; vous n'avez qu'à devenir amoureux de quelque petite fille, vous l'épouserez, elle fera ma bru, je serai sa belle-mère, nous ne pourrons vivre ensemble. Vous prévoyez, lui dis-je, les malheurs de trop loin. Je n'ai aucune envie de me marier ; mais, quand la fantaisie m'en prendroit, je vous réponds que j'obligerois bien ma femme à se soumettre aveuglément à vos volontés. C'est me répondre témérairement, reprit ma mère, & je demanderois caution de la caution. Je craindrois que votre complaisance pour votre épouse ne l'emportât sur la force du sang, & je ne voudrois pas jurer que dans nos brouilleries vous ne prissiez plutôt le parti de votre femme que le mien, quelque tort qu'elle pût avoir.

Vous parlez à merveille, madame, s'écria mon secrétaire, en se mêlant à la conversation ;

je crois, comme vous, que les brus dociles font bien rares. Cependant, pour vous accorder vous et mon maître, puisque vous voulez absolument demeurer, vous dans les Asturies, & lui dans le royaume de Valence, il faut qu'il vous fasse une pension de cent pistoles, que je vous apporterai ici tous les ans. Par ce moyen, la mère & le fils vivront fort satisfaits à deux cents lieues l'un de l'autre. Les deux parties intéressées approuvèrent la convention proposée ; après quoi je payai la première année d'avance, & je fortis d'Oviedo le lendemain avant le jour, de peur d'être traité par la populace comme un saint Etienne. Telle fut la réception que l'on me fit dans ma patrie. Belle leçon pour les hommes du commun, lesquels, après s'être enrichis hors de leur pays, y veulent retourner pour y faire les gens d'importance. Plus ils y feront briller de richesses, plus ils feront haïs de leurs compatriotes.





CHAPITRE III.

Gil Blas prend la route du royaume de Valence, & arrive enfin à Llyrias ; description de son château ; comment il y fut reçu, & quelles gens il y trouva.

NOUS prîmes le chemin de Léon, ensuite celui de Palencia, & continuant notre voyage à petites journées, nous arrivâmes au bout de la dixième à la ville de Segorbe, d'où le lendemain, dans la matinée, nous nous rendîmes à ma terre qui n'en est éloignée que de trois lieues. A mesure que nous nous en approchions, je prenois plaisir à voir mon secrétaire observer avec beaucoup d'attention tous les châteaux qui s'offroient à sa vue, à droite & à gauche dans la campagne. Lorsqu'il en apercevoit un de grande apparence, il ne manquoit pas de me dire, en me le montrant du doigt : Je voudrois bien que ce fût là notre retraite.

Je ne sçais, lui dis-je, mon ami, quelle idée tu as de notre habitation ; mais si tu t'imagines

que c'est une maison magnifique, une terre de grand seigneur, je t'avertis que tu te trompes furieusement.

Si tu veux n'être pas la dupe de ton imagination, représente-toi la petite maison qu'Horace avoit dans le pays des Sabins, près de Tibur, & qui lui fut donnée par Mécénas. Don Alphonse m'a fait à peu près le même présent. Tant pis, s'écria Scipion. Je ne dois donc m'attendre qu'à voir une chaumière. Ce n'en est pas tout à fait une, lui répondis-je, mais souviens-toi que je t'en ai toujours fait une description très-moderne, & dès ce moment, tu peux juger par toi-même si j'en ai fait une fidèle peinture. Jette les yeux du côté du Guadalaviar, & regarde sur ses bords auprès de ce hameau de neuf à dix feux, cette maison qui a quatre petits pavillons : c'est mon château.

Comment diable ! dit alors mon secrétaire d'un ton de voix admiratif, c'est un bijou que cette maison ! Outre l'air de noblesse que lui donnent ses pavillons, on peut dire qu'elle est bien située, bien bâtie & entourée de pays plus charmans que les environs même de Séville, appelés, par excellence, le paradis terrestre. Quand nous aurions choisi ce séjour, il ne feroit pas plus de mon goût. En vérité, je le trouve charmant. Une rivière l'arrose de ses eaux ; un bois épais prête son ombrage quand on veut se promener au milieu du jour. L'aimable solitude ! Ah ! mon cher maître, nous

avons bien la mine de demeurer ici longtemps. Je suis ravi, lui dis-je, que tu sois content de notre azyle, dont tu ne connois pas encore tous les agrémens.

En nous entretenant de cette sorte, nous nous avançâmes vers la maison, dont la porte nous fut ouverte, aussitôt que Scipion eut dit que c'étoit Gil Blas de Santillane qui venoit prendre possession de son château. A ce nom si respecté des personnes qui l'entendirent prononcer, on laissa entrer ma chaise dans une grande cour où je mis pied à terre ; puis m'appuyant pesamment sur Scipion, & faisant le gros dos, je gagnai une salle où je fus à peine arrivé, que sept à huit domestiques parurent. Ils me dirent qu'ils venoient me présenter leurs hommages comme à leur nouveau patron ; que don César & don Alphonse de Leyva les avoient choisis pour me servir, l'un en qualité de cuisinier, l'autre d'aide de cuisine, un autre de marmiton, celui-ci de portier, & ceux-là de laquais, avec défense de recevoir de moi aucun argent, ces deux seigneurs prétendant faire tous les frais de mon ménage. Le cuisinier, nommé maître Joachim, étoit le principal de ces domestiques, & portoit la parole. Il faisoit l'agréable. Il me dit qu'il avoit fait une ample provision de toutes sortes d'excellens vins, & que pour la bonne chère, il espéroit qu'un garçon comme lui, qui avoit été six ans cuisinier de monseigneur l'archevêque de Valence,

ſçauroit compoſer des ragoûts qui piqueroient ma ſenſualité : Je vais, ajouta-t-il, me préparer à vous donner un échantillon de mon ſçavoir faire. Promenez-vous, ſeigneur, en attendant le dîner ; viſitez votre château ; voyez ſi vous le trouvez en état d'être habité par votre ſeigneurie.

Je laiſſe à penſer ſi je négligeai cette viſite, & Scipion, encore plus curieux que moi de la faire, m'entraîna de chambre en chambre. Nous parcourûmes toute la maiſon depuis le haut juſqu'en bas ; il n'échappa pas, du moins à ce que nous crûmes, le moindre endroit à notre curioſité intéreſſée, & j'eus partout occaſion d'admirer la bonté que don Céſar & ſon fils avoient pour moi. Je fus frappé, entre autres choſes, de deux appartemens qui étoient auſſi bien meublés qu'ils pouvoient l'être ſans magnificence. Dans l'un, il y avoit une tapifferie des Pays-Bas, avec un lit & des chaiſes de velours, le tout propre encore, quoique fait du temps que les Maures occupoient le royaume de Valence. Les meubles de l'autre appartement étoient dans le même goût ; c'étoit une vieille tenture de damas de Gênes jaune, avec un lit & des fauteuils de la même étoffe, garnis de franges de ſoie bleue. Tous ces effets qui dans un inventaire auroient été peu priſés, paroifſoient là très-confidérables.

Après avoir bien examiné toutes ces choſes, nous revînmes, mon ſecrétaire & moi, dans la

falle où étoit dressée une table sur laquelle étoient deux couverts. Nous nous y assîmes, & dans le moment on nous servit une *olla podrida* si délicieuse, que nous plaignîmes l'archevêque de Valence de n'avoir plus le cuisinier qui l'avoit faite. Nous avons, à la vérité, beaucoup d'appétit, ce qui ne nous la faisoit pas trouver mauvaise. A chaque morceau que nous mangions, mes laquais de nouvelle date nous présentoient de grands verres qu'ils remplissoient jusqu'aux bords d'un vin de la Manche exquis. Scipion en étoit charmé; mais n'osant devant eux faire éclater la satisfaction intérieure qu'il ressentoit, il me la témoignoit par des regards parlans, & je lui faisois connoître par les miens que j'étois aussi content que lui. Un plat de rôti composé de deux cailles grasses qui flanquoient un petit levraut d'un fumet admirable, nous fit quitter le pot-pourri, & acheva de nous rassasier. Lorsque nous eûmes mangé comme deux affamés, & bu à proportion, nous nous levâmes de table pour aller au jardin faire voluptueusement la sieste dans quelque endroit frais & agréable.

Si mon secrétaire avoit paru jusques-là fort satisfait de ce qu'il avoit vû, il le fut encore davantage quand il vit le jardin. Il le trouva comparable à celui de l'Escurial. Il ne pouvoit se lasser de le parcourir des yeux. Il est vrai que don César qui venoit de temps en temps à Llyrias, prenoit plaisir à le faire cultiver & em-

bellir. Toutes les allées bien fablées & bordées d'orangers, un grand bassin de marbre blanc au milieu duquel un lion de bronze vomissoit de l'eau à gros bouillons, la beauté des fleurs, la diversité des fruits, tous ces objets ravirent Scipion ; mais il fut particulièrement enchanté d'une longue allée qui conduisoit, en descendant toujours, au logement du fermier, & que des arbres touffus couvroient de leur épais feuillage. En faisant l'éloge d'un lieu si propre à servir d'azyle contre la chaleur, nous nous y arrê tâmes, & nous nous assîmes au pied d'un ormeau où le sommeil eut peu de peine à surprendre deux gaillards qui venoient de bien dîner.

Nous nous réveillâmes en sursaut deux heures après, au bruit de plusieurs coups d'escopettes, lesquels se firent entendre si près de nous, que nous en fîmes effrayés. Nous nous levâmes brusquement, & pour nous informer de la cause de ce bruit, nous nous rendîmes à la maison du fermier. Nous y trouvâmes huit ou dix villageois, tous habitans du hameau, qui s'étant rassemblés là, tiroient & dérouilloient leurs armes à feu, pour célébrer mon arrivée dont ils venoient d'être avertis. Ils me connoissoient, la plupart, pour m'avoir vu plus d'une fois dans le château exercer l'emploi d'intendant. Ils ne m'aperçurent pas plutôt, qu'ils crièrent tous ensemble : Vive notre nouveau seigneur ! qu'il soit le bien-venu à Llyrias ! Ensuite ils rechar-

gèrent leurs escopettes, & me régalerent d'une décharge générale. Je leur fis l'accueil le plus gracieux qu'il me fut possible, avec gravité pourtant, ne jugeant pas devoir trop me familiariser avec eux. Je les assurai de ma protection. Je leur lâchai même une vingtaine de pistoles, & ce ne fut pas, je crois, celle de mes manières qui leur plut le moins. Après cela, je leur laissai la liberté de jeter encore de la poudre au vent, & je me retirai avec mon secrétaire dans le bois, où nous nous promenâmes jusqu'à la nuit, sans nous lasser de voir des arbres, tant la possession d'un bien nouvellement acquis a d'abord de charmes pour nous.

Le cuisinier, l'aide de cuisine & le marmiton n'étoient pas oisifs, pendant ce temps-là ; ils travailloient à nous préparer un repas supérieur à celui que nous avions fait, & nous fûmes dans le dernier étonnement, lorsqu'étant entrés dans la même salle où nous avions dîné, nous vîmes mettre sur la table un plat de quatre perdreaux rôtis, avec un civet de lapin d'un côté & un chapon en ragoût de l'autre. Ils nous servirent ensuite pour entremets des oreilles de cochon, des poulets marinés & du chocolat à la crème. Nous bûmes copieusement du vin de Lucène & plusieurs autres sortes de vins délicieux, & quand nous sentîmes que nous ne pouvions boire davantage sans exposer notre santé, nous songeâmes à nous aller cou-

cher. Alors mes laquais prenant des flambeaux, me conduisirent au plus bel appartement où ils s'empressèrent à me déshabiller ; mais quand ils m'eurent donné ma robe de chambre & mon bonnet de nuit, je les renvoyai, en leur disant, d'un air de maître : Retirez-vous, messieurs, je n'ai pas besoin de vous pour le reste.

Je les fis sortir tous, & retenant Scipion pour m'entretenir un peu avec lui, nous commençames par nous réjouir de l'heureux état où nous nous trouvions. On ne peut exprimer la joie que mon secrétaire fit éclater : Hé bien ! lui dis-je, mon ami, que penfes-tu du traitement qu'on me fait par ordre des seigneurs de Leyva ? Ma foi, me répondit-il, je pense qu'on ne peut vous en faire un meilleur ; je souhaite seulement que cela soit de longue durée. Je ne le souhaite pas, moi, lui répliquai-je. Il ne me convient pas de souffrir que mes bienfaiteurs fassent pour moi tant de dépense ; ce seroit abuser de leur générosité. De plus, je ne m'accommoderois point de valets aux gages d'autrui : je croirois n'être pas dans ma maison. D'ailleurs je ne suis point venu ici pour vivre avec tant de fracas. Quelle folie ! Avons-nous besoin d'un si grand nombre de domestiques ? non, il ne nous faut, avec Bertrand, qu'un cuisinier, un marmiton & un laquais. Cela nous suffira. Quoique mon secrétaire n'eût pas été fâché de subsister toujours aux dépens du gou-

verneur de Valence, il ne combattit point ma délicatesse là-dessus, & se conformant à mes sentimens, il approuva la réforme que je voulois faire. Cela étant décidé, il sortit de mon appartement & se retira dans le sien.





CHAPITRE IV.

Il part de Valence, & va voir les seigneurs de Leyva ; de l'entretien qu'il eut avec eux, & du bon accueil que lui fit Séraphine.



J'ACHEVAI de me déshabiller & je me mis au lit où ne me sentant aucune envie de dormir, je m'abandonnai à mes réflexions. Je me représentai l'amitié dont les seigneurs de Leyva payoient l'attachement que j'avois pour eux, & pénétré des nouvelles marques qu'ils m'en donnoient, je pris la résolution de les aller trouver, dès le lendemain, pour satisfaire l'impatience que j'avois de les en remercier. Je me faisois aussi par avance un plaisir de revoir Séraphine, mais ce plaisir n'étoit pas pur : je ne pouvois penser sans peine que j'aurois en même temps à soutenir les regards de la dame Lorença Sephora, qui, se souvenant peut-être encore de l'aventure du soufflet, ne seroit pas fort aise de me revoir. L'esprit fatigué de toutes ces idées différentes,

je m'affoupis enfin, & ne me réveillai le jour fuivant qu'après le lever du soleil.

Je fus bientôt sur pied, & tout occupé du voyage que je méditois, je m'habillai à la hâte. Comme j'achevois de m'ajuster, mon secrétaire entra dans ma chambre. Scipion, lui dis-je, tu vois un homme qui se dispose à partir pour Valence : je ne crois pas que tu désapprouves mon dessein. Je ne puis aller trop tôt saluer les seigneurs à qui je dois ma petite fortune ; chaque moment que je diffère à m'acquiescer de ce devoir semble m'accuser d'ingratitude. Pour toi, mon ami, je te dispense de m'accompagner ; demeure ici pendant mon absence, je reviendrai te joindre au bout de huit jours. Allez, monsieur, répondit-il, faites bien votre cour à don Alphonse & à son père ; ils me paroissent sensibles au zèle qu'on a pour eux, & très-reconnoissans des services qu'on leur a rendus ; les personnes de qualité de ce caractère-là sont si rares, qu'on ne peut assez les ménager. Je fis avertir Bertrand de se tenir prêt à partir, & tandis qu'il préparoit les mules, je pris mon chocolat. Ensuite je montai dans ma chaise, après avoir recommandé à mes gens de regarder Scipion comme un autre moi-même, & de suivre ses ordres ainsi que les miens.

Je me rendis à Valence en moins de quatre heures. J'allai descendre tout droit aux écuries du gouverneur. J'y laissai mon équipage, & je

me fis conduire à l'appartement de ce seigneur qui y étoit alors avec don César son père. J'ouvris la porte sans façon, j'entrai, & les abordant tous deux avec respect : Les valets, leur dis-je, ne se font point annoncer à leurs maîtres ; voici un de vos anciens serviteurs qui vient vous rendre ses devoirs. A ces mots, je voulus me prosterner, mais ils m'en empêchèrent & m'embrassèrent l'un & l'autre avec tous les témoignages d'une véritable affection. Hé bien ! mon cher Santillane, me dit don Alphonse, avez-vous été à Llyrias prendre possession de votre terre ? Oui, seigneur, lui répondis-je, & je vous prie de trouver bon que je vous la rende. Pourquoi donc cela ? répliqua-t-il ; a-t-elle quelque défagrément qui vous en dégoûte ? Non, par elle-même, lui repartis-je ; au contraire, j'en suis enchanté ; tout ce qui m'en déplaît, c'est d'y voir des cuisiniers d'archevêque, avec trois fois plus de domestiques qu'il ne m'en faut, & qui ne servent là qu'à vous faire faire une dépense aussi considérable qu'inutile.

Si vous eussiez, dit don César, accepté la pension de deux mille ducats que nous vous offrîmes à Madrid, nous nous serions contentés de vous donner le château tel qu'il est ; mais vous sçavez que vous la refusâtes, & nous avons cru devoir faire en récompense ce que nous avons fait. C'en est trop, lui répondis-je, votre bonté doit s'en tenir au don de cette

terre qui a de quoi combler mes désirs. Vous dirai-je tout ce que j'en pense ? Indépendamment de tout ce qu'il vous en coûte pour entretenir tant de monde, je vous proteste que ces gens-là me gênent & m'incommodent. En un mot, ajoutai-je, messeigneurs, reprenez votre bien, ou daignez m'en laisser jouir à ma volonté. Je prononçai, d'un air si vif ces dernières paroles, que le père & le fils qui ne prétendoient nullement me contraindre, me permirent enfin d'en user comme il me plairoit dans mon château.

Je les remerciai de m'avoir accordé cette liberté sans laquelle je ne pouvois être heureux, lorsque don Alphonse m'interrompit, en me disant : Mon cher Gil Blas, je veux vous présenter à une dame qui sera bien aise de vous voir. En parlant de cette sorte, il me prit par la main, & me mena dans l'appartement de Séraphine qui poussa un cri de joie, en m'apercevant : Madame, lui dit le gouverneur, je crois que l'arrivée de notre ami Santillane à Valence ne vous est pas moins agréable qu'à moi. C'est de quoi, répondit-elle, il doit être bien persuadé ; le temps ne m'a point fait perdre le souvenir du service qu'il m'a rendu, & j'ajoute à la reconnaissance que j'en ai, celle que je dois à un homme à qui vous avez obligation. Je dis à madame la gouvernante que je n'étois que trop payé du péril que j'avois partagé avec ses libérateurs,

en exposant ma vie pour elle, & après force complimens de part & d'autre, don Alphonse m'emmena hors de l'appartement de Séraphine. Nous rejoignîmes don César que nous trouvâmes dans une salle avec plusieurs personnes de qualité qui venoient dîner chez lui.

Tous ces messieurs me saluèrent fort poliment. Ils me firent d'autant plus de civilités, que don César leur dit que j'avois été un des principaux secrétaires du duc de Lerme. Peut-être même que la plupart d'entr'eux n'ignoroient pas que c'étoit par mon crédit que don Alphonse avoit obtenu le gouvernement du royaume de Valence, car tout se sçait. Quoi qu'il en soit, quand nous fûmes à table, on ne parla que du nouveau cardinal ; les uns en faisoient ou affectoient d'en faire de grands éloges, & les autres ne lui donnoient que des louanges ironiques. Je jugeai bien qu'ils vouloient par là m'engager à me répandre sur le compte de son Eminence, & à les égayer à ses dépens. Je me l'imaginai du moins, & je ne fus pas peu tenté de dire ce que j'en pensois ; mais je retins ma langue, & cette petite victoire que je remportai sur moi, me fit passer dans l'esprit de la compagnie pour un garçon fort discret.

Les convives, après le dîner, se retirèrent chez eux pour faire la sieste. Don César & son fils, pressés de la même envie, s'enfermèrent dans leurs appartemens.

Pour moi, plein d'impatience de voir une ville dont j'avois souvent entendu vanter la beauté, je sortis du palais du gouverneur dans le dessein de me promener dans les rues. Je rencontrai à la porte un homme qui vint, d'un air respectueux, m'aborder en me disant : Le seigneur de Santillane veut bien me permettre de le saluer. Je lui demandai qui il étoit. Je suis, me répondit-il, valet de chambre de don César. J'étois un de ses laquais dans le temps que vous étiez son intendant : je vous faisois régulièrement tous les matins ma cour, & vous aviez bien des bontés pour moi. Je vous informois de ce qui se passoit au logis. Vous souvient-il, par exemple, qu'un jour je vous appris que le chirurgien du village s'introduisoit secrètement dans la chambre de la dame Lorença ? C'est ce que je n'ai point oublié, lui répliquai-je. Mais, à propos de cette duègne, qu'est-elle devenue ? Hélas ! repartit-il, la pauvre créature, après votre départ, tomba en langueur, & mourut plus regrettée de Séraphine que de don Alphonse, qui parut peu touché de sa mort.

Le valet de chambre de don César m'ayant instruit ainsi de la triste fin de Sephora, me fit des excuses de m'avoir arrêté, & me laissa continuer mon chemin. Je ne pus m'empêcher de soupirer, en me rappelant cette duègne infortunée, & m'attendrissant sur son sort, je m'imputai son malheur, sans songer que c'étoit

plutôt à son cancer qu'à mon mérite qu'on devoit l'attribuer.

J'observois avec plaisir tout ce qui me sembloit digne d'être remarqué dans la ville. Le palais de marbre de l'archevêque occupa mes yeux agréablement, aussi bien que les beaux portiques de la Bourse. Mais une grande maison que j'aperçus, & dans laquelle il entra beaucoup de monde, attira toute mon attention. Je m'en approchai pour apprendre pourquoi je voyois là un si grand concours d'hommes & de femmes, & bientôt je fus au fait, en lisant ces paroles écrites en lettres d'or sur une table de marbre noir qu'il y avoit au-dessus de la porte : *La posada de los representantes* ⁸. Et les comédiens marquoient dans leur affiche qu'ils joueroient ce jour-là, pour la première fois, une tragédie nouvelle de don Gabriel Triaquero ⁹.





CHAPITRE V.

Gil Blas va à la comédie où il voit jouer une tragédie nouvelle. Succès de la pièce. Génie du public de Valence.

JE m'arrêtai quelques momens à la porte pour considérer les personnes qui entroient. J'en remarquai de toutes les façons. Je vis des cavaliers de bonne mine & richement habillés, & des figures aussi plates que mal vêtues. J'aperçus des dames titrées qui descendoient de leurs carrosses pour aller occuper les loges qu'elles avoient fait retenir, & des avanturières qui alloient amorcer des dupes. Ce concours confus de toute sorte de spectateurs m'inspira l'envie d'en augmenter le nombre. Comme je me disposois à prendre un billet pour entrer, le gouverneur & son épouse arrivèrent. Ils me démêlèrent dans la foule, & m'ayant fait appeler, ils m'entraînèrent dans leur loge où je me plaçai derrière eux, de manière que je pouvois facilement parler à l'un & à l'autre.

Je trouvai la falle remplie de monde depuis le haut jusqu'en bas, un parterre très-ferré, & un théâtre chargé de chevaliers des trois ordres militaires. Voilà, dis-je à don Alphonse, une nombreuse assemblée. Il ne faut pas vous étonner, me répondit-il ; la tragédie qu'on va représenter est de don Gabriel Triaquero, surnommé le poète à la mode. Dès que l'affiche des comédiens annonce une nouveauté de cet auteur, toute la ville de Valence est en l'air : les hommes ainsi que les femmes ne s'entretiennent que de cette pièce, toutes les loges sont retenues, & le jour de la première représentation, on se tue à la porte pour entrer, quoique toutes les places soient au double, à la réserve du parterre qu'on respecte trop pour oser le mettre de mauvaise humeur. Quelle rage ! dis-je au gouverneur ; cette vive curiosité du public, cette furieuse impatience qu'il a d'entendre tout ce que don Gabriel produit de nouveau, me donne une haute idée du génie de ce poète. N'allez pas si vite, répondit don Alphonse ; il faut être en garde contre la prévention. Le public s'aveugle quelquefois sur des pièces où il y a de faux brillans, & il n'en connoît le prix qu'après l'impression.

Dans cet endroit de notre conversation, les acteurs parurent. Nous cessâmes aussitôt de parler pour les écouter avec attention. Les applaudissemens commencèrent dès la protase ; à chaque vers, c'étoit un *brouhaha*, & à la fin

de chaque acte un battement de mains à faire croire que la salle s'abîmoit. Après la pièce, on me montra l'auteur qui alloit, de loge en loge, présenter modestement sa tête aux lauriers dont les seigneurs & les dames se préparaient à la couronner.

Nous retournâmes au palais du gouverneur, où bientôt arrivèrent trois ou quatre chevaliers. Il y vint aussi deux vieux auteurs estimés dans leur genre, avec un gentilhomme de Madrid, qui avoit de l'esprit & du goût. Ils avoient tous été à la comédie. Il ne fut question pendant le souper que de la pièce nouvelle : Messieurs, dit un chevalier de Saint-Jacques, que pensez-vous de cette tragédie ? N'en êtes-vous pas affectés comme moi ? N'est-ce pas là ce qui s'appelle un ouvrage achevé ? pensées sublimes, tendres sentimens, versification virile, rien n'y manque. En un mot, c'est un poëme sur le ton de la bonne compagnie. Je ne crois pas que personne en puisse penser autrement, dit un chevalier d'Alcantara. Cette pièce est pleine de tirades qu'Apollon semble avoir dictées, & de situations filées avec un art infini. Je m'en rapporte à monsieur, ajouta-t-il, en adressant la parole au gentilhomme castillan ; il me paroît connoisseur : je parie qu'il est de mon sentiment. Ne pariez point, monsieur le chevalier, lui répondit le gentilhomme avec un souris malin. Je ne suis pas de ce pays-ci : nous ne décidons point à Ma-

drid si promptement. Bien loin de juger d'une pièce que nous entendons pour la première fois, nous nous défions de ses beautés, tant qu'elle n'est que dans la bouche des acteurs ; quelque bien affectés que nous en soyons, nous suspendons notre jugement jusqu'à ce que nous l'ayons lue, & véritablement, elle ne nous fait pas toujours sur le papier le même plaisir qu'elle nous a fait sur la scène.

Nous examinons donc scrupuleusement, poursuivit-il, un poëme avant que de l'estimer. La réputation de son auteur, quelque grande qu'elle puisse être, ne peut nous éblouir ; quand Lope de Vega même & Calderon donnoient des nouveautés, ils trouvoient des juges févères dans leurs admirateurs qui ne les ont élevés au comble de la gloire qu'après avoir jugé qu'ils en étoient dignes.

Oh ! parbleu, interrompit le chevalier de Saint-Jacques, nous ne sommes pas si timides que messieurs les Castillans. Nous n'attendons point, pour décider, qu'une pièce soit imprimée. Dès la première représentation, nous en connoissons tout le prix. Il n'est pas même besoin que nous l'écoutions fort attentivement. Il suffit que nous sçachions que c'est une production de don Gabriel, pour être persuadés qu'elle est sans défaut. Les ouvrages de ce poëte doivent servir d'époque à la naissance du bon goût. Les Lope & les Calderon n'étoient que des apprentifs, en comparaison de ce

grand maître du théâtre. Le gentilhomme qui regardoit Lope & Calderon comme les Sophocle & les Euripide des Espagnols, fut choqué de ce discours téméraire. Il s'échauffa. Quel sacrilège dramatique ! s'écria-t-il d'un ton animé. Puisque vous m'obligez, messieurs, à juger sur la première représentation, je vous dirai que je ne suis pas content de la tragédie nouvelle de votre don Gabriel. Loin de la regarder comme un chef-d'œuvre, je la trouve fort défectueuse. C'est un poëme farci de traits plus brillans que solides. Les trois quarts des vers sont mauvais ou mal rimés, les caractères mal formés ou mal soutenus, & les pensées souvent très-obscures.

Les deux auteurs qui étoient à table, & qui par une retenue aussi louable que rare, n'avoient rien dit, de peur d'être soupçonnés de jalousie, ne purent s'empêcher d'applaudir des yeux au sentiment du gentilhomme ; ce qui me fit juger que leur silence étoit moins un effet de la perfection de l'ouvrage que de leur politique. Pour les chevaliers, ils recommencèrent à louer don Gabriel. Ils le placèrent même parmi les dieux. Cette apothéose extravagante, & cette aveugle idolâtrie firent perdre patience au Castellan qui, levant les mains au ciel, s'écria tout-à-coup par enthousiasme : O divin Lope de Vega ! rare & sublime génie qui avez laissé un espace immense entre vous & tous les Gabriels qui voudront vous atteindre,

& vous, moëlleux Calderon ! dont la douceur élégante & purgée d'épique est inimitable, ne craignez point tous deux que vos autels soient abattus par ce nouveau nourrisson des Muses ¹⁰ ! Il fera bienheureux si la postérité dont vous ferez les délices, comme vous faites les nôtres, entend parler de lui.

Cette plaisante apostrophe à laquelle personne ne s'étoit attendu, fit rire toute la compagnie qui se leva de table en belle humeur, & s'en alla. On me conduisit, par ordre de don Alphonse, à l'appartement qui m'avoit été préparé. J'y trouvai un bon lit où ma feigneurie s'étant couchée, s'endormit en déplorant, aussi bien que le gentilhomme castillan, l'injustice que les ignorans faisoient à Lope & à Calderon.





CHAPITRE VI.

Gil Blas, en se promenant dans les rues de Valence, rencontre un religieux qu'il croit reconnoître. Quel homme c'étoit que ce religieux.



OMME je n'avois pu voir toute la ville, le jour précédent, je me levai & je fortis le lendemain dans l'intention de m'y promener encore. J'aperçus, dans la rue, un chartreux qui fans doute alloit vaquer aux affaires de sa communauté. Il marchoit les yeux baissés, & il avoit l'air si dévot, qu'il s'attiroit les regards de tout le monde. Il passa fort près de moi, & je crus voir en lui don Raphaël, cet aventurier qui tient une place si honorable dans le second & le troisième volumes de mon histoire.

Je fus si étonné de cette rencontre, qu'au lieu d'aborder le moine, je demurai immobile pendant quelques momens ; ce qui lui donna le temps de s'éloigner de moi. Juste ciel !

dis-je en moi-même, vit-on jamais deux visages plus ressemblans ? Que faut-il que je pense ? dois-je croire que c'est don Raphaël ? puis-je m'imaginer que ce n'est pas lui ? Je me sentis trop curieux de sçavoir la vérité pour en demeurer là. Je me fis enseigner le chemin du couvent des chartreux, où je me rendis sur le champ, dans l'espérance d'y revoir mon homme quand il y reviendrait, & bien résolu de l'arrêter pour lui parler. Je n'eus pas besoin de l'attendre pour être au fait. En arrivant à la porte du couvent, un autre visage de ma connoissance tourna mon doute en certitude. Je reconnus, dans le frère portier, Ambroise de Lamela, mon ancien valet. Vous vous imaginez bien que ce ne fut pas sans un extrême étonnement.

Notre surprise fut égale de part & d'autre de nous retrouver dans cet endroit. N'est-ce pas une illusion ? lui dis-je en le saluant. Est-ce, en effet, un de mes amis qui s'offre à ma vue ? Il ne me reconnut pas d'abord, ou bien il feignit de ne me pas remettre, ce qui est plus vraisemblable ; mais, considérant que la feinte étoit inutile, il prit l'air d'un homme qui tout-à-coup se ressouvient d'une chose oubliée. Ah ! seigneur Gil Blas, s'écria-t-il, pardon, si j'ai pu vous méconnoître. Depuis que je vis dans ce lieu saint, & que je m'attache à remplir les devoirs prescrits par nos règles, je perds insensiblement la mémoire de ce que j'ai vu dans le

monde ; les images du siècle s'effacent de mon souvenir.

J'ai, lui dis-je, une véritable joie de vous revoir, après dix ans, sous un habit si respectable. Et moi, me répondit-il, j'ai honte d'en paroître vêtu devant un homme qui a été témoin de la vie coupable que j'ai menée. Cet habit me la reproche sans cesse. Hélas ! ajouta-t-il en pouffant un soupir, pour être digne de le porter, il faudroit que j'eusse toujours vécu dans l'innocence. A ce discours qui me charme, lui répliquai-je, mon cher frère, on voit clairement que le doigt du Seigneur vous a touché. Je vous le répète, j'en suis ravi, & je meurs d'envie d'apprendre de quelle manière miraculeuse vous êtes entrés dans la bonne voie, vous & don Raphaël ; car je suis persuadé que c'est lui que je viens de rencontrer dans la ville, habillé en chartreux. Je me suis repenti de ne l'avoir pas arrêté dans la rue pour lui parler, & je suis venu ici l'attendre pour réparer ma faute quand il rentrera.

Vous ne vous êtes point trompé, me dit Lamela ; c'est don Raphaël lui-même que vous avez vu. Et quant au détail que vous demandez, le voici. Après nous être séparés de vous auprès de Ségorbe, nous prîmes, le fils de Lucinde & moi, la route de Valence, dans le dessein d'y faire quelque nouveau tour de notre métier. Le hasard voulut un jour que nous entraffions dans l'église des chartreux, dans le

temps que les religieux psalmodioient dans le chœur. Nous nous attachâmes à les considérer, & nous éprouvâmes que les méchans ne peuvent se défendre d'honorer la vertu. Nous admirâmes la ferveur avec laquelle ils prioient Dieu, leur air mortifié & détaché des plaisirs du siècle, de même que la sérénité qui régnoit sur leurs visages, & qui marquoit si bien le repos de leurs consciences.

En faisant ces observations, nous tombâmes l'un & l'autre dans une rêverie qui nous devint salutaire. Nous comparâmes, en nous-mêmes, nos mœurs avec celles de ces bons religieux, & la différence que nous y trouvâmes nous remplit de trouble & d'inquiétude. Lamela, me dit don Raphaël lorsque nous fûmes hors de l'église, comment te sens-tu affecté de ce que nous venons de voir ? Pour moi, je ne puis te le celer : je n'ai pas l'esprit tranquille. Des mouvemens qui me sont inconnus m'agitent, & pour la première fois de ma vie, je me reproche mes iniquités. Je suis dans la même disposition, lui répondis-je ; les mauvaises actions que j'ai faites se soulèvent dans cet instant contre moi, & mon cœur qui n'avoit jamais senti de remords, en est présentement déchiré. Ah ! cher Ambroise, reprit mon camarade, nous sommes deux brebis égarées que le Père céleste, par pitié, veut ramener au bercail. C'est lui, mon enfant, c'est lui qui nous appelle. Ne soyons point sourds à sa

voix. Renonçons aux fourberies, quittons le libertinage où nous vivons, & commençons dès aujourd'hui à travailler sérieusement au grand ouvrage de notre salut ; il faut passer le reste de nos jours dans ce couvent, & les consacrer à la pénitence.

J'applaudis au sentiment de Raphaël, continua le frère Ambroïse, & nous formâmes la généreuse résolution de nous faire chartreux. Pour l'exécuter, nous nous adressâmes au père prieur qui ne sçut pas sitôt notre dessein, que pour éprouver notre vocation, il nous fit donner des cellules, & traiter comme des religieux pendant une année entière. Nous suivîmes les règles avec tant d'exactitude & de constance, qu'on nous reçut parmi les novices ; nous étions si contents de notre état, & si pleins d'ardeur, que nous soutînmes courageusement les travaux du noviciat. Nous fîmes ensuite profession : après quoi don Raphaël ayant paru doué d'un génie propre aux affaires, fut choisi pour soulager un vieux père qui étoit alors procureur. Le fils de Lucinde, qui ne respiroit que le recueillement intérieur, auroit mieux aimé employer tout son temps à la prière, mais il fut obligé de sacrifier son goût pour l'oraïson au besoin qu'on avoit de lui. Il acquit une si parfaite connoissance des intérêts de la maison, qu'on le jugea capable de remplacer le vieux procureur qui mourut trois ans après. Don Raphaël exerce actuellement cet emploi,

& l'on peut dire qu'il s'en acquitte au grand contentement de tous nos pères qui louent fort sa conduite dans l'administration de notre temporel. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que malgré le foin dont il est chargé de recueillir nos revenus, il ne paroît occupé que de l'éternité. Les affaires lui laissent-elles un moment de repos, il se plonge dans de profondes méditations. En un mot, c'est un des meilleurs fujets de ce monastère.

J'interrompis, dans cet endroit, Lamela, par un transport de joie que je fis éclater à la vue de Raphaël qui arriva. Le voici, m'écriai-je, le voici ce saint procureur que j'attendois avec impatience. En même temps je courus au devant de lui, & je le tins pendant quelques momens embrassé. Il se prêta de bonne grace à l'accolade, & sans témoigner le moindre étonnement de me rencontrer, il me dit d'un ton de voix plein de douceur : Dieu soit loué, seigneur de Santillane, Dieu soit loué du plaisir que j'ai de vous revoir. En vérité, repris-je, mon cher Raphaël, je prends toute la part possible à votre bonheur. Le frère Ambroïse m'a raconté l'histoire de votre conversion, & ce récit m'a charmé. Quel avantage pour vous deux, mes amis, de pouvoir vous flatter d'être de ce petit nombre d'élus qui doivent jouir d'une éternelle félicité !

Deux misérables tels que nous, repartit le fils de Lucinde d'un air qui marquoit beau-

coup d'humilité, ne devoient pas concevoir une pareille espérance ; mais le repentir des pécheurs leur fait trouver grace auprès du Père des miséricordes. Et vous, seigneur Gil Blas, ajouta-t-il, ne songez-vous pas aussi à mériter qu'il vous pardonne les offenses que vous lui avez faites ? Quelles affaires vous amènent à Valence ? n'y rempliriez-vous point, par malheur, quelque emploi dangereux ? Non, Dieu merci, lui répondis-je, depuis que j'ai quitté la cour, je mène une vie d'honnête homme ; tantôt, dans une terre que j'ai à quelques lieues de cette ville, je prends tous les plaisirs de la campagne, & tantôt je viens me réjouir avec le gouverneur de Valence, qui est mon ami, & que vous connoissez tous deux parfaitement. Alors je leur contai l'histoire de don Alphonse de Leyva. Ils l'écoutèrent avec attention, & quand je leur dis que j'avois porté, de la part de ce seigneur, à Samuel Simon, les trois mille ducats que nous lui avions volés, Lamela m'interrompit, & adressant la parole à Raphaël : Père Hilaire, lui dit-il, à ce compte-là ce bon marchand ne doit plus se plaindre d'un vol qui lui a été restitué avec usure, & nous devons avoir tous deux la conscience bien en repos sur cet article. Effectivement, dit le saint procureur, le frère Ambroise & moi, avant que d'entrer dans ce couvent, nous fîmes secrètement tenir quinze cents ducats à Samuel Simon, par un honnête ecclésiastique qui vou-

lut bien se donner la peine d'aller à Xelva faire cette restitution. Tant pis pour Samuel s'il a été capable de toucher cette somme après avoir été remboursé du tout par le seigneur de Santillane. Mais, leur dis-je, vos quinze cents ducats lui ont-ils été fidèlement remis ? Sans doute, s'écria don Raphaël. Je répondrais de l'intégrité de l'ecclésiastique comme de la mienne. J'en ferois aussi la caution, dit Lamela. C'est un saint prêtre accoutumé à ces sortes de commissions, & qui a eu pour des dépôts à lui confiés deux ou trois procès qu'il a gagnés avec dépens. Cela étant, repris-je, il ne faut pas douter que la restitution n'ait été faite avec une scrupuleuse fidélité.

Notre conversation dura quelque temps encore ; ensuite, nous nous séparâmes, eux en m'exhortant à avoir toujours devant les yeux la crainte du Seigneur, & moi, en me recommandant à leurs bonnes prières. J'allai sur le champ trouver don Alphonse. Vous ne devinez jamais, lui dis-je, avec qui je viens d'avoir un long entretien. Je quitte deux vénérables chartreux de votre connoissance : l'un se nomme le père Hilaire, & l'autre le frère Ambroise. Vous vous trompez, me répondit don Alphonse, je ne connois aucun chartreux. Pardonnez-moi, lui répliquai-je, vous avez vu à Xelva le frère Ambroise, commissaire de l'inquisition, & le père Hilaire, greffier. O ciel ! s'écria le gouverneur avec surprise, feroit-il possible que

Raphaël & Lamela fuffent devenus chartreux ! Oui, vraiment, lui répondis-je, il y a déjà quelques années qu'ils ont fait profeffion. Le premier eft procureur de la maifon, & le fecond eft portier. L'un eft maître de la caiffe, & l'autre de la porte.

Le fils de don Céfâr rêva quelques momens, puis branlant la tête : Monfieur le commiffaire de l'inquifition & fon greffier, dit-il, m'ont bien la mine de jouer ici une nouvelle comédie. Cela peut être, lui répondis-je. Pour moi, qui les ai entretenus, je vous avouerai que je juge d'eux plus favorablement. Il eft vrai qu'on ne voit point le fond des cœurs, mais, felon toutes les apparences, ce font deux fripons convertis. Cela fe peut, reprit don Alphonfe ; il y a bien des libertins qui après avoir fcandalifé le monde par leurs déréglemens s'enferment dans les cloîtres pour en faire une rigoureuse pénitence. Je fouhaite que nos deux moines foient de ces libertins-là.

Hé ! pourquoi, lui dis-je, n'en feroient-ils pas ? Ils ont volontairement embraffé l'état monaftique, & il y a déjà long-temps qu'ils vivent en bons religieux. Vous me direz tout ce qu'il vous plaira, me repartit le gouverneur, je n'aime pas que la caiffe du couvent foit entre les mains de ce père Hilaire dont je ne puis m'empêcher de me défier ; quand je me fouviens de ce beau récit qu'il nous fit de fes aventures, je tremble pour les char-

treux. Je veux croire avec vous qu'il a pris le froc de très-bonne foi ; mais la vue de l'or peut réveiller sa cupidité. Il ne faut pas mettre dans une cave un yvrogne qui a renoncé au vin.

La défiance de don Alphonse fut pleinement justifiée peu de jours après ; le père procureur & le frère portier disparurent avec la caisse. Cette nouvelle qui se répandit aussitôt dans la ville, ne manqua pas d'égayer les railleurs qui se réjouissent toujours du mal qui arrive aux moines rentés. Pour le gouverneur & moi, nous plaignîmes les chartreux, sans nous vanter de connoître les deux apostats.





CHAPITRE VII.

*Gil Blas retourne à son château de Llyrias :
de la nouvelle agréable que Scipion lui apprit ;
& de la réforme qu'ils firent dans leur domes-
tique.*



JE passai huit jours à Valence dans le grand monde, vivant comme les comtes & les marquis. Spectacles, bals, concerts, festins, conversations avec les dames. Tous ces amusemens me furent procurés par monsieur & par madame la gouvernante, auxquels je fis si bien ma cour, qu'ils me virent à regret partir pour m'en retourner à Llyrias. Ils m'obligèrent même auparavant de leur promettre de me partager entr'eux & ma solitude. Il fut arrêté que je demeurerois pendant l'hyver à Valence, & pendant l'été dans mon château. Après cette convention, mes bienfaiteurs me laissèrent la liberté de les quitter pour aller jouir de leurs bienfaits. Je repris donc le chemin de Llyrias, fort satisfait de mon voyage.

Scipion, qui attendoit impatiemment mon retour, fut ravi de me revoir, & je redoublai la joie par la fidèle relation que je lui fis de tout ce qui m'étoit arrivé. Et toi, mon ami, lui dis-je en fuite, quel usage as-tu fait ici des jours de mon absence ? T'es-tu bien diverti ? Autant, répondit-il, que le peut faire un ferviteur qui n'a rien de si cher que la présence de son maître. Je me suis promené en long & en large dans nos petits états ; tantôt assis sur le bord de la fontaine qui est dans le bois, j'ai pris plaisir à contempler la beauté de ses eaux qui sont aussi pures que celles de la fontaine sacrée dont le bruit faisoit retentir la vaste forêt d'Albunea ¹¹ ; & tantôt couché au pied d'un arbre, j'ai entendu chanter les fauvelles & les rossignols. Enfin j'ai chassé, j'ai pêché ; & ce qui m'a plus satisfait encore que tous ces amusemens, j'ai lu plusieurs livres aussi utiles que divertissans.

J'interrompis avec précipitation mon secrétaire, pour lui demander où il avoit pris ces livres. Je les ai trouvés, me dit-il, dans une belle bibliothèque qu'il y a dans ce château, & que maître Joachim m'a fait voir. Hé ! dans quel endroit, repris-je, peut-elle être, cette prétendue bibliothèque ? N'avons-nous pas visité toute la maison le jour de notre arrivée ? Vous vous l'imaginez, me repartit-il. Mais apprenez que nous ne parcourûmes que trois pavillons, & que nous oubliâmes le quatrième. C'est là

que don César, lorsqu'il venoit à Llyrias, employoit une partie de son temps à la lecture. Il y a dans cette bibliothèque de très-bons livres, qu'on vous a laissés comme une ressource assurée contre l'ennui, quand nos jardins dépouillés de fleurs & nos bois de feuilles, n'auront plus de quoi vous en préserver. Les seigneurs de Leyva n'ont pas fait les choses à demi : ils ont songé à la nourriture de l'esprit, aussi bien qu'à celle du corps.

Cette nouvelle me causa une véritable joie. Je me fis conduire au quatrième pavillon qui m'offrit un spectacle bien agréable. Je vis une chambre dont je résolus à l'heure même de faire mon appartement, comme don César en avoit fait le sien. Le lit de ce seigneur y étoit encore avec tous les ameublemens ; c'est-à-dire, une tapisserie à personnages, qui représentoit les Sabines enlevées par les Romains. De la chambre je passai dans un cabinet où régnoient tout autour des armoires basses, remplies de livres, sur lesquels étoient les portraits de tous nos rois. Il y avoit auprès d'une fenêtre d'où l'on découvroit une campagne toute riante, un bureau d'ébène devant un grand sofa de maroquin noir. Mais je donnai principalement mon attention à la bibliothèque. Elle étoit composée de philosophes, de poètes, d'historiens & d'un grand nombre de romans de chevalerie. Je jugeai que don César aimoit cette dernière sorte d'ouvrages, puisqu'il en avoit fait une si

bonne provision : j'avouerai, à ma honte, que je ne haïssois pas non plus ces productions, malgré toutes les extravagances dont elles sont tissées, soit que je ne fusse pas alors un lecteur à y regarder de si près, soit que le merveilleux rende les Espagnols trop indulgens. Je dirai néanmoins pour ma justification, que je prenois plus de plaisir aux livres de morale enjouée, & que Lucien, Horace, Erasme devinrent mes auteurs favoris.

Mon ami, dis-je à Scipion lorsque j'eus parcouru des yeux ma bibliothèque, voilà de quoi nous amuser ; mais avant toutes choses, nous en avons une autre à faire. Il faut réformer notre domestique. C'est un soin, me dit-il, que je veux vous épargner. Pendant votre absence, j'ai bien étudié vos gens, & j'ose me vanter de les connoître. Commençons par maître Joachim : je le crois un parfait fripon, & je ne doute point qu'il n'ait été chassé de l'archevêché pour des fautes d'arithmétique qu'il aura faites dans ses mémoires de dépenses. Cependant il faut le conserver pour deux raisons : la première, c'est qu'il est bon cuisinier ; la seconde, c'est que j'aurai toujours l'œil sur lui ; j'épierai ses actions, & il faudra qu'il soit bien fin si j'en suis la dupe. Je lui dis hier que vous aviez dessein de renvoyer les trois quarts de vos domestiques, & je remarquai que cette nouvelle lui fit de la peine. Il me témoigna même que se sentant porté d'inclination à vous servir, il

se contenteroit de la moitié des gages qu'il a aujourd'hui, plutôt que de vous quitter : ce qui me fait soupçonner qu'il y a, dans ce hameau, quelque petite fille dont il voudroit bien ne pas s'éloigner. Pour l'aide de cuisine, pourfuivit-il, c'est un yvrogne, & le portier un brutal dont nous n'avons pas besoin, non plus que du tireur. Je remplirai fort bien la place de ce dernier, comme je vous le ferai voir dès demain, puisque nous avons ici des fusils, de la poudre & du plomb. A l'égard des laquais, il y en a un qui est Aragonois, & qui me paroît bon enfant. Nous garderons celui-là ; tous les autres sont de si mauvais sujets, que je ne vous conseillerois pas de les retenir, quand même il vous faudroit une centaine de valets.

Après avoir amplement délibéré sur cela, nous résolûmes de nous en tenir au cuisinier, au marmiton, à l'Aragonois, & de nous défaire honnêtement de tout le reste : ce qui fut exécuté dès le jour même, moyennant quelques pistoles que Scipion tira de notre coffre-fort, & leur donna de ma part. Quand nous eûmes fait cette réforme, nous établîmes un ordre dans le château ; nous réglâmes les fonctions de chaque domestique, & nous commençâmes à vivre à nos dépens. Je me ferois volontiers contenté d'un ordinaire frugal ; mais mon secrétaire, qui aimoit les ragoûts & les bons morceaux, n'étoit pas un homme à laisser

inutile le sçavoir-faire de maître Joachim.
Il le mit si bien en œuvre, que nos dînés
& nos soupés devinrent des repas de Ber-
nardins.





CHAPITRE VIII.

Des amours de Gil Blas & de la belle Antonia.



DEUX jours après mon retour de Valence à Llyrias, Basile le laboureur, mon fermier, vint à mon lever me demander la permission de me présenter Antonia sa fille qui fouhaitoit, disoit-il, avoir l'honneur de saluer son nouveau maître. Je lui répondis que cela me feroit plaisir. Il sortit & revint bientôt avec la belle Antonia. Je crois pouvoir donner cette épithète à une jeune fille de seize à dix-huit ans, qui joignoit à des traits réguliers le plus beau teint & les plus beaux yeux du monde. Elle n'étoit vêtue que de serge, mais une riche taille, un port majestueux & des graces qui n'accompagnent pas toujours la jeunesse, relevoient la simplicité de son habillement. Elle n'avoit point de coëffure; ses cheveux étoient seulement noués par derrière, avec un bouquet de fleurs, à la façon des Lacédémoniennes.

Lorsque je la vis entrer dans ma chambre, je fus aussi frappé de sa beauté, que les Paladins de la cour de Charlemagne le furent des appas d'Angélique, lorsque cette princesse parut devant eux. Au lieu de recevoir Antonia d'un air aisé, & de lui dire des choses flatteuses, & au lieu de féliciter son père sur le bonheur d'avoir une si charmante fille, je demurai étonné, troublé, interdit; je ne pus prononcer un seul mot. Scipion qui s'aperçut de mon désordre, prit pour moi la parole, & fit les frais des louanges que je devois à cette aimable personne. Pour elle qui ne fut point éblouie de ma figure en robe de chambre & en bonnet de nuit, elle me salua sans être embarrassée de sa contenance, & me fit un compliment qui acheva de m'enchanter, quoiqu'il fût des plus communs. Cependant, tandis que mon secrétaire, Basile & sa fille se faisoient réciproquement des civilités, je revins à moi, & comme si j'eusse voulu compenser le stupide silence que j'avois gardé jusques-là, je passai d'une extrémité à l'autre; je me répandis en discours galans, & parlai avec tant de vivacité que j'alarmai Basile qui me considérant comme un homme qui alloit tout mettre en usage pour séduire Antonia, se hâta de sortir avec elle de mon appartement, dans la résolution peut-être de la soustraire à mes yeux pour jamais.

Scipion se voyant seul avec moi, me dit en fouriant : Seigneur de Santillane, autre ref-

source pour vous contre l'ennui. Je ne sçavois pas que votre fermier eût une fille si jolie ; je ne l'avois point encore vue, j'ai pourtant été deux fois chez lui. Il faut qu'il ait grand foin de la tenir cachée, & je lui pardonne. Malepeste ! voilà un morceau bien friand ! Mais, ajouta-t-il, je ne crois pas qu'il soit nécessaire qu'on vous le dise ; elle vous a d'abord ébloui. Je m'en suis aperçu. Je ne m'en défends pas, lui répondis-je. Ah ! mon enfant, j'ai cru voir une substance céleste ! elle m'a tout-à-fait embrasé d'amour ; la foudre est moins prompte que le trait qu'elle a lancé dans mon cœur.

Vous me ravissez, reprit mon secrétaire avec transport, en m'apprenant que vous êtes enfin devenu amoureux. Il vous manquoit une maîtresse pour jouir d'un parfait bonheur dans votre solitude. Grace au ciel, vous y avez présentement toutes vos commodités. Je sçais bien, continua-t-il, que nous aurons un peu de peine à tromper la vigilance de Bafile, mais c'est mon affaire, & je prétends, avant trois jours, vous procurer un entretien secret avec Antonia. Monsieur Scipion, lui dis-je, peut-être pourriez-vous bien ne me pas tenir parole, quelque talent que vous ayez pour les amoureuses négociations. Mais c'est ce que je ne suis pas curieux d'éprouver. Je ne veux point tenter la vertu de cette fille qui me paroît mériter que j'aie d'autres sentimens pour elle. Ainsi, loin d'exiger de votre zèle que vous m'aidiez à

la déshonorer, j'ai deffein de l'époufer par votre entremife, pourvu que fon cœur ne foit pas prévenu pour un autre. Je ne m'attendois pas, dit-il, à vous voir prendre fi brufquement le parti de vous marier. Tous les feigneurs de village, à votre place, n'en uferoient pas fi honnêtement ; ils n'auroient fur Antonia des vues légitimes qu'après en avoir eu d'autres inutilement. Au refte, ajouta-t-il, ne vous imaginez point que je condamne votre amour : au contraire, je l'approuve fort. La fille de votre fermier mérite l'honneur que vous lui voulez faire, fi elle peut vous donner un cœur tout neuf & fenfible à vos bontés. C'eft, ajouta-t-il, ce que je fçaurai dès aujourd'hui, par la converfation que j'aurai avec fon père, & peut-être avec elle.

Mon confident étoit un homme exact à tenir fes promeffes. Il alla voir feçrètement Bafile, & le foir il vint me trouver dans mon cabinet où je l'attendois avec une impatience mêlée de crainte. Il avoit un air gai dont je tirai un bon augure. Si j'en crois, lui dis-je, ton vifage riant, tu viens m'annoncer que je ferai bientôt au comble de mes défirs. Oui, mon cher maître, me répondit-il, tout vous rit. J'ai entretenu Bafile & fa fille ; je leur ai déclaré vos intentions. Le père eft ravi que vous ayez envie d'être fon gendre, & je puis vous affurer que vous êtes du goût d'Antonia. O ciel ! interrompis-je, tout transporté de joie. Quoi !

j'aurois le bonheur de plaire à cette aimable personne ? N'en doutez pas, reprit-il, elle vous aime déjà. Je n'ai pas, à la vérité, tiré cet aveu de sa bouche ; mais je m'en fie à la gaieté qu'elle a fait paroître quand elle a sçu votre dessein. Cependant, poursuivit-il, vous avez un rival. Un rival ! m'écriai-je en pâlisant. Que cela ne vous alarme point, me dit-il, ce rival ne vous enlèvera pas le cœur de votre maîtresse ; c'est maître Joachim, votre cuisinier. Ha, le pendart ! dis-je, en faisant un éclat de rire. Voilà donc pourquoi il a marqué tant de répugnance à quitter mon service. Justement, répondit Scipion. Il a, ces jours passés, demandé en mariage Antonia qui lui a été poliment refusée. Sauf ton meilleur avis, lui répliquai-je, il est à propos, ce me semble, de nous défaire de ce drôle-là avant qu'il apprenne que je veux épouser la fille de Basile. Un cuisinier, comme tu sçais, est un rival dangereux. Vous avez raison, repartit mon confident, il faut en purger notre domestique, par précaution. Je lui donnerai son congé dès demain matin, avant qu'il se mette à l'ouvrage, & vous n'aurez plus rien à craindre ni de ses fauces ni de son amour. Je suis pourtant, continua-t-il, un peu fâché de perdre un si bon cuisinier ; mais je sacrifie ma gourmandise à votre sûreté. Tu ne dois pas, lui dis-je, tant le regretter, sa perte n'est point irréparable : je vais faire venir de Valence un cuisinier qui le vaudra bien. En

effet, j'écrivis aussitôt à don Alphonse, je lui mandai que j'avois besoin d'un cuisinier, & dès le jour suivant, il m'en envoya un qui consola d'abord Scipion.

Quoique ce zélé secrétaire m'eût dit qu'il s'étoit aperçu qu'Antonia s'applaudissoit au fond de son âme d'avoir fait la conquête de son seigneur, je n'osois me fier à son rapport. J'appréhendois qu'il ne se fût laissé tromper par de fausses apparences. Pour en être plus sûr, je résolus de parler moi-même à la belle Antonia. Dans ce dessein, je me rendis chez Basile à qui je confirmai ce que mon ambassadeur lui avoit dit. Ce bon laboureur, homme simple & plein de franchise, après m'avoir écouté, me témoigna que c'étoit avec une extrême satisfaction qu'il m'accordoit sa fille. Mais, ajouta-t-il, ne croyez pas au moins que ce soit à cause de votre titre de seigneur de village. Quand vous ne seriez encore qu'intendant de don César & de don Alphonse, je vous préférerois à tous les autres amoureux qui se présenteroient : j'ai toujours eu de l'inclination pour vous, & tout ce qui me fâche, c'est qu'Antonia n'ait pas une grosse dot à vous apporter. Je ne lui en demande aucune, lui dis-je ; sa personne est le seul bien où j'aspire. Votre serviteur très-humble, s'écria-t-il, ce n'est point là mon compte ; je ne suis point un gueux pour marier ainsi ma fille ; Basile de Buenetrigo¹² est en état, Dieu merci, de la doter, & je veux qu'elle vous donne

à souper, si vous lui donnez à dîner : en un mot, le revenu de ce château n'est que de cinq cents ducats, je le ferai monter à mille, en faveur de ce mariage.

J'en passerai par tout ce qu'il vous plaira, mon cher Bafile, lui répliquai-je ; nous n'aurons point ensemble de dispute d'intérêt. Nous sommes tous deux d'accord ; il ne s'agit plus que d'avoir le consentement de votre fille. Vous avez le mien, me dit-il, est-ce que cela ne vous suffit point ? Pas tout-à-fait, lui répondis-je ; si le vôtre m'est nécessaire, le sien l'est aussi. Le sien dépend du mien, reprit-il ; je voudrais bien qu'elle osât souffler devant moi. Antonia, lui repartis-je, soumise à l'autorité paternelle, est prête sans doute à vous obéir aveuglément ; mais je ne sçais si dans cette occasion elle le fera sans répugnance, & pour peu qu'elle en eût, je ne me consolerois jamais d'avoir fait son malheur : enfin, ce n'est pas assez que j'obtienne de vous sa main, il faut qu'elle soucrive au don que vous m'en faites. Oh dame ! dit Bafile, je n'entends pas toutes ces philosophies : parlez vous-même à Antonia, & vous verrez, ou je me trompe fort, qu'elle ne demande pas mieux que d'être votre femme. En achevant ces paroles, il appela sa fille & me laissa un moment avec elle.

Pour profiter d'un temps si précieux, j'entrai d'abord en matière : Belle Antonia, lui dis-je, décidez de mon sort. Quoique j'aie l'aveu de

votre père, ne vous imaginez pas que je veuille m'en prévaloir pour faire violence à vos sentimens. Quelque charmante que soit votre possession, j'y renonce si vous me dites que je ne la devrai qu'à votre seule obéissance. C'est ce que je n'ai garde de vous dire, me répondit Antonia, en rougissant un peu ; votre recherche m'est trop agréable pour qu'elle me puisse faire de la peine, & j'applaudis au choix de mon père, au lieu d'en murmurer. Je ne sçais, continua-t-elle, si je fais bien ou mal de vous parler ainsi ; mais si vous me déplaissez, je ferois assez franche pour vous l'avouer ; pourquoi ne pourrois-je pas vous dire le contraire aussi librement ?

A ces mots que je ne pus entendre sans en être charmé, je mis un genouil à terre devant Antonia, & dans l'excès de mon ravissement, lui prenant une de ses belles mains, je la baisai d'un air tendre & passionné : Ma chère Antonia, lui dis-je, votre franchise m'enchanté ; continuez, que rien ne vous contraigne ; vous parlez à votre époux, que votre âme se découvre tout entière à ses yeux. Je puis donc me flatter que vous ne verrez pas sans plaisir votre fortune à la mienne. Basile qui arriva dans cet instant, m'empêcha de poursuivre. Impatient de sçavoir ce que sa fille m'avoit répondu, & prêt à la gronder si elle eût marqué la moindre aversion pour moi, il vint me rejoindre. Hé bien ! me dit-il, êtes-

vous content d'Antonia ? J'en suis si fatifait, lui répondis-je, que je vais dès ce moment m'occuper des apprêts de mon mariage. En disant cela, je quittai le père & la fille pour aller tenir conseil là-deffus avec mon secrétaire.





CHAPITRE IX.

Noces de Gil Blas & de la belle Antonia, de quelle façon elles se firent, quelles personnes y assistèrent, & de quelles réjouissances elles furent suivies.



VOIQUE je n'eusse pas besoin de la permission des seigneurs de Leyva pour me marier, nous jugeâmes, Scipion & moi, que je ne pouvois honnêtement me dispenser de leur communiquer le dessein que j'avois d'épouser la fille de Basile, & de leur en demander même leur agrément par politesse.

Je partis aussitôt pour Valence où l'on fut aussi surpris de me voir que d'apprendre le sujet de mon voyage. Don César & don Alphonse qui connoissoient Antonia pour l'avoir vue plus d'une fois, me félicitèrent de l'avoir choisie pour femme. Don César surtout m'en fit compliment avec tant de vivacité, que si je ne l'eusse pas cru un seigneur revenu de certains amusemens, je l'aurois soupçonné d'avoir été quelquefois à Llyrias, moins pour y voir son

château que fa petite fermière. Pour peu que j'eusse été défiant & jaloux de mon naturel, j'aurois pu faire des réflexions défagréables là-dessus. Ce que je ne fis point, tant j'étois persuadé de la sagesse de ma future. Séraphine, de son côté, après m'avoir assuré qu'elle prendroit toujours beaucoup de part à ce qui me regarderoit, me dit qu'elle avoit entendu parler d'Antonia très-avantageusement. Mais ajouta-t-elle par malice, & comme pour me reprocher l'indifférence dont j'avois payé l'amour de Séphora, quand on ne m'auroit pas vanté sa beauté, je m'en fierois bien à votre goût, dont je connois la délicatesse.

Don Céfzar & son fils ne se contentèrent pas d'approuver mon mariage, ils me déclarèrent qu'ils en vouloient faire tous les frais. Reprenez, me dirent-ils, le chemin de Llyrias, & demeurez-y tranquille jusqu'à ce que vous entendiez parler de nous. Ne faites point de préparatifs pour vos noces, c'est un soin dont nous nous chargeons. Pour me conformer à leurs volontés, je retournai à mon château. J'avertis Bafile & sa fille des intentions de nos protecteurs, & nous attendîmes de leurs nouvelles le plus patiemment qu'il nous fut possible. Nous n'en reçûmes point pendant huit jours. En récompense, le neuvième, nous vîmes arriver un carrosse à quatre mulets, dans lequel il y avoit des couturiers qui apportoient de belles étoffes de soie pour habiller la mariée,

& qu'escortoient plusieurs gens de livrée, montés sur de très-beaux chevaux. L'un d'entr'eux me remit une lettre de la part de don Alphonse. Ce seigneur me mandoit qu'il seroit le lendemain à Llyrias avec son père & son épouse, & que la cérémonie de mon mariage se feroit le jour suivant par le grand vicaire de Valence. Véritablement don César, son fils & Séraphine ne manquèrent pas de se rendre à mon château avec cet ecclésiastique, tous quatre dans un carrosse à six chevaux, précédé d'un autre à quatre où étoient les femmes de Séraphine, & suivi des gardes du gouverneur.

Madame la gouvernante fut à peine arrivée au château, qu'elle témoigna une extrême impatience de voir Antonia qui, de son côté, ne sçut pas plutôt la venue de Séraphine, qu'elle accourut pour la saluer & lui baiser la main ; ce qu'elle fit de si bonne grace que toute la compagnie l'admira. Hé bien ! madame, dit don César à sa belle-fille, que pensez-vous d'Antonia ? Santillane pouvait-il faire un meilleur choix ? Non, répondit Séraphine, ils sont tous deux dignes l'un de l'autre. Je ne doute pas que leur union ne soit très-heureuse. Enfin chacun donna des louanges à ma future, & si on la loua fort sous son habit de serge, on en fut encore plus charmé lorsqu'elle parut sous un plus riche habillement. Il sembloit qu'elle n'en eût jamais porté d'autres, tant son air étoit noble & son action aisée.

Le moment où je devois par un doux hymen voir attaché mon fort au sien, étant arrivé, don Alphonse me prit par la main pour me conduire à l'autel, & Séraphine fit le même honneur à la mariée. Nous nous rendîmes tous deux, dans cet ordre, à la chapelle du hameau, où le grand vicaire nous attendoit pour nous marier, & cette cérémonie se fit aux acclamations des habitants de Llyrias & de tous les riches laboureurs des environs, que Basile avoit invités aux noces d'Antonia. Ils avoient avec eux leurs filles qui s'étoient parées de rubans & de fleurs, & qui tenoient dans leurs mains des tambours de basque. Nous retournâmes ensuite au château, où par les soins de Scipion l'ordonnateur du festin, il se trouva trois tables dressées ; l'une pour les seigneurs, l'autre pour les personnes de leur suite, & la troisième qui étoit la plus grande, pour tous ceux qui avoient été conviés. Antonia fut de la première, madame la gouvernante l'ayant ainsi voulu ; je fis les honneurs de la seconde, & Basile se mit à celle des villageois. Pour Scipion, il ne s'assit à aucune table. Il ne faisoit qu'aller & venir de l'une à l'autre, donnant son attention à faire bien servir & contenter tout le monde.

C'étoit par les cuifiniers du gouverneur que le repas avoit été préparé, ce qui suppose qu'il n'y manquoit rien. Les bons vins dont maître Joachim avoit fait provision pour moi, y furent

prodigués ; les convives commençoient à s'échauffer, l'allégresse régnoit par tout, quand elle fut tout-à-coup troublée par un incident qui m'alarma. Mon secrétaire étant dans une salle où je mangeois avec les principaux officiers de don Alphonse & les femmes de Séraphine, tomba subitement en foiblesse, & perdit toute connoissance. Je me levai pour aller à son secours, & tandis que je m'occupois à lui faire reprendre ses esprits, une de ces femmes s'évanouit aussi. Toute la compagnie jugea que ce double évanouissement renfermoit quelque mystère. Comme en effet il en cachoit un qui ne tarda guère à s'éclaircir, car bientôt après Scipion étant revenu à lui, me dit tout bas : Faut-il que le plus beau de vos jours soit le plus désagréable des miens ! On ne peut éviter son malheur, ajouta-t-il, je viens de retrouver ma femme dans une fuyante de Séraphine.

Qu'entens-je ! m'écriai-je ; cela n'est pas possible. Quoi ! tu ferois l'époux de cette dame qui vient de se trouver mal en même temps que toi ? Oui, monsieur, me répondit-il, je suis son mari, & la fortune, je vous jure, ne pouvoit me jouer un plus vilain tour que de la présenter à mes yeux. Je ne sçais, repris-je, mon ami, quelles raisons tu as de te plaindre de ton épouse ; mais, quelque sujet qu'elle t'en ait donné, de grace, contrains-toi, si je te suis cher ; ne trouble point cette fête en laissant éclater ton ressentiment. Vous serez content de moi,

repartit Scipion ; vous allez voir si je ne sçais pas bien diffimuler.

En parlant de cette forte, il s'avança vers la femme à qui ses compagnes avoient aussi rendu l'usage des sens, & l'embrassant avec autant de vivacité que s'il eût été ravi de la revoir : Ah ! ma chère Béatrix, lui dit-il, le ciel enfin nous rejoint après dix ans de séparation. O moment plein de douceur pour moi ! J'ignore, lui répondit son épouse, si vous avez effectivement quelque joie de me rencontrer ; mais du moins suis-je bien persuadée que je ne vous ai donné aucun juste sujet de m'abandonner. Quoi ! vous me trouvez une nuit avec le seigneur don Fernand de Leyva qui étoit amoureux de Julie ma maîtresse, & dont je ferois la passion ; vous vous mettez dans l'esprit que je l'écoute aux dépens de votre honneur & du mien. Là-dessus la jalousie vous renverse la cervelle, vous quittez Tolède & me fuyez comme un monstre, sans me demander un éclaircissement. Qui de nous deux, s'il vous plaît, est le plus en droit de se plaindre ? C'est vous, sans contredit, lui répliqua Scipion. Sans doute, reprit-elle, c'est moi. Don Fernand, peu de temps après votre départ de Tolède, épousa Julie auprès de qui j'ai demeuré tant qu'elle a vécu, & depuis qu'une mort prématurée nous l'a ravie, je suis au service de madame sa sœur qui peut vous répondre, aussi bien que toutes les femmes, de la pureté de mes mœurs.

Mon secrétaire, à ce discours dont il ne pouvoit prouver la fausseté, prit son parti de bonne grace. Encore une fois, dit-il à son épouse, je reconnois ma faute, & je vous en demande humblement pardon devant cette honorable assistance. Alors intercédant pour lui, je priai Béatrix d'oublier le passé, l'affurant que son mari ne songeroit désormais qu'à lui donner de la satisfaction. Elle se rendit à ma prière, & toute la compagnie applaudit à la réunion de ces deux époux. Pour mieux la célébrer, on les fit asseoir à table l'un auprès de l'autre ; on leur porta des *brindes* ¹³ ; chacun leur fit fête ; on eût dit que le festin se faisoit plutôt à l'occasion de leur raccommodement que de mes noces.

La troisième table fut la première que l'on abandonna. Les jeunes villageois préférant l'amour à la bonne chère, la quittèrent pour former des danses avec les jeunes payannes qui, par le bruit de leurs tambours de basque, attirèrent bientôt les personnes des autres tables, & leur inspirèrent l'envie de suivre leur exemple. Voilà tout le monde en mouvement. Les officiers du gouverneur se mirent à danser avec les soubrettes de la gouvernante, les seigneurs même se mêlèrent parmi les danseurs ; don Alphonse dansa une sarabande avec Séraphine, & don César une autre avec Antonia qui vint ensuite me prendre, & qui ne s'en acquitta pas mal pour une personne qui n'avoit que quel-

ques principes de danse qu'elle avoit reçus à Albarafin chez une bourgeoise de ses parentes. Pour moi qui, comme je l'ai déjà dit, avois appris à danser chez la marquise de Chaves, je parus à l'assemblée un grand danseur. A l'égard de Béatrix & de Scipion, ils commencèrent à s'entretenir en particulier, pour se rendre compte mutuellement de ce qui leur étoit arrivé pendant qu'ils avoient été séparés, mais leur conversation fut interrompue par Séraphine qui venant d'être informée de leur reconnoissance, les fit appeler pour leur en témoigner sa joie : Mes enfans, leur dit-elle, dans ce jour de réjouissance, c'est un surcroît de satisfaction pour moi de vous voir tous deux rendus l'un à l'autre. Ami Scipion, ajouta-t-elle, je vous remets votre épouse en vous protestant qu'elle a toujours tenu une conduite irréprochable ; vivez ici avec elle en bonne intelligence. Et vous, Béatrix, attachez-vous à Antonia, & ne lui foyez pas moins dévouée que votre mari l'est au seigneur de Santillane. Scipion ne pouvant plus, après cela, regarder sa femme que comme une autre Pénélope, promit d'avoir pour elle toutes les considérations imaginables.

Les villageois & villageoises après avoir dansé toute la journée se retirèrent dans leurs maisons ; mais on continua la fête dans le château. Il y eut un magnifique souper, & lorsqu'il fut question de s'aller coucher, le grand

vicaire bénit le lit nuptial ; Séraphine déshabilla la mariée, & les seigneurs de Leyva me firent le même honneur. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que les officiers du gouverneur & les femmes de la gouvernante s'avisèrent, pour se réjouir, de faire la même cérémonie. Ils déshabillèrent Béatrix & Scipion qui, pour rendre la scène plus comique, se laissèrent gravement dépouiller & mettre au lit.





CHAPITRE X.

Suites du mariage de Gil Blas & de la belle Antonia. Commencement de l'histoire de Scipion.



DÈS le lendemain de mes nocés, les seigneurs de Leyva retournèrent à Valence, après m'avoir donné mille nouvelles marques d'amitié ; si bien que mon secrétaire & moi nous demeurâmes seuls au château avec nos femmes & nos valets.

Le soin que nous prîmes l'un & l'autre de plaire à ces dames ne fut pas inutile. J'inspirai en peu de temps à mon épouse autant d'amour que j'en avois pour elle, & Scipion fit oublier à la sienne les chagrins qu'il lui avoit causés. Béatrix, qui avoit l'esprit souple & liant, s'infina sans peine dans les bonnes grâces de sa nouvelle maîtresse, & gagna sa confiance. Enfin, nous nous accordâmes tous quatre à merveille, & nous commençâmes à jouir d'un fort fort digne d'envie. Tous nos jours couloient dans les plus doux amusemens. Antonia étoit

fort férieuse, mais nous étions très-gais, Béatrix & moi, & quand nous ne l'aurions pas été, il suffisoit que Scipion fût avec vous pour ne point engendrer de mélancolie. C'étoit un homme incomparable pour la société, un de ces personnages comiques qui n'ont qu'à se montrer pour égayer une compagnie.

Un jour qu'il nous prit fantaisie, après le dîner, d'aller faire la fieste dans l'endroit le plus agréable du bois, mon secrétaire se trouva de si belle humeur qu'il nous ôta l'envie de dormir par ses discours réjouiffans : Tais-toi, lui dis-je, mon ami. Il n'y a pas moyen de s'assoupir en t'écoutant ; ou bien, puisque tu nous empêches de nous livrer au sommeil, fais-nous donc quelque récit digne de notre attention. Très-volontiers, me répondit-il. Voulez-vous que je vous raconte l'histoire du roi Pélage ? J'aimerois mieux entendre la tienne, lui répliquai-je ; mais c'est un plaisir que tu n'as pas jugé à propos de me donner depuis que nous vivons ensemble, & que je n'aurai jamais apparemment. D'où vient ? me dit-il. Si je ne vous ai pas conté mon histoire, c'est que vous ne m'avez pas témoigné le moindre désir de la sçavoir. Ce n'est donc pas ma faute, si vous ignorez mes aventures, & pour peu que vous soyez curieux de les apprendre, je suis prêt à satisfaire votre curiosité. Antonia, Béatrix & moi, nous le prîmes au mot, & nous nous disposâmes à prêter une oreille attentive

à son récit qui ne pouvoit faire sur nous qu'un bon effet, soit en nous divertissant, soit en nous excitant au sommeil.

Je ferois, dit Scipion, fils d'un grand de la première classe, ou tout au moins de quelque chevalier de Saint-Jacques ou d'Alcantara, si cela eût dépendu de moi. Mais comme on ne se choisit point un père, vous sçavez que le mien nommé Torribio Scipion, étoit un honnête archer de la sainte Hermandad. En allant & venant sur les grands chemins où sa profession l'obligeoit d'être presque toujours, il rencontra, par hasard un jour, entre Cuença & Tolède, une jeune bohémienne qui lui parut fort jolie. Elle étoit seule à pied, & portoit avec elle toute sa fortune dans une espèce de havresac qu'elle avoit sur le dos : Où allez-vous ainsi, ma mignonne ? lui dit-il en adoucissant sa voix qu'il avoit naturellement très-rude. Seigneur cavalier, lui répondit-elle, je vais à Tolède, où j'espère gagner ma vie de façon ou d'autre en vivant honnêtement. Vos intentions sont louables, reprit-il, & je ne doute pas que vous n'ayez plus d'une corde à votre arc. Oui, Dieu merci, repartit-elle, j'ai plusieurs talens. Entre autres, je sçais composer des pommades & des essences fort utiles aux dames, je dis la bonne aventure, je fais tourner le fas pour retrouver les choses perdues, & montre tout ce qu'on veut dans le miroir ou dans le verre.

Torribio jugeant qu'une pareille fille étoit

un parti avantageux pour un homme tel que lui qui avoit de la peine à vivre de son emploi, quoiqu'il sçût fort bien le remplir, lui proposa de l'épouser. La bohémienne n'eut garde de mépriser les vœux d'un officier de la sainte confrérie. Elle accepta la proposition avec plaisir. Cela étant arrêté entr'eux, ils se rendirent tous deux en diligence à Tolède, où ils se marièrent, & vous voyez en moi le digne fruit de ce noble hymenée. Ils s'établirent dans un faux-bourg où ma mère commença par débiter des pommades & des essences ; mais ne trouvant pas ce trafic assez lucratif, elle fit la devineresse. C'est alors qu'on vit pleuvoir chez elle les écus & les pistoles ; mille dupes, de l'un & de l'autre sexe, mirent bientôt en réputation la Coscolina : c'est ainsi que se nommoit la bohémienne. Il venoit tous les jours quelqu'un la prier d'employer pour lui son ministère. Tantôt c'étoit un neveu indigent qui vouloit sçavoir quand son oncle, dont il étoit unique héritier, partiroit pour l'autre monde, & tantôt c'étoit une fille qui souhaitoit d'apprendre si un cavalier dont elle reconnoissoit les soins, & qui lui promettoit de l'épouser, lui tiendroit parole.

Vous observerez, s'il vous plaît, que les prédictions de ma mère étoient toujours favorables aux personnes à qui elle les faisoit. Si par hasard elles s'accomplissoient, à la bonne heure, & si l'on venoit lui reprocher que le contraire de ce qu'elle avoit prédit étoit arrivé, elle ré-

pondoit froidement qu'il falloit s'en prendre au démon qui, malgré la force des conjurations qu'elle employoit pour l'obliger à révéler l'avenir, avoit quelquefois la malice de la tromper.

Lorsque, pour l'honneur du métier, ma mère croyoit devoir faire paroître le diable dans ses opérations, c'étoit Torribio Scipion qui faisoit ce personnage, & qui s'en acquittoit parfaitement bien, la rudesse de sa voix & la laideur de son visage lui donnant un air convenable à ce qu'il représentoit. Pour peu qu'on fût crédule, on étoit épouvanté de la figure de mon père. Mais un jour, par malheur, il vint un brutal de capitaine qui voulut voir le diable, & qui lui passa son épée au travers du corps. Le Saint Office, informé de la mort du diable, envoya ses officiers chez la Coscolina dont ils se faisirent aussi bien que de tous ses effets, & moi qui n'avois alors que sept ans, je fus mis à l'hôpital de *los Ninos*¹⁴. Il y avoit dans cette maison de charitables ecclésiastiques qui, bien payés pour avoir soin de l'éducation des pauvres orphelins, prenoient la peine de leur montrer à lire & à écrire. Ils crurent remarquer que je promettois beaucoup; ce qui fut cause qu'ils me distinguèrent des autres, & me choisirent pour faire leurs commissions. Ils m'envoyoient en ville porter leurs lettres, j'allois & venois pour eux, & c'étoit moi qui répondois leurs messes, Par reconnoissance, ils

entreprirent de m'enseigner la langue latine, mais ils s'y prirent trop rudement, & me traitèrent avec tant de rigueur, malgré les petits services que je leur rendois, que ne pouvant y résister, je m'échappai un beau jour, en faisant une commission, & bien loin de retourner à l'hôpital, je sortis même de Tolède par le fauxbourg du côté de Séville.

Quoique j'eusse à peine alors neuf ans accomplis, je sentoís déjà le plaisir d'être libre & maître de mes actions. J'étois sans argent & sans pain, n'importe ; je n'avois point de leçons à étudier, ni de thèmes à composer. Après avoir marché pendant deux heures, mes petites jambes commencèrent à refuser le service. Je n'avois point encore fait de si longs voyages. Il fallut m'arrêter pour me reposer. Je m'assis au pied d'un arbre qui bordoit le grand chemin. Là, pour m'amuser, je tirai mon rudiment que j'avois dans ma poche, & le parcourus en badinant ; puis venant à me souvenir des férules & des coups de fouet qu'il m'avoit fait recevoir, j'en déchirai les feuillets, en disant avec colère : Ah ! chien de livre, tu ne me feras plus répandre de pleurs. Tandis que j'assouvissois ma vengeance en jonchant autour de moi la terre de déclinaisons & de conjugaisons, il passa par là un hermite à barbe blanche, qui portoit de larges lunettes, & qui avoit un air vénérable. Il s'approcha de moi, & s'il me considéra fort attentivement, je l'examinai

bien auffi. Mon petit homme, me dit-il avec un fouris, il me femble que nous venons tous deux de nous regarder bien tendrement, & que nous ne ferions pas mal de demeurer enfemble dans mon hermitage qui n'est qu'à deux cents pas d'ici. Je fuis votre ferviteur, lui répondis-je affez brufquement, je n'ai aucune envie d'être hermite. A cette réponfe, le bon vieillard fit un éclat de rire, & me dit en m'embraffant : Il ne faut pas, mon fils, que mon habit vous faffe peur ; s'il n'est pas beau, il est utile. Il me rend feigneur d'une retraite charmante & des villages voifins dont les habitans m'aiment ou plutôôt m'idolâtrèrent. Venez avec moi, ajouta-t-il, & ne craignez rien. Je vous revêtirai d'une jaquette femblable à la mienne. Si vous vous en trouvez bien, vous partagerez avec moi les douceurs de la vie que je mène, & fi vous ne vous en accommodez point, non-feulement il vous fera permis de me quitter, mais vous pouvez même compter qu'en nous féparant je ne manquerai pas de vous faire du bien.

Je me laiffai perfuader, & je fuivis le vieil hermite qui, chemin faifant, me fit plufieurs queftions auxquelles je répondis avec une ingénuité que je n'ai pas toujours eue dans la fuite. En arrivant à l'hermitage, il me présenta quelques fruits que je dévorai, n'ayant rien mangé de toute la journée qu'un morceau de pain fec, dont j'avois déjeuné le matin à l'hôpital. Le folitaire me voyant fi bien jouer des mâchoires,

me dit : Courage, mon enfant, ne ménage point mes fruits ; j'en ai, graces au ciel, une ample provision. Je ne t'ai pas amené ici pour te faire mourir de faim. Ce qui étoit très-véritable, car une heure après notre arrivée, il alluma du feu, embrocha un gigot de mouton, & tandis que je tournois la broche, il dressa une petite table qu'il couvrit d'une serviette assez malpropre, & sur laquelle il mit deux couverts, l'un pour lui & l'autre pour moi.

Quand la viande fut cuite, il la tira de la broche, & en coupa quelques pièces pour notre souper qui ne fut pas un repas de brebis, puisque nous bûmes d'un excellent vin dont il avoit aussi bonne provision : Hé bien ! mon poulet, me dit-il, lorsque nous fûmes hors de table, es-tu content de mon ordinaire ; ne vaut-il pas bien celui de ton hôpital ? Voilà de quelle façon tu feras traité tous les jours, si tu demeures avec moi. Au reste, poursuivit-il, tu ne feras dans cet hermitage que ce qu'il te plaira. J'exige de toi seulement que tu m'accompagnes toutes les fois que j'irai quêter dans les villages voisins ; tu me serviras à conduire un bourriquet chargé de deux paniers que les paysans charitables remplissent ordinairement d'œufs, de pain, de viande & de poisson. Je ne te demande que cela. Il me semble que ce n'est pas trop exiger de toi. Oh ! je ferai, lui dis-je, tout ce que vous voudrez, pourvu que vous ne m'obligiez point à apprendre le latin. Le frère

Chrysoftôme, c'étoit le nom du vieil hermite, ne put s'empêcher de rire de ma naïveté, & m'affura de nouveau qu'il ne prétendoit pas gêner mes inclinations.

Nous allâmes dès le lendemain à la quête avec l'ânon que je menois par le licou. Nous fîmes une copieuse récolte, chaque payfan se faisant un plaisir de mettre quelque chose dans nos paniers. L'un y jettoit un pain entier, l'autre une grosse pièce de lard, celui-ci une oye farcie, celui-là une perdrix. Que vous dirai-je ? Nous apportâmes au logis des vivres pour plus de huit jours, ce qui marquoit bien l'estime & l'amitié que les villageois avoient pour le frère. Il est vrai qu'il leur étoit d'une grande utilité : il leur donnoit des conseils quand ils venoient le consulter ; il remettoit la paix dans les ménages où régnoit la discorde, & marioit les filles qui lui paroissoient fatiguées du célibat. Sçavoit-il que deux riches laboureurs étoient mal ensemble, il les alloit voir, & il faisoit si bien qu'il les réconcilioit. Enfin il avoit des remèdes pour mille sortes de maladies, & apprenoit des oraisons aux femmes qui fouhaitoient d'avoir des enfans.

Vous voyez, par ce que je viens de dire, que j'étois bien nourri dans mon hermitage. Je n'y étois pas plus mal couché. Étendu sur de bonne paille fraîche, ayant sous ma tête un couffin de bure, & sur le corps une couverture de la même étoffe, je ne faisois qu'un somme qui

duroit toute la nuit. Le frère Chrysofôme qui m'avoit fait fête d'un habillement d'hermite, m'en fit un lui-même d'une de ses vieilles robes, & me nomma le petit frère Scipion. Sitôt que je parus dans les villages sous cet habit d'ordonnance, on me trouva si gentil, que le bourriquet en fut plus chargé. C'étoit à qui en donneroit davantage au petit frère, tant on prenoit plaisir à voir sa figure.

La vie molle & fainéante que je menois avec le vieil hermite ne pouvoit déplaire à un garçon de mon âge. Aussi j'y pris tant de goût, que je l'aurois toujours continuée, si les Parques ne m'eussent pas filé d'autres jours fort différens ; mais la destinée que j'avois à remplir m'arracha bientôt à la mollesse, & me fit quitter le frère Chrysofôme de la manière que je vais le raconter.

Je voyois souvent ce vieillard travailler au couffin qui lui servoit d'oreiller, il ne faisoit que le découdre & le recoudre, & je remarquai un jour qu'il mit de l'argent dedans. Cette observation fut suivie d'un mouvement curieux, que je me promis de satisfaire dès le premier voyage qu'il feroit à Tolède où il avoit coutume d'aller tout seul une fois la semaine. J'en attendis le jour impatientement, sans avoir encore toutefois d'autre dessein que de contenter ma curiosité. Enfin le bonhomme partit, & je défis son oreiller où je trouvai, parmi la laine qui le remplissoit, la valeur peut-être

de cinquante écus en toutes fortes d'espèces.

Ce trésor apparemment étoit la reconnoissance des payfans que l'hermite avoit guéris par des remèdes, & des payfannes qui avoient des enfans par la vertu de ses oraisons. Quoi qu'il en foit, je ne vis pas plutôt que c'étoit de l'argent que je pouvois impunément m'approprier, que mon naturel bohémien se déclara. Il me prit une envie de le voler qu'on ne pouvoit attribuer qu'à la force du sang qui couloit dans mes veines. Je cédaï sans résistance à la tentation, je ferrai l'argent dans un sac de bure où nous mettions nos peignes & nos bonnets de nuit, ensuite, après avoir quitté mon habit d'hermite & repris celui d'orphelin, je m'éloignai de l'hermitage, croyant emporter dans mon sac toutes les richesses des Indes.

Vous venez d'entendre mon coup d'essai, continua Scipion, & je ne doute pas que vous ne vous attendiez à une suite de faits de la même nature. Je ne tromperai point votre attente. J'ai encore d'autres pareils exploits à vous conter, avant que j'en vienne à mes actions louables ; mais j'y viendrai, & vous verrez par mon récit qu'un fripon peut fort bien devenir un honnête homme.

Tout enfant que j'étois, je ne fus pas assez sot pour reprendre le chemin de Tolède. C'eût été m'exposer au hasard de rencontrer le frère Chrysoftôme qui m'auroit fait rendre défagréablement son magot. Je suivis une autre route

qui me conduisit au village de Galves où je m'arrêtai dans une hôtellerie dont l'hôtesse étoit une veuve de quarante ans, qui avoit toutes les qualités requises pour bien faire ses petites affaires. Cette femme n'eut pas plutôt jetté les yeux sur moi, que jugeant à mon habillement que je devois être un échappé de l'hôpital des orphelins, elle demanda qui j'étois & où j'allois. Je lui répondis qu'ayant perdu mon père & ma mère, je cherchois une condition. Mon enfant, me dit-elle, sçais-tu lire ? Je l'affurai que je lisois, & même que j'écrivois à merveilles. Véritablement je formois mes lettres & je les liois de façon que cela ressembloit un peu à de l'écriture, & c'en étoit assez pour les expéditions d'une taverne de village. Je te retiens donc à mon service, me répliqua l'hôtesse. Tu ne me feras pas inutile, tu tiendras ici registre de mes dettes actives & passives. Je ne te donnerai point de gages, ajouta-t-elle, attendu qu'il vient dans cette hôtellerie d'honnêtes gens qui n'oublient pas les valets. Tu peux compter sur de bons petits profits.

J'acceptai le parti, me réservant, comme vous pouvez croire, le droit de changer d'air, sitôt que le séjour de Galves cesseroit de m'être agréable. Dès que je me vis arrêté pour servir dans cette hôtellerie, je me sentis l'esprit travaillé d'une grande inquiétude, & plus j'y pensois, plus ma crainte me sembloit bien fondée. Je ne voulois pas qu'on sçût que j'avois de

l'argent, & j'étois bien en peine de sçavoir où je le cacherois pour qu'il fût à couvert de toute main étrangère. Je ne connoissois pas encore assez la maison pour me fier aux endroits les plus propres à le recéler. Que les richesses causent d'embarras ! J'étois dans de continuelles alarmes. Je me déterminai pourtant à mettre mon sac dans un coin de notre grenier où il y avoit de la paille, & le croyant là plus en sûreté qu'ailleurs, je me tranquillifai autant qu'il me fut possible.

Nous étions trois domestiques dans cette maison, un gros garçon d'écurie, une jeune servante de Galice & moi. Chacun de nous tiroit tout ce qu'il pouvoit des voyageurs qui s'y arrêtoient. J'attrapois toujours de ces messieurs quelques pièces de menue monnoie, quand j'allois leur porter le mémoire de leur dépense. Ils donnoient aussi quelque chose au valet d'écurie pour avoir eu soin de leurs montures ; mais, pour la Galicienne, qui étoit l'idole des muletiers qui passoient par là, elle gagnoit plus d'écus que nous de maravédis. Je n'avois pas sitôt reçu un fol, que je le portois au grenier pour en grossir mon trésor, & plus je voyois augmenter mon bien, plus je sentoais que mon petit cœur s'y attachoit. Je baifois quelquefois mes espèces, je les contemplois avec un ravissement qui ne peut être compris que par les avares.

L'amour que j'avois pour mon trésor m'obli-

geoit à l'aller visiter trente fois par jour. Je rencontrais souvent sur l'escalier l'hôtesse, laquelle étant très-défiante de son naturel, fut curieuse un jour de sçavoir ce qui pouvoit, à tout moment, m'attirer au grenier. Elle y monta, & se mit à fureter partout, s'imaginant que je cachois peut-être dans ce galetas des choses que je dérobois dans sa maison. Elle n'oublia pas de remuer la paille qui couvroit mon sac, & elle le trouva. Elle l'ouvrit, & voyant qu'il y avoit dedans des écus & des pistoles, elle crut, ou fit semblant de croire, que je lui avois volé cet argent. Elle s'en faisit à bon compte. Puis m'appelant petit misérable, petit coquin, elle ordonna au garçon d'écurie, tout dévoué à ses volontés, de m'appliquer une cinquantaine de bons coups de fouet, & après m'avoir si bien fait étriller, elle me mit à la porte en disant qu'elle ne vouloit point souffrir chez elle de fripon. J'eus beau protester que je n'avois point volé l'hôtesse, elle foutint le contraire, & on la crut plutôt que moi. C'est ainsi que les espèces du frère Chrysofôme passèrent des mains d'un voleur dans celles d'une voleuse.

Je pleurai la perte de mon argent, comme on pleure la mort d'un fils unique, & si mes larmes ne me firent pas rendre ce que j'avois perdu, elles furent cause du moins que j'excitai la compassion de quelques personnes qui les virent couler, & entr'autres du curé de Galves,

qui passa près de moi par hasard. Il parut touché du triste état où j'étois, & m'emmena au presbytère avec lui. Là, pour gagner ma confiance, ou plutôt pour me tirer les vers du nez, il commença par me plaindre : Que ce pauvre enfant, s'écria-t-il d'un air plein de compassion, est digne de pitié de n'avoir personne qui prenne soin de lui ! Faut-il s'étonner si, livré à lui-même dans un âge si tendre, il a commis une mauvaise action ? Les hommes pendant le cours de leur vie ont bien de la peine à s'en défendre. Ensuite, m'adressant la parole : Mon fils, ajouta-t-il, de quel endroit d'Espagne êtes-vous, & qui sont vos parens ? vous avez l'air d'un garçon de famille. Parlez-moi confidemment, & comptez que je ne vous abandonnerai point.

Le curé, par ce discours politique & charitable tout ensemble, m'engagea insensiblement à lui découvrir toutes mes affaires, ce que je fis avec beaucoup d'ingénuité. Je lui avouai tout. Après quoi, il me dit : Mon ami, quoiqu'il ne convienne guère aux hermites de thésauriser, cela ne diminue pas votre faute : en volant le frère Chrysofôme, vous avez toujours péché contre l'article du Décalogue qui défend de dérober ; mais ce qui doit vous consoler, c'est que je me charge d'obliger l'hôtesse à rendre l'argent & de le faire tenir au frère dans son hermitage : vous pouvez dès à présent avoir la conscience en repos là-dessus. C'étoit, je

vous l'avoue, de quoi je ne m'inquiétois guère. Le curé qui avoit son dessein, n'en demeura pas là : Mon enfant, poursuivit-il, je veux m'intéresser pour vous, & vous procurer une bonne condition. Je vous enverrai dès demain, par un muletier, à mon neveu le chanoine de la cathédrale de Tolède. Il ne refusera pas, à ma prière, de vous recevoir au nombre de ses laquais, qui sont chez lui comme autant de bénéficiers qui vivent grassement du revenu de sa prébende ; vous ferez là parfaitement bien, c'est une chose dont je puis vous assurer.

Cette assurance fut si consolante pour moi, que je ne songeai plus ni à mon sac, ni aux coups de fouet que j'avois reçus. Je ne m'occupai l'esprit que du plaisir de vivre en bénéficié. Le jour suivant, tandis qu'on me faisoit déjeuner, il arriva, selon les ordres du curé, un muletier au presbytère avec deux mules bâties & bridées. On m'aida à monter sur l'une, le muletier s'élança sur l'autre, & nous prîmes la route de Tolède. Mon compagnon de voyage étoit un homme de belle humeur, & qui ne demandoit qu'à se réjouir aux dépens du prochain : Mon petit cadet, me dit-il, vous avez un bon ami dans monsieur le curé de Galves. Il vous le fait bien voir. Il ne pouvoit vous donner une meilleure preuve de son affection que de vous placer auprès de son neveu le chanoine, que j'ai l'honneur de connoître, & qui, sans contredit, est la perle de son cha-

pitre. Ce n'est point un de ces dévots dont le visage pâle & maigre prêche la mortification ; c'est une grosse face, un teint fleuri, une mine réjouie, un vivant qui ne se refuse point aux plaisirs qui se présentent. Vous ferez dans sa maison comme un petit coq en pâte.

Le bourreau de muletier s'apercevant que je l'écoutois avec une grande satisfaction, continua de me vanter le bonheur dont je jouirois quand je ferois valet du chanoine. Il ne cessa de m'en parler, jusqu'à ce qu'étant arrivés au village d'Obisa, nous nous y arrêtâmes pour faire un peu reposer nos mules. Là, par le plus grand bonheur du monde pour moi, j'appris qu'on me trompoit. Voici de quelle façon je fis cette découverte. Le muletier, allant & venant dans l'hôtellerie, laissa tomber par hasard de sa poche un papier que j'eus l'adresse de ramasser sans qu'il y prît garde, & que je trouvai moyen de lire pendant qu'il étoit à l'écurie. C'étoit une lettre adressée aux prêtres de l'hôpital des orphelins, & conçue dans ces termes :

« Messieurs, j'ai cru que la charité m'obligeoit à remettre entre vos mains un petit fripon qui s'est échappé de votre hôpital ; il me paroît avoir l'âge de l'esprit, & mériter que vous ayez la bonté de le tenir enfermé chez vous. Je ne doute point qu'à force de corrections vous n'en fassiez un garçon raisonnable.

Que Dieu conserve vos pieuses & charitables feigneuries.

« LE CURÉ DE GALVES. »

Lorsque j'eus achevé de lire cette lettre qui m'apprenoit les bonnes intentions de monsieur le curé, je ne demeurai pas incertain du parti que j'avois à prendre : sortir de l'hôtellerie & gagner les bords du Tage à plus d'une lieue de là, fut l'ouvrage d'un moment. La crainte me prêta des aîles pour fuir les prêtres de l'hôpital des orphelins, où je ne voulois point absolument retourner, tant j'étois dégoûté de la manière dont on y enseignoit le latin. J'entrai dans Tolède aussi gaiement que si j'eusse sçu où aller boire & manger. Il est vrai que c'est une ville de bénédiction, & dans laquelle un homme d'esprit, réduit à vivre aux dépens d'autrui, ne sçauroit mourir de faim. Mais j'étois encore bien jeune pour pouvoir me promettre de trouver moyen d'y subsister. Néanmoins la fortune me favorisa. Je fus à peine dans la grande place, qu'un cavalier bien vêtu, auprès de qui je passai, me retint par le bras, & me dit : Petit garçon, veux-tu me servir ? je ferois bien aise d'avoir un laquais tel que toi. Et moi, lui répondis-je, un maître comme vous. Cela étant, reprit-il, tu es à moi dès ce moment, & tu n'as qu'à me suivre. Ce que je fis sans répliquer.

Ce cavalier qui pouvoit avoir trente ans, se nommoit don Abel ; il logeoit dans un hôtel

garni, où il occupoit un assez bel appartement. C'étoit un joueur de profession, & voici de quelle forte nous vivions ensemble. Le matin je lui hachois du tabac pour fumer cinq ou six pipes, je lui nettoyois ses habits, & j'allois lui chercher un barbier pour le raser & lui redresser sa moustache. Après quoi il sortoit pour aller courir les tripots d'où il ne revenoit au logis qu'entre onze heures & minuit. Mais tous les matins avant de sortir, il avoit soin de tirer de sa poche trois réaux qu'il me donnoit à dépenser par jour, me laissant la liberté de faire ce qu'il me plairoit jusqu'à dix heures du soir ; pourvu que je fusse à l'hôtel quand il rentroit, il étoit fort content de moi. Il me fit faire un pourpoint & un haut-de-chauffes de livrée, avec quoi j'avois l'air d'un petit commissionnaire de coquettes. Je m'accommodois bien de ma condition & certainement je n'en pouvois trouver une plus convenable à mon humeur.

Il y avoit déjà près d'un mois que je menois une vie si heureuse, lorsque mon patron me demanda si j'étois satisfait de lui, & sur la réponse que je fis qu'on ne pouvoit l'être davantage : Hé bien ! reprit-il, nous partirons donc demain pour Séville où mes affaires m'appellent. Tu ne feras pas fâché de voir cette capitale de l'Andalousie. *Qui n'a pas vu Séville, dit le proverbe, n'a rien vu.* Je lui témoignai que j'étois prêt à le suivre partout. Dès le même jour, le messager de Séville vint prendre

à l'hôtel garni un grand coffre où étoient toutes les nippes de mon maître, & le lendemain nous partîmes pour l'Andaloufie.

Le feigneur don Abel étoit fi heureux au jeu qu'il ne perdoit que quand il vouloit, ce qui l'obligeoit à changer souvent de lieu pour se dérober au ressentiment des dupes, & ce qui étoit la cause de notre voyage. Étant arrivés à Séville, nous prîmes un logement dans un hôtel garni auprès de la porte de Cordoue, & nous recommençâmes à vivre comme à Tolède. Mais mon patron trouva de la différence entre ces deux villes. Il rencontra des joueurs qui jouoient aussi heureusement que lui dans les tripots de Séville; de sorte qu'il en revenoit quelquefois fort chagrin. Un matin qu'il étoit encore de mauvaise humeur d'avoir perdu cent pistoles le jour précédent, il me demanda pourquoi je n'avois pas porté son linge sale chez une dame qui avoit soin de le blanchir & de le parfumer : je répondis que je ne m'en étois pas souvenu. Là dessus, se mettant en colère, il m'appliqua sur le visage une demi-douzaine de soufflets si rudement, qu'il me fit voir plus de lumières qu'il n'y en avoit dans le temple de Salomon : Tenez, petit malheureux, me dit-il, voilà pour vous apprendre à devenir attentif à vos devoirs. Faudra-t-il donc que je sois après vous sans cesse pour vous avertir de ce que vous avez à faire ? Pourquoi n'êtes-vous pas aussi habile à servir qu'à manger ? Ne

ſçaurez-vous, puisque vous n'êtes pas une bête, prévenir mes ordres & mes befoins ? A ces mots, il fortit de fon appartement où il me laiffa très-mortifié d'avoir reçu des foufflets pour une faute fi légère, & bien réfolu d'en tirer vengeance fi l'occafion s'en préfentoit.

Je ne ſçais quelle aventure lui arriva peu de temps après dans un tripot, mais un foir il revint fort échauffé : Scipion, me dit-il, j'ai réfolu d'aller en Italie, & je dois m'embarquer après demain fur un vaiſſeau qui s'en retourne à Gênes. J'ai mes raifons pour faire ce voyage : je crois que tu voudras bien m'accompagner & profiter d'une fi belle occaſion de voir le plus charmant pays qu'il y ait au monde. Je fis réponse que je ne demandois pas mieux. Je témoignai même de l'impatience de voir l'Italie ; mais en même temps je me promis bien de diſparoître au moment qu'il faudroit partir. Je m'imaginai par là me venger de mon maître, & je trouvois ce projet très-ingénieux. J'en étois fi content, que je ne pus m'empêcher de le communiquer à un vaillant de profeſſion que je rencontraï dans la rue. Depuis que j'étois à Séville j'avois fait quelques mauvaiſes connoiſſances, & principalement celle-là. Je lui contai de quelle manière & pourquoi j'avois été fouffleté ; enfuite je lui dis le deſſein que j'avois de quitter don Abel lorſqu'il feroit prêt à s'embarquer, & je lui demandai ce qu'il penſoit de ma réſolution.

Le brave fronça les sourcils en m'écoutant, & releva les crocs de sa moustache, puis blâmant gravement mon maître : Petit bonhomme, me dit-il, vous êtes un garçon déshonoré pour jamais, si vous vous en tenez à la frivole vengeance que vous méditez. Il ne suffit pas de laisser don Abel partir tout seul, ce ne seroit point assez le punir : il faut proportionner le châtement à l'outrage. Il n'y a point à balancer. Enlevons-lui ses hardes & son argent, que nous partagerons en frères après son départ. Quoique j'eusse un penchant naturel à dérober, je fus effrayé de la proposition d'un vol de cette importance.

Cependant l'archi-fripon qui me la faisoit ne laissa pas de me persuader, & voici quel fut le succès de notre entreprise. Le brave qui étoit un homme grand & robuste, vint le lendemain sur la fin du jour me trouver à l'hôtel garni. Je lui montrai le coffre où mon maître avoit déjà ferré ses nippes, & je lui demandai s'il pourroit, lui seul, porter un coffre si pesant ? Si pesant ! me dit-il, apprenez que lorsqu'il s'agit d'enlever le bien d'autrui, j'emporterois l'arche de Noé. En achevant ces paroles, il s'approcha du coffre, le mit sans peine sur ses épaules, & descendit l'escalier d'un pas léger. Je le suivis du même pas, & nous étions prêts d'enfiler la porte de la rue, quand don Abel que son heureuse étoile amena là si à propos pour lui, se présenta tout à coup devant nous.

Où vas-tu avec ce coffre? me dit-il. Je fus si troublé que je demeurai muet, & le brave, voyant le coup manqué, jeta le coffre à terre, & prit la fuite pour éviter les éclaircissemens. Où vas-tu avec ce coffre? me dit mon maître pour la seconde fois. Monsieur, lui répondis-je plus mort que vif, je vais le faire porter au vaisseau sur lequel vous devez demain vous embarquer pour Tolède. Hé! sçais-tu, me répliqua-t-il, sur quel vaisseau je dois faire ce voyage? Non, monsieur, lui repartis-je; mais qui a langue va à Rome; je m'en ferois informé sur le port, & quelqu'un me l'auroit appris. A cette réponse qui lui fut suspecte, il me lança un regard furieux, je crus qu'il m'alloit encore souffleter. Qui vous a commandé, s'écria-t-il, de faire emporter mon coffre hors de cet hôtel? C'est vous-même, lui dis-je. Qui, moi? répondit-il avec surprise, je t'ai donné cet ordre? Assurément, repris-je, souvenez-vous du reproche que vous me fîtes il y a quelques jours? Ne me dites-vous pas, en me maltraitant, que vous vouliez que je prévinssé vos ordres, & fisse de mon chef ce qu'il y auroit à faire pour votre service. Or, pour me régler là-dessus, je faisois porter votre coffre au vaisseau. Alors le joueur remarquant que j'avois plus de malice qu'il n'avoit cru, me dit en me donnant mon congé d'un air froid : Allez, monsieur Scipion, que le ciel vous conduise. Vous avez trop d'esprit pour votre âge. Je n'aime point à

jouer avec des gens qui ont tantôt une carte de plus, tantôt une carte de moins. Otez-vous de devant mes yeux, ajouta-t-il en changeant de ton, de peur que je ne vous fasse chanter fans folier.

Je lui épargnai la peine de me dire deux fois de me retirer. Je m'éloignai de lui dans le moment, mourant de peur qu'il ne me fît quitter mon habit, qu'heureusement il me laissa. Je marchois le long des rues en rêvant où je pourrois, avec deux réaux que j'avois pour tout bien, aller gîter. J'arrivai à la porte de l'archevêché, & comme on travailloit alors au souper de Monseigneur, il fortoit des cuisines une agréable odeur qui se faisoit sentir d'une lieue à la ronde. Peste ! dis-je en moi-même, je m'accommoderois volontiers de quelqu'un de ces ragoûts qui prennent au nez ; je me contenterois même d'y tremper les quatre doigts & le pouce. Mais quoi ! ne puis-je imaginer un moyen de goûter ces bonnes viandes dont je ne fais qu'hummer la fumée ? Pourquoi non ? Cela ne paroît pas impossible. Je m'échauffai l'imagination là-deffus, & à force de rêver, il me vint dans l'esprit une ruse que j'employai sur le champ, & qui réussit. J'entrai dans la cour du palais archiépiscopal en courant vers les cuisines & en criant de toute ma force : *Au secours ! au secours !* comme si quelqu'un m'eût poursuivi comme pour m'affaffiner.

A mes cris redoublés, maître Diego le cuifi-

nier de l'archevêque, accourut avec trois ou quatre marmitons pour en sçavoir la cause, & ne voyant personne que moi, il me demanda sur quel sujet je criois si fort : Ah ! seigneur, lui répondis-je, en faisant toutes les démonstrations d'un homme épouvanté, par saint Polycarpe ! sauvez-moi, je vous prie, de la fureur d'un spadassin qui veut me tuer. Où est-il donc ce spadassin ? s'écria Diego : vous êtes tout seul de votre compagnie, & je ne vois pas un chat à vos trouffes. Allez, mon enfant, rassurez-vous, c'est apparemment quelqu'un qui a voulu vous faire peur pour se divertir, & qui a bien fait de ne pas vous suivre dans ce palais, car nous lui aurions pour le moins coupé les oreilles. Non, non, dis-je au cuisinier, ce n'est pas pour rire qu'il m'a poursuivi. C'est un grand pendeur qui vouloit me dépouiller, & je suis sûr qu'il m'attend dans la rue. Il vous attendra donc longtemps, reprit-il, puisque vous demeurerez ici jusqu'à demain. Vous y souperez & coucherez avec nos marmitons qui vous feront faire bonne chère.

Je fus transporté de joie quand j'entendis ces dernières paroles, & ce fut pour moi un spectacle ravissant, lorsqu'ayant été conduit par maître Diego dans les cuisines, j'y vis les préparatifs pour le souper de Monseigneur. Je comptai jusqu'à quinze personnes qui en étoient occupées, mais je ne pus nombrer les mets qui s'offrirent à ma vue, tant la Provi-

dence avoit foin d'en pourvoir l'archevêché. Ce fut alors que respirant à plein nez la fumée des ragoûts que je n'avois sentis que de loin, j'appris à connoître la sensualité. J'eus l'honneur de souper & de coucher avec les marmittons qui véritablement me régalerent, & dont je gagnai si bien l'amitié, que le jour suivant, lorsque j'allai remercier maître Diego de m'avoir donné si généreusement un asyle, il me dit : Nos garçons de cuisine m'ont témoigné tous qu'ils feroient ravis de vous avoir pour camarade, tant ils trouvent à leur gré votre humeur. De votre côté, seriez-vous bien aise d'être leur compagnon ? Je répondis que si j'avois ce bonheur-là je me croirois au comble de mes vœux. Si cela est, reprit-il, mon ami, regardez-vous dès à présent comme un officier de l'archevêché. A ces mots, il me conduisit & me présenta au majordome, qui sur mon air éveillé, me jugea digne d'être reçu parmi les fouille-au-pot.

Je ne fus pas plutôt en possession d'un emploi si honorable, que maître Diego, suivant l'usage des cuisiniers des grandes maisons qui envoient secrètement des viandes à leurs mignonnes, me choisit pour porter chez une dame du voisinage, tantôt des longes de veau, & tantôt de la volaille ou du gibier. Cette bonne dame étoit une veuve de trente ans au plus, très-jolie, très-vive, qui avoit tout l'air de n'être pas exactement fidèle à son cuisinier.

Cependant il ne se contentoit pas de lui fournir de la viande, du pain, du sucre & de l'huile, il faisoit aussi sa provision de vin, & tout cela aux dépens de Monseigneur l'archevêque.

J'achevai de me dégourdir dans le palais de Sa Grandeur, où je fis un tour assez plaissant, & dont on parle encore aujourd'hui dans Séville. Les pages & quelques autres domestiques, pour célébrer l'anniversaire de Monseigneur, s'avifèrent de vouloir représenter une comédie. Ils choisirent celle des *Benavides*, & comme il leur falloit un garçon de mon âge pour faire le rôle du jeune roi de Léon, ils jetèrent les yeux sur moi. Le majordome qui se piquoit de déclamation, se chargea de m'exercer, & après m'avoir donné quelques leçons, il assura que je ne ferois pas celui qui s'en acquitteroit le plus mal. Comme c'étoit le patron qui faisoit la dépense de la fête, vous vous imaginez bien qu'on n'épargna rien pour la rendre magnifique. On construisit dans la plus grande salle du palais un théâtre qui fut bien décoré. On fit dans les aîles un lit de gazon sur lequel je devois paroître endormi, quand les Maures viendroient se jeter sur moi pour me faire prisonnier. Lorsque les acteurs furent en état de représenter la pièce, l'archevêque fixa le jour de la représentation, & se fit un plaisir de prier les seigneurs & les dames les plus considérables de s'y trouver.

Ce jour venu, chaque acteur ne s'occupa que

de son habillement. Pour le mien, il me fut apporté par un tailleur accompagné de notre majordome, qui, s'étant donné la peine de me faire répéter mon rôle, se faisoit un devoir de me voir habiller. Le tailleur me revêtit d'une riche robe de velours bleu, garnie de galons & de boutons d'or, avec des manches pendantes ornées de franges du même métal, & le majordome lui-même me posa sur la tête une couronne de carton, parfemée de quantité de perles fines mêlées de faux diamans. De plus, ils me mirent une ceinture de soie couleur de rose, à fleurs d'argent, & à chaque chose dont ils me paroient, il me sembloit qu'ils me prêtoient des aîles pour m'envoler & m'en aller. Enfin la comédie commença sur la fin du jour. Le jeune roi de Léon paroît d'abord dans la pièce, & fait un long monologue. Comme c'étoit moi qui faisois ce personnage, j'ouvris la scène par une tirade de vers, qui aboutissoit à dire que ne pouvant me défendre des charmes du sommeil, j'allois m'y abandonner. En même temps, je me retirai dans les coulisses, & me jetai sur le lit de gazon qui m'y avoit été préparé ; mais au lieu de m'y endormir, je me mis à rêver aux moyens de pouvoir gagner la rue, & me sauver avec mes habits royaux. Un petit escalier dérobé, par où l'on descendoit sous le théâtre & dans la salle, me parut propre à l'exécution de mon dessein. Je me levai légèrement, & voyant que personne ne prenoit garde à moi,

j'enfilai cet escalier qui me conduisit dans la falle dont je gagnai la porte, en criant, *Place ! place ! je vais changer d'habits*. Chacun se rangea pour me laisser passer ; de sorte qu'en moins d'une minute, je sortis impunément du palais à la faveur de la nuit, & me rendis à la maison du vaillant, mon ami.

Il fut dans le dernier étonnement de me voir vêtu comme j'étois. Je le mis au fait, & il en rit de tout son cœur. Puis m'embrassant avec d'autant plus de joie qu'il se flattoit de la douce espérance d'avoir part aux dépouilles du roi de Léon, il me félicita d'avoir fait un si beau coup, & me dit que si je ne me démentois pas dans la suite, je ferois un jour du bruit dans le monde par mon esprit. Après nous être égayés tous deux & bien épanoui la rate, je dis au brave : Que ferons-nous de ce riche habillement ? Que cela ne vous embarrasse point, me répondit-il. Je connois un honnête fripier qui, sans témoigner la moindre curiosité, achète tout ce qu'on veut lui vendre, pourvu qu'il y trouve bien son compte. Demain matin j'irai le chercher, & je vous l'amènerai ici. En effet, le jour suivant, le brave sortit de grand matin de sa chambre où il me laissa au lit, & revint deux heures après avec le fripier qui portoit un paquet de toile jaune. Mon ami, me dit-il, je vous présente le seigneur Ybagnez de Ségovie, fripier plein d'honneur & de bonne foi, s'il en fut jamais, & qui, malgré le mauvais exemple

que ses confrères lui donnent, se pique de la plus scrupuleuse intégrité. Il va vous dire au juste ce que vaut l'habillement dont vous voulez vous défaire, & vous pourrez vous en tenir à son estimation. Oh ! pour cela, oui, dit le fripier. Il faudroit que je fusse un grand misérable, pour priser une chose au-dessous de sa valeur. C'est ce qu'on ne m'a point encore reproché, Dieu merci, & ce qu'on ne reprochera jamais à Ybagnez de Ségovie. Voyons un peu, ajouta-t-il, les hardes que vous avez envie de vendre ; je vous dirai en conscience ce qu'elles valent. Les voici, lui dit le brave en les lui montrant ; convenez que rien n'est plus magnifique. Remarquez la beauté de ce velours de Gênes & la richesse de cette garniture. J'en suis enchanté, répondit le fripier, après avoir examiné l'habit avec beaucoup d'attention, rien n'est plus beau. Et que pensez-vous des perles fines qui sont à cette couronne ? reprit mon ami. Si elles étoient plus rondes, repartit Ybagnez, elles feroient inestimables ; cependant, telles qu'elles sont, je les trouve fort belles, & j'en suis aussi content que du reste. J'en demeure d'accord, continua-t-il, & j'aime à rendre justice. Un fourbe de fripier, à ma place, affecteroit de mépriser la marchandise pour l'avoir à vil prix, & n'auroit pas honte d'en offrir vingt pistoles ; mais moi qui ai de la morale, j'en donnerai quarante.

Quand Ybagnez auroit dit cent, il n'eût pas

encore été un juste estimateur, puisque les perles seules en valoient bien deux cents. Le brave qui s'entendoit avec lui, me dit : Voyez le bonheur que vous avez d'être tombé entre les mains d'un honnête homme. Le feigneur Ybagnez apprécie les choses comme s'il étoit à l'article de la mort. Cela est vrai, dit le fripier; aussi n'y a-t-il pas une obole à rabattre ou à augmenter avec moi. Hé bien ! ajouta-t-il, est-ce une affaire finie ? N'y a-t-il qu'à vous compter l'espèce ? Attendez, lui répondit le brave, il faut auparavant que mon petit ami essaie l'habit que je vous ai fait apporter ici pour lui, je suis bien trompé s'il n'est pas convenable à sa taille. Alors le fripier ayant défait son paquet, me montra un pourpoint avec un haut-de-chausses d'un beau drap musc avec des boutons d'argent, le tout à demi usé. Je me levai pour essayer cet habillement, lequel, quoique trop large & trop long, parut à ces messieurs fait exprès pour moi. Ybagnez le prit dix pistoles, & comme il n'y avoit rien à rabattre avec lui, il fallut en passer par là. De sorte qu'il tira de sa bourse trente pistoles qu'il étala sur la table ; après quoi il fit un autre paquet de ma robe royale & de ma couronne qu'il emporta, s'applaudissant sans doute en lui-même d'avoir si bien commencé la journée.

Lorsqu'il fut parti, le vaillant me dit : Je suis très-fatisfait de ce fripier. Il avoit bien raison de l'être, car je suis sûr qu'il tira de lui pour

le moins une centaine de pistoles de bénéfice. Mais il ne se contenta point de cela ; il prit, sans façon, la moitié de l'argent qui étoit sur la table, & me laissa l'autre en me disant : Mon petit ami Scipion, avec ces quinze pistoles qui vous restent, je vous conseille de sortir incessamment de cette ville où vous jugez bien qu'on ne manquera pas de vous chercher par ordre de Monseigneur l'archevêque. Je ferois au désespoir qu'après vous être signalé par une action qui fera honneur à votre histoire, vous vous fassiez sottement mettre en prison. Je lui répondis que j'avois bien résolu de m'éloigner de Séville ; comme en effet, après avoir acheté un chapeau & quelques chemises, je gagnai la vaste & délicieuse campagne qui conduit entre des vignes & des oliviers à l'ancienne cité de Carmonne, & trois jours après, j'arrivai à Cordoue.

J'allai loger dans une hôtellerie à l'entrée de la grande place où demeurent les marchands. Je me donnai pour un enfant de famille de Tolède, qui voyageoit pour son plaisir ; j'étois assez proprement vêtu pour le faire croire, & quelques pistoles que j'affectai de laisser voir comme par hasard, à l'hôte, achevèrent de le persuader. Peut-être aussi que ma grande jeunesse lui fit penser que je pouvois être quelque petit libertin qui couroit le pays, après avoir volé ses parens. Quoi qu'il en soit, il ne parut point curieux d'en sçavoir plus que je ne lui

en difois, de peur apparemment que fa curiosité ne m'obligeât à changer de logement. Pour fix réaux par jour, on étoit bien dans cette hôtellerie où il y avoit beaucoup de monde ordinairement. Je comptai le soir au foupper jufqu'à douze perfonnes à table. Ce qu'il y a de plaifant, c'eft que chacun mangeoit fans rien dire, à la réferved'un feul homme qui, parlant fans cefse à tort & à travers, compenfoit par fon babil le filence des autres. Il faifoit le bel esprit, débitoit des contes, & s'efforçoit par de bons mots de réjouir la compagnie qui de temps en temps éclatoit de rire, moins pour applaudir à fes faillies que pour s'en moquer.

Pour moi, je faisois fi peu d'attention aux difcours de cet original, que je me ferois levé de table fans pouvoir rendre compte de ce qu'il avoit dit, s'il n'eût trouvé moyen de m'intéresser dans fes difcours : Messieurs, s'écria-t-il fur la fin du repas, tout ce que je vous ai dit n'est rien en comparaifon de ce que je vais vous dire. Je vous garde pour la bonne bouche une hiftoire des plus divertiffantes, une aventure arrivée ces jours passés à l'archevêché de Séville. Je la tiens d'un bachelier de ma connoiffance, qui en a, dit-il, été témoin. Ces paroles me caufèrent quelqu'émotion ; je ne doutai point que cette aventure ne fût la mienne, & je n'y fus pas trompé. Ce personnage en fit un récit fidèle, & m'apprit même ce que j'ignorois, c'est-à-dire, ce qui s'étoit passé dans la

falle après mon départ : je vais vous le raconter.

A peine eus-je pris la fuite, que les Maures qui, suivant l'ordre de la pièce qu'on représentoit, devoient m'enlever, parurent sur la scène, dans le dessein de venir me surprendre sur le lit de gazon où ils me croyoient endormi ; mais quand ils voulurent se jeter sur le roi de Léon, ils furent bien étonnés de ne trouver ni roi ni roc ¹⁵. Aussitôt la comédie fut interrompue. Voilà tous les acteurs en peine. Les uns m'appellent, les autres me font chercher ; celui-ci crie, & celui-là me donne à tous les diables. L'archevêque apercevant que le trouble & la confusion régnoient derrière le théâtre, en demanda la cause. A la voix du prélat, un page qui faisoit le *gracioso* dans la pièce, accourut, & dit à Sa Grandeur : Ne craignez plus que les Maures fassent prisonnier le roi de Léon. Il vient, grâces à Dieu, de se sauver avec son habillement royal. Le ciel en soit loué ! s'écria l'archevêque. Il a parfaitement bien fait de fuir les ennemis de notre religion, & d'échapper aux fers qu'ils lui préparoient. Il fera sans doute retourné à Léon, la capitale de son royaume. Puisse-t-il y arriver sans malencontre. Au reste, je défends qu'on suive ses pas ; je serois fâché que Sa Majesté reçût quelque mortification de ma part. Le prélat ayant parlé de cette sorte, ordonna qu'on lût mon rôle & qu'on achevât la comédie.



CHAPITRE XI.

Suite de l'histoire de Scipion.



ANT que j'eus de l'argent, mon hôte me fit bonne mine & eut de grands égards pour moi ; mais du moment qu'il s'aperçut que je n'en avois plus guère, il me battit froid, me fit une querelle d'Allemand, & me pria un beau matin de sortir de sa maison pour aller loger ailleurs. Je le quittai fièrement & j'entrai dans l'église des pères de saint Dominique, où pendant que j'entendois la messe, un vieux mendiant vint me demander l'aumône. Je tirai de ma poche deux ou trois maravédís que je lui donnai en lui disant : Mon ami, priez Dieu qu'il me fasse trouver bientôt quelque bonne place ; si votre prière est exaucée, vous ne vous repentirez pas de l'avoir faite ; comptez sur ma reconnoissance.

A ces mots, le gueux me considéra fort attentivement, & me répondit d'un air sérieux : Quel poste souhaiteriez-vous d'avoir ? Je voudrois,

lui répliquai-je, être laquais dans quelque maison où je fusse bien. Il me demanda si la chose pressoit. On ne peut pas davantage, lui dis-je ; car, si je n'ai pas au plus tôt le bonheur d'être placé, il n'y a point de milieu : il faudra que je meure de faim, ou que je devienne un de vos confrères. Si vous étiez réduit à cette nécessité, reprit-il, cela feroit fâcheux pour vous qui n'êtes pas fait à nos manières : mais pour peu que vous y fussiez accoutumé, vous préféreriez notre état à la servitude qui, sans contredit, est inférieure à la gueuserie. Cependant puisque vous aimez mieux servir que de mener, comme moi, une vie libre & indépendante, vous aurez un maître incessamment. Tel que vous me voyez, je puis vous être utile. Je vais dès aujourd'hui m'employer pour vous. Soyez ici demain à la même heure ; je vous rendrai compte de ce que j'aurai fait.

Je n'eus garde d'y manquer. Je revins le jour suivant au même endroit, où je ne fus pas longtemps sans apercevoir le mendiant qui vint me joindre & qui me dit de prendre la peine de le suivre. Je le suivis. Il me conduisit à une cave qui n'étoit pas éloignée de l'église & où il faisoit résidence. Nous y entrâmes tous deux, & nous étant assis sur un long banc qui avoit pour le moins cent ans de service, il me tint ce discours : Une bonne action trouve toujours sa récompense ; vous me donnâtes hier l'aumône, & cela m'a déterminé à vous procurer une

condition : ce qui fera bientôt fait, s'il plaît au Seigneur. Je connois un vieux dominicain nommé le père Alexis, qui est un saint religieux, un grand directeur. J'ai l'honneur d'être son commissionnaire, & je m'acquitte de cet emploi avec tant de discrétion & de fidélité, qu'il ne refuse point d'employer son crédit pour moi & pour mes amis. Je lui ai parlé de vous, & je l'ai mis dans la disposition de vous rendre service. Je vous présenterai à Sa Révérence quand il vous plaira.

Il n'y a pas un moment à perdre, dis-je au vieux mendiant, allons voir tout à l'heure ce bon religieux. Le pauvre y consentit, & me mena sur le champ au père Alexis que nous trouvâmes dans sa chambre occupé à écrire des lettres spirituelles. Il interrompit son travail pour me parler. Il me dit qu'à la prière du mendiant il vouloit bien s'intéresser pour moi. Ayant appris, poursuivit-il, que le seigneur Baltazar Velasquez avoit besoin d'un laquais, je lui ai écrit ce matin en votre faveur, & il vient de me faire réponse qu'il vous recevoit aveuglément de ma main. Vous pouvez dès ce jour le voir de ma part ; c'est mon pénitent & mon ami. Là-dessus le moine m'exhorta pendant trois bons quarts d'heure à bien remplir mes devoirs. Il s'étendit principalement sur l'obligation où j'étois de servir Velasquez avec zèle ; après quoi il m'affura qu'il auroit soin de me maintenir dans mon poste, pourvu que

mon maître n'eût point de reproches à me faire.

Après avoir remercié le religieux des bontés qu'il avoit pour moi, je sortis du monastère avec le mendiant qui me dit que le seigneur Baltazar Velasquez étoit un vieux marchand de drap, un homme riche, simple & débonnaire. Je ne doute pas, ajouta-t-il, que vous ne foyez parfaitement bien dans sa maison qu'à votre place je préférerois à une maison de qualité. Je m'informai de la demeure du bourgeois, & je m'y rendis sur le champ, après avoir promis au gueux de reconnoître ses bons offices, sitôt que j'aurois pris racine dans ma condition. J'entrai dans une boutique où deux jeunes garçons marchands, proprement vêtus, se promenoient en long & en large, & faisoient les agréables en attendant la pratique. Je leur demandai si le maître y étoit, & leur dis que j'avois à lui parler de la part du père Alexis. A ce nom respectable, on me fit passer dans une arrière-boutique où le marchand feuilletoit un gros registre qui étoit sur un bureau. Je le saluai respectueusement : Seigneur, lui dis-je, vous voyez le jeune homme que le révérend père Alexis vous a proposé pour laquais. Ah ! mon enfant, me répondit-il, sois le bien venu. Il suffit que tu me sois envoyé par ce saint homme. Je te reçois à mon service préférablement à trois ou quatre laquais qu'on veut me donner. C'est une affaire décidée. Tes gages courent dès ce jour.

Je n'eus pas besoin d'être longtemps chez ce bourgeois pour m'apercevoir qu'il étoit tel qu'on me l'avoit dépeint. Il me parut même d'une si grande simplicité, que je ne pus m'empêcher de penser que j'aurois bien de la peine à m'abstenir de lui jouer quelque tour. Il étoit veuf depuis quatre années, & il avoit deux enfans, un garçon qui achevoit son cinquième lustre, & une fille qui commençoit son troisième. La fille élevée par une duègne sévère, & dirigée par le père Alexis, marchoit dans le sentier de la vertu ; mais Gaspard Velasquez, son fils, quoiqu'on n'eût rien épargné pour en faire un honnête homme, avoit tous les vices d'un jeune libertin. Il passoit quelquefois des deux ou trois jours hors du logis, & si à son retour son père s'avoit de lui en faire des reproches, Gaspard lui imposoit silence en le prenant sur un ton plus haut que le sien.

Scipion, me dit un jour le vieillard, j'ai un fils qui fait toute ma peine. Il est plongé dans toutes sortes de débauches : cela m'étonne, car son éducation n'a pas été négligée. Je lui ai donné de bons maîtres, & le père Alexis, mon ami, a fait tous ses efforts pour le mettre dans le bon chemin. Mais, hélas ! il n'a pu en venir à bout ; Gaspard s'est jeté dans le libertinage. Tu me diras peut-être que je l'ai traité avec trop de douceur dans sa puberté, & que c'est cela qui l'a perdu. Mais non ; il a été châtié quand j'ai jugé à propos d'user de rigueur, car

tout débonnaire que je suis, je ne laisse pas d'avoir de la fermeté dans les occasions qui en demandent. Je l'ai même fait enfermer dans une maison de force, & il n'en est devenu que plus méchant. En un mot, c'est un de ces mauvais fujets que le bon exemple, les remontrances & les châtimens mêmes ne sçauroient corriger. Il n'y a que le ciel qui puisse faire ce miracle.

Si je ne fus pas fort touché de la douleur de ce malheureux père, du moins je fis semblant de l'être. Que je vous plains ! monsieur, lui dis-je, un homme de bien, comme vous, méritoit d'avoir un meilleur fils. Que veux-tu, mon enfant ? me répondit-il. Dieu m'a voulu priver de cette consolation. Entre les fujets que Gaspard me donne de me plaindre de lui, poursuivit-il, je te dirai confidemment qu'il y en a un qui me cause beaucoup d'inquiétude ; c'est l'envie qu'il a de me voler, & qu'il ne trouve que trop souvent moyen de satisfaire, malgré ma vigilance. Le laquais à qui tu succèdes s'entendoit avec lui, & c'est pour cela que j'ai chassé ce domestique. Pour toi, je compte que tu ne te laisseras pas corrompre par mon fils. Tu épouferas mes intérêts. Je ne doute pas que le père Alexis ne te l'ait bien recommandé. Je vous en réponds, lui dis-je. Sa Révérence m'a exhorté, pendant une heure, à n'avoir en vue que votre bien, mais je puis vous affirmer que je n'avois pas besoin pour

cela de son exhortation. Je me sens disposé à vous servir fidèlement, & je vous promets enfin un zèle à toute épreuve.

Qui n'entend qu'une partie n'entend rien. Le jeune Velasquez, petit-maître en diable, jugeant à ma physionomie que je ne ferois pas plus difficile à séduire que mon prédécesseur, m'attira dans un endroit écarté, & me parla en ces termes : Écoute, mon cher, je suis persuadé que mon père t'a chargé de m'espionner. Il n'y a pas manqué. Mais prends-y garde ; je t'en avertis, cet emploi n'est pas sans désagrément. Si je viens à m'apercevoir que tu m' observes, je te ferai mourir sous le bâton ; au lieu que si tu veux m'aider à tromper mon père, tu peux tout attendre de ma reconnoissance. Faut-il te parler plus clairement ? Tu auras ta part dans les coups de filet que nous ferons ensemble. Tu n'as qu'à choisir : déclare-toi dans le moment pour le père ou pour le fils ; point de quartier.

Monfieur, lui répondis-je, vous me ferrez furieusement le bouton ; je vois bien que je ne pourrai me défendre de me ranger de votre parti, quoique dans le fond, je me sente de la répugnance à trahir le seigneur Velasquez. Tu ne dois t'en faire aucun scrupule, reprit Gaspard ; c'est un vieil avare qui voudroit encore me mener à la lisière ; un vilain qui me refuse mon nécessaire, en refusant de fournir à mes plaisirs, car les plaisirs font des besoins à vingt-

cinq ans. C'est dans ce point de vue qu'il faut que tu regardes mon père. Voilà qui est fini, monsieur, lui dis-je, il n'y a pas moyen de tenir contre un si juste sujet de plainte. Je me déclare pour vous, & je m'offre à vous seconder dans vos louables entreprises ; mais cachons bien tous deux notre intelligence, de peur qu'on ne mette à la porte votre fidèle adjoint. Vous ne ferez point mal, ce me semble, d'affecter de me haïr. Parlez-moi brutalement devant tout le monde ; ne mesurez pas les termes. Quelques soufflets même, & quelques coups de pied au cul ne gâteront rien ; au contraire, plus vous me donnerez de marques d'aversion, plus le seigneur Baltazar aura de confiance en moi. De mon côté je ferai semblant d'éviter votre conversation. En vous servant à table, je paroîtrai ne m'en acquitter qu'à regret, & quand je m'entretiendrai de votre seigneurie, ne trouvez pas mauvais que je dise pis que pendre de vous. Vous verrez que tout le monde au logis fera la dupe de cette conduite, & qu'on nous croira tous deux ennemis mortels.

Vive Dieu ! s'écria le jeune Velasquez à ces dernières paroles, je t'admire, mon ami ; tu fais paroître à ton âge un génie étonnant pour l'intrigue ; j'en conçois pour moi le plus heureux présage. J'espère qu'avec le secours de ton esprit, je ne laisserai pas une pistole à mon père. Vous me faites trop d'honneur, dis-je, de tant compter sur mon industrie. Je ferai mon possible pour

justifier la bonne opinion que vous en avez, & si je ne puis y réussir, ce ne fera pas ma faute.

Je ne tardai guère à faire connoître à Gaspard que j'étois effectivement l'homme qu'il lui falloit, & voici quel fut le premier service que je lui rendis. Le coffre-fort de Baltazar étoit dans la chambre de ce bonhomme, à la ruelle de son lit, & lui fervoit de prie-Dieu. Toutes les fois que je le regardois, il me réjouissoit la vue, & je lui disois souvent en moi-même : Coffre-fort, mon ami, feras-tu toujours fermé pour moi ? N'aurai-je jamais le plaisir de contempler le trésor que tu recèles ? Comme j'allois quand il me plaifoit dans la chambre dont l'entrée n'étoit interdite qu'à Gaspard, il arriva un jour que j'aperçus son père qui, croyant n'être vu de personne, après avoir ouvert & refermé son coffre-fort, en cacha la clef derrière une tapisserie. Je remarquai bien l'endroit, & fis part de cette découverte à mon jeune maître qui me dit en m'embrassant de joie : Ah ! mon cher Scipion, que viens-tu m'apprendre ? Notre fortune est faite, mon enfant. Je te donnerai dès aujourd'hui de la cire, tu prendras l'empreinte de la clef, & tu me la remettras entre les mains. Je n'aurai pas de peine à trouver un ferrurier obligeant dans Cordoue qui n'est pas la ville d'Espagne où il y a le moins de fripons.

Hé ! pourquoi, dis-je à Gaspard, voulez-vous

faire faire une fausse clef, quand nous pouvons nous servir de la véritable? Tu as raison, me répondit-il, mais je crains que mon père, par défiance ou autrement, ne s'avise de la cacher ailleurs, & le plus sûr est d'en avoir une qui soit à nous. J'approuvai sa crainte, & me rendant à son sentiment, je me préparai à prendre l'empreinte de la clef, ce qui fut exécuté un beau matin, tandis que mon vieux patron faisoit une visite au père Alexis, avec lequel il avoit ordinairement de fort longs entretiens. Je n'en demurai pas là : je me servis de la clef pour ouvrir le coffre-fort qui, se trouvant rempli de grands & de petits sacs, me jeta dans un embarras charmant. Je ne sçavois lequel choisir, tant je me sentoie d'affection pour les uns & pour les autres. Néanmoins, comme la peur d'être surpris ne me permettoit pas de faire un long examen, je me saisis à tout hasard d'un des plus gros. Ensuite ayant refermé le coffre & remis la clef derrière la tapisserie, je sortis de la chambre avec ma proie que j'allai cacher dans une petite garde-robe, en attendant que je pusse la remettre au jeune Velasquez qui m'attendoit dans une maison où il m'avoit donné rendez-vous, & que je rejoignis promptement, en lui apprenant ce que je venois de faire. Il fut si content de moi, qu'il m'accabla de caresses, & m'offrit généreusement la moitié des espèces qui étoient dans le sac, ce que je refusai. Non, non, monsieur, lui dis-je, ce pre-

mier sac est pour vous seul ; servez-vous-en pour vos besoins. Je retournerai incessamment au coffre-fort, où, grâces au ciel, il y a de l'argent pour nous deux. En effet, trois jours après, j'enlevai un second sac où il y avoit, ainsi que dans le premier, cinq cents écus, desquels je ne voulus accepter que le quart, quelques instances que me fît Gaspard pour m'obliger à les partager avec lui fraternellement.

Sitôt que ce jeune homme se vit si bien en fonds, & par conséquent en état de satisfaire la passion qu'il avoit pour les femmes & pour le jeu, il s'y abandonna tout entier ; il eut le malheur de s'entêter d'une de ces fameuses coquettes qui dévorent & engloutissent en peu de temps les plus gros patrimoines : il se jeta pour elle dans une dépense effroyable, ce qui me mit dans la nécessité de rendre tant de visites au coffre-fort, que le vieux Velasquez s'aperçut enfin, qu'on le voloit. Scipion, me dit-il un matin, il faut que je te découvre mon cœur. Quelqu'un me vole, mon ami ; on a ouvert mon coffre-fort, on en a tiré plusieurs sacs : c'est un fait constant. Qui dois-je accuser de ce larcin ? ou plutôt quel autre que mon fils peut l'avoir fait ? Gaspard fera furtivement entré dans ma chambre, ou bien tu l'y auras toi-même introduit ; car je suis tenté de te croire d'accord avec lui, quoique vous paroissiez tous deux fort mal ensemble. Néanmoins, ajouta-t-il, je ne veux pas écouter ce soupçon,

puisque le père Alexis m'a répondu de ta fidélité. Je répondis que, grâce à Dieu, le bien d'autrui ne me tentoit point, & j'accompagnai ce menfonge d'une grimace hypocrite qui me servit d'apologie.

Effectivement, le vieillard ne m'en parla plus ; mais il ne laissa pas de m'envelopper dans sa défiance, & prenant des précautions contre nos attentats, il fit mettre à son coffre-fort une nouvelle serrure dont il porta toujours depuis la clef dans ses poches. Par ce moyen, tout commerce étant rompu entre nous & les sacs, nous demeurâmes fort fots, particulièrement Gaspard qui, ne pouvant plus faire la même dépense pour sa nymphe, craignit d'être obligé de ne plus la voir. Il eut pourtant l'esprit d'imaginer un expédient qui le fit rouler pendant quelques jours, & cet ingénieux expédient fut de s'approprier, par forme d'emprunt, tout ce qui m'étoit revenu des saignées que j'avois faites au coffre-fort. Je lui donnai jusqu'à la dernière pièce ; ce qui pouvoit, ce me semble, passer pour une restitution anticipée que je faisois au vieux marchand dans la personne de son héritier.

Ce jeune homme, lorsqu'il eut épuisé cette ressource, considérant qu'il n'en avoit plus aucune autre, tomba dans une profonde & noire mélancolie qui troubla peu à peu sa raison. Il ne regarda son père que comme un homme qui faisoit tout le malheur de sa vie. Il entra

dans un vif désespoir, & sans être retenu par la voix du sang, le misérable conçut l'horrible dessein de l'empoisonner ; il ne se contenta pas de me faire confidence de cet exécration projet, il me proposa même de servir d'instrument à la vengeance. A cette proposition, je me sentis saisi d'effroi. Monsieur, lui dis-je, est-il possible que vous soyez assez abandonné du ciel pour avoir formé cette abominable résolution ? Quoi ! vous seriez capable de donner la mort à l'auteur de vos jours ? On verroit, en Espagne, dans le sein du christianisme, commettre un crime dont la seule idée feroit horreur aux nations les plus barbares ? Non, mon cher maître, ajoutai-je en me jetant à ses genoux, non, vous ne ferez point une action qui soulèveroit contre vous toute la terre, & qui feroit suivie d'un infâme châtement.

Je tins encore d'autres discours à Gaspard pour le détourner d'une entreprise si coupable. Je ne sçais où j'allai prendre tous les raisonnemens d'honnête homme dont je me servis pour combattre son désespoir, mais il est certain que je lui parlai comme un docteur de Salamanque, tout jeune & tout fils que j'étois de la Coscollina. Cependant j'eus beau lui représenter qu'il devoit rentrer en lui-même & rejeter courageusement les pensées détestables dont son esprit étoit assailli, toute mon éloquence fut inutile. Il baissa la tête sur son estomach, & gardant un morne silence, quelque chose que je pusse faire

& dire, il me fit juger qu'il n'en démordroit point.

Là-dessus, prenant mon parti, je résolus de révéler tout à mon vieux maître : je lui demandai un secret entretien, il me l'accorda, & nous étant tous deux enfermés : Monsieur, lui dis-je, souffrez que je me jette à vos pieds, & que j'implore votre miséricorde. En achevant ces mots, je me prosternai devant lui avec beaucoup d'émotion, & le visage baigné de larmes. Le marchand, surpris de mon émotion & de mon air troublé, me demanda ce que j'avois fait. Une faute dont je me repens, lui répondis-je, & que je me reprocherai toute ma vie. J'ai eu la foiblesse d'écouter votre fils, & de l'aider à vous voler. En même temps, je lui fis un aveu sincère de tout ce qui s'étoit passé à ce sujet ; après quoi je lui rendis compte de la conversation que je venois d'avoir avec Gaspard dont je lui révélai le dessein, sans oublier la moindre circonstance.

Quelque mauvaise opinion que le vieux Velasquez eût de son fils, à peine pouvoit-il ajouter foi à ce discours. Néanmoins, ne doutant nullement que mon rapport ne fût véritable : Scipion, me dit-il, en me relevant, car j'étois toujours à ses pieds, je te pardonne en faveur de l'avis important que tu viens de me donner. Gaspard, poursuivit-il, en élevant la voix, Gaspard en veut à mes jours ! Ah ! fils ingrat, montre qu'il eût mieux valu étouffer en nais-

fant que laisser vivre pour devenir un parricide, quel fujet as-tu d'attenter sur ma vie ? Je te fournis tous les ans une somme raisonnable pour tes plaisirs, & tu n'es pas content ! Faut-il donc, pour te satisfaire, que je te permette de ruiner ta sœur & de dissiper tous mes biens ? Ayant fait cette apostrophe amère, il me recommanda le secret, & me dit de le laisser songer à ce qu'il avoit à faire dans une conjoncture aussi délicate.

J'étois fort en peine de sçavoir quelle résolution prendroit ce père infortuné, lorsque, le même jour, il fit appeler Gaspard, & lui tint ce discours, sans lui rien témoigner de ce qu'il avoit dans l'âme : Mon fils, j'ai reçu une lettre de Merida, d'où l'on me mande que, si vous voulez vous marier, on vous offre une fille de quinze ans, parfaitement belle, & qui vous apportera une riche dot. Si vous n'avez pas de répugnance pour le mariage, nous partirons demain, au lever de l'aurore, pour Merida ; nous verrons la personne qu'on vous propose ; si elle est de votre goût vous l'épouserez, & si elle ne l'est pas, il ne sera plus parlé de ce mariage. Gaspard entendant parler d'une riche dot, & croyant déjà la tenir, répondit sans hésiter qu'il étoit prêt à faire ce voyage ; si bien qu'ils partirent le lendemain dès la pointe du jour, tous deux seuls & montés sur de bonnes mules.

Quand ils furent dans les montagnes de Fe-

fira & dans un endroit aussi chéri des voleurs que redouté des passans, Baltazar mit pied à terre, en disant à son fils d'en faire autant. Le jeune homme obéit, & demanda pourquoi dans ce lieu-là on le faisoit descendre de sa mule : Je vais te l'apprendre, lui répondit le vieillard, en l'envifageant avec des yeux où sa douleur étoit peinte. Nous n'irons point à Merida, & l'hymen dont je t'ai parlé n'est qu'une fable que j'ai inventée pour t'attirer ici. Je n'ignore pas, fils ingrat & dénaturé, le forfait que tu médites. Je sçais qu'un poison préparé par tes soins me doit être présenté ; mais, insensé que tu es, as-tu pu te flatter que tu m'ôterois de cette façon impunément la vie ? Quelle erreur ! Songe que ton crime seroit bientôt découvert, & que tu périrois par la main du bourreau. Il est, continua-t-il, un moyen plus sûr de contenter ta rage, sans t'exposer à une mort ignominieuse : nous sommes ici sans témoins, & dans un endroit où se commettent tous les jours des assassins ; puisque tu es si altéré de mon sang, on imputera ce meurtre à des brigands. A ces mots, Baltazar découvrant sa poitrine, & marquant la place de son cœur à son fils : Tiens, Gaspard, ajouta-t-il, porte-moi là un coup mortel, pour me punir d'avoir produit un scélérat comme toi.

Le jeune Velasquez frappé de ces paroles comme d'un coup de tonnerre, bien loin de chercher à se justifier, tomba tout à coup sans

fentiment aux pieds de son père. Ce bon vieillard le voyant dans cet état qui lui parut un commencement de repentir, ne put s'empêcher de céder à la foiblesse de la paternité ; il s'empressa de le secourir ; mais Gaspard n'eut pas sitôt l'usage de ses sens, que ne pouvant soutenir la présence d'un père si justement irrité, il fit un effort pour se relever ; il remonta promptement sur sa mule, & s'éloigna sans dire une parole. Baltazar le laissa disparaître, & l'abandonnant à ses remords, revint à Cordoue, où six mois après, il apprit qu'il s'étoit jeté dans la chartreuse de Séville, pour y passer le reste de ses jours dans la pénitence.





CHAPITRE XII.

Fin de l'histoire de Scipion.



LE mauvais exemple produit quelquefois de très-bons effets. La conduite que le jeune Velasquez avoit tenue me fit faire de sérieuses réflexions sur la mienne. Je commençai à combattre mes inclinations furtives, & à vivre en garçon d'honneur. L'habitude que j'avois de me saisir de tout l'argent que je pouvois prendre, étoit formée par tant d'actes réitérés qu'elle n'étoit pas aisée à vaincre. Cependant j'espérois en venir à bout, ayant souvent ouï dire que, pour devenir vertueux, il falloit le vouloir véritablement. J'entrepris donc ce grand ouvrage, & le ciel sembla bénir mes efforts ; je cessai donc de regarder d'un œil de cupidité le coffre-fort du vieux marchand ; je crois même qu'il n'eût tenu qu'à moi d'en tirer des sacs, que je n'en aurois rien fait ; j'avouerais pourtant qu'il y auroit eu de l'imprudence à mettre à cette épreuve mon intégrité naissante. Aussi Velasquez s'en garda bien.

Don Manrique de Medrana, jeune gentilhomme, & chevalier de l'ordre d'Alcantara, venoit souvent au logis. Nous avions sa pratique qui étoit une des plus nobles, si elle n'étoit pas une de nos meilleures. J'eus le bonheur de plaire à ce cavalier qui, toutes les fois qu'il me rencontroit, m'agaçoit toujours pour me faire parler, & paroissoit m'écouter avec plaisir. Scipion, me dit-il un jour, si j'avois un laquais de ton humeur, je croirois posséder un trésor, & si tu n'appartenois à un homme que je confidère, je n'épargnerois rien pour te débaucher. Monsieur, lui répondis-je, vous auriez peu de peine à y réussir ; car j'aime d'inclination les personnes de qualité : c'est mon foible. Leurs manières aisées m'enlèvent. Cela étant, reprit don Manrique, je veux prier le seigneur Baltazar de consentir que tu passes de son service au mien : je ne crois pas qu'il me refuse cette grâce. Véritablement, Velasquez la lui accorda d'autant plus facilement, qu'il ne croyoit pas la perte d'un laquais fripon irréparable. De mon côté, je fus bien aise de ce changement, le valet d'un bourgeois ne me paroissoit qu'un gredin en comparaison du valet d'un chevalier d'Alcantara.

Pour vous faire un portrait fidèle de mon nouveau patron, je vous dirai que c'étoit un cavalier doué de la plus aimable figure, & qui revenoit à tout le monde par la douceur de ses mœurs & par son bon esprit. D'ailleurs, il avoit

•

beaucoup de valeur & de probité : il ne manquoit que du bien ; mais, cadet d'une maison plus illustre que riche, il étoit obligé de vivre aux dépens d'une vieille tante qui demouroit à Tolède, & qui, l'aimant comme un fils, avoit soin de lui faire tenir l'argent dont il avoit besoin pour s'entretenir. Il étoit toujours vêtu proprement : on le recevoit fort bien partout. Il voyoit les principales dames de la ville, & entr'autres, la marquise d'Almenara. C'étoit une veuve de soixante-douze ans, qui, par ses manières engageantes & les agréments de son esprit, attiroit chez elle toute la noblesse de Cordoue : les hommes, ainsi que les femmes, se plaifoient à son entretien, & l'on appelloit sa maison *la bonne compagnie*.

Mon maître étoit un des plus assidus courtisans de cette dame. Un soir qu'il venoit de la quitter, il me parut avoir un air animé qui ne lui étoit pas ordinaire : Seigneur, lui dis-je, vous paroissez bien agité ; votre fidèle serviteur peut-il vous en demander la cause ? Ne vous feroit-il point arrivé quelque chose d'extraordinaire ? Le chevalier sourit à cette question, & m'avoua qu'effectivement il étoit occupé d'une conversation sérieuse qu'il venoit d'avoir avec la marquise d'Almenara. Je voudrois bien, lui dis-je en souriant, que cette mignonne septuagénaire vous eût fait une déclaration d'amour. Ne pense pas te moquer, me répondit-il, apprends, mon ami, que la marquise m'aime :

Chevalier, m'a-t-elle dit, je connois votre peu de fortune, comme votre noblesse, j'ai de l'inclination pour vous, & j'ai résolu de vous épouser pour vous mettre à votre aise, ne pouvant honnêtement vous enrichir d'une autre manière. Je fçais bien que ce mariage me donnera dans le monde un ridicule, qu'on tiendra sur mon compte des discours médifans, & qu'enfin je passerai pour une vieille folle qui veut se remarier. N'importe, je prétends mépriser les caquets, pour vous faire un fort agréable : tout ce que je crains, a-t-elle ajouté, c'est que vous n'ayez de la répugnance à répondre à mes intentions.

Voilà, poursuivit le chevalier, ce que m'a dit la marquise ; j'en suis d'autant plus étonné que c'est la femme de Cordoue la plus sage & la plus raisonnable ; aussi lui ai-je fait réponse que j'étois surpris qu'elle me fit l'honneur de me proposer sa main, elle qui avoit toujours persisté dans la résolution de soutenir jusqu'au bout son veuvage. A quoi elle a reparti, qu'ayant des biens considérables, elle étoit bien aise, de son vivant, d'en faire part à un honnête homme qu'elle chériffoit. Vous êtes apparemment, repris-je, déterminé à sauter le fossé. En peux-tu douter ? me répondit-il ; la marquise a des biens immenses, avec les qualités du cœur & de l'esprit. Il faudroit que j'eusse perdu le jugement pour laisser échapper un établissement si avantageux pour moi.

J'approuvai fort le dessein où mon maître étoit de profiter d'une si belle occasion de faire sa fortune, & même je lui conseillai de brusquer les choses, tant je craignois de les voir changer. Heureusement, la dame avoit encore plus que moi cette affaire à cœur, & bien loin de la négliger, elle donna de si bons ordres que les préparatifs de son hyménée furent bientôt faits. Dès qu'on sçut dans Cordoue que la vieille marquise d'Almenara se dispoit à épouser le jeune don Manrique de Medrana, les railleurs commencèrent à s'égayer aux dépens de cette veuve; mais ils eurent beau s'épuiser en mauvaises plaisanteries, ils ne la détournèrent point de son entreprise; elle laissa parler toute la ville, & suivit son chevalier à l'autel. Leurs noces furent célébrées avec un éclat qui fournit une nouvelle matière à la médifance. La mariée, disoit-on, auroit du moins dû, par pudeur & par bienfiance, supprimer la pompe & le fracas qui ne conviennent point du tout aux vieilles veuves qui prennent de jeunes époux.

La marquise, au lieu de se montrer honteuse d'être à son âge femme du chevalier, se livroit sans contrainte à la joie qu'elle en ressentoit. Il y eut chez elle un grand repas accompagné de symphonie, & la fête finit par un bal où se trouva toute la noblesse de Cordoue, de l'un & de l'autre sexe. Sur la fin du bal, nos nouveaux mariés s'échappèrent pour gagner un appartement où ils s'enfermèrent avec une

femme de chambre & moi ; ce qui fournit à la compagnie un nouveau fujet d'accuser la marquise d'avoir du tempérament. Mais cette dame étoit dans une disposition bien différente de celle où ils la croyoient tous. Auffitôt qu'elle fe vit en particulier avec mon maître, elle lui adreffa ces paroles : Don Manrique, voici votre appartement ; le mien eft dans un autre endroit de cette maifon ; nous paſſerons la nuit dans des chambres séparées, & le jour nous vivrons enſemble comme une mère & fon fils. Le chevalier y fut trompé d'abord : il crut que la dame ne parloit ainſi que pour l'engager à lui faire une douce violence, & s'imaginant devoir par politeſſe paroître paſſionné, il s'approcha d'elle & s'offrit avec emprefſement de lui fervir de valet de chambre ; mais bien loin de lui permettre de la déſhabiller, elle le repouſſa d'un air férieux & lui dit : Arrêtez, don Manrique ; ſi vous me prenez pour une de ces tendres vieilles qui ſe remarient par fragilité, vous êtes dans l'erreur : je ne vous ai point épouſé pour vous faire acheter les avantages que je vous fais par notre contrat de mariage ; ce ſont des dons purs de mon cœur, & je n'exige de votre reconnoiſſance que des ſentiments d'amitié. A ces mots, elle nous laiffa, mon maître & moi, dans notre appartement, & ſe retira dans le ſien avec ſa ſuivante, en défendant abſolument au chevalier de l'accompagner.

Après ſa retraite, nous demeurâmes, don

Manrique & moi, fort étourdis de ce que nous venions d'entendre. Scipion, me dit mon maître, te ferois-tu attendu au discours que la marquise vient de me tenir? Que penfes-tu d'une pareille dame? Je penfe, monfieur, que c'est une femme comme il n'y en a point. Quel bonheur pour vous de l'avoir! C'est pofféder un bénéfice fans être tenu d'acquitter les charges. Pour moi, reprit don Manrique, j'admire une épouse d'un caractère fi eftimable, & je prétends compenfer par toutes les attentions imaginables le facrifice qu'elle fait à fa délicateffe. Nous continuâmes à nous entretenir de la dame, & nous allâmes enfuite nous reposer, moi fur un grabat dans une garde-robe, & mon maître dans un beau lit qu'on lui avoit préparé, & où je crois, qu'au fond de fon âme, il ne fut pas fâché de coucher feul, quoiqu'il fe fentît affez reconnoiffant pour oublier l'âge d'une femme fi généreufe.

Les réjouiffances recommencèrent le jour fuivant, & la nouvelle mariée parut de fi belle humeur, qu'elle donna beau jeu aux mauvais plaifans. Elle rioit toute la première de ce qu'ils difoient; elle excitoit même les rieurs à s'égayer, en fe prêtant de bonne grâce à leurs faillies. Le chevalier, de fon côté, ne fe montrait pas moins content que fon épouse, & l'on eût dit, à l'air tendre dont il la regardoit & lui parloit, qu'il étoit dans le goût de la vieilleffe. Les deux époux eurent le foir une nouvelle

conversacion où il fut décidé que, sans se gêner l'un & l'autre, ils vivoient de la même façon qu'ils avoient vécu avant leur mariage. Cependant il faut donner cette louange à don Manrique, qu'il fit, par considération pour sa femme, ce que peu de maris eussent fait à sa place ; il abandonna une petite bourgeoise qu'il aimoit, & dont il étoit aimé ; ne voulant pas entretenir un commerce qui eût semblé insulter à la conduite délicate que son épouse tenoit avec lui.

Tandis qu'il donnoit de si fortes marques de reconnoissance à cette vieille dame, elle les payoit avec usure, quoiqu'elle les ignorât. Elle le rendit maître de son coffre-fort qui valoit mieux que celui de Velasquez. Comme elle avoit réformé sa maison pendant son veuvage, elle la remit sur le même pied où elle avoit été du vivant de son premier époux ; elle grossit son domestique, remplit ses écuries de chevaux & de mules ; en un mot, par ses généreuses bontés, le chevalier le plus gueux de l'ordre d'Alcantara en devint le plus riche. Vous demandez peut-être ce que je gagnai à tout cela. Je reçus cinquante pistoles de ma maîtresse, & cent de mon maître, qui de plus me fit son secrétaire avec quatre cents écus d'appointements ; il eut même assez de confiance en moi pour vouloir que je fusse son trésorier.

Son trésorier ! m'écriai-je, en interrompant Scipion dans cet endroit & en faisant un éclat de rire. Oui, monsieur, répliqua-t-il d'un air

froid & sérieux, oui, son trésorier : j'ose même dire que je me suis acquitté de cet emploi avec honneur. Il est vrai que je suis peut-être redevable de quelque chose à la caisse ; car, comme je prenois dedans mes gages d'avance, & que j'ai quitté brusquement le service du chevalier, il n'est pas impossible que le comptable soit en reste ; en tout cas, c'est le dernier reproche qu'on ait à me faire, puisque j'ai toujours été, depuis ce temps-là, plein de droiture & de probité.

J'étois donc, poursuivit le fils de la Coscolina, secrétaire & trésorier de don Manrique, qui paroissoit aussi content de moi que j'étois satisfait de lui, lorsqu'il reçut une lettre de Tolède, par laquelle on lui mandoit que dona Theodora Muscoso, sa tante, étoit à l'extrémité. Il fut si sensible à cette nouvelle, qu'il partit sur le champ pour se rendre auprès de cette dame qui lui servoit de mère depuis plusieurs années. Je l'accompagnai dans ce voyage avec un valet de chambre & un laquais seulement ; & tous quatre montés sur les meilleurs chevaux de nos écuries, nous gagnâmes en diligence Tolède, où nous trouvâmes dona Theodora dans un état à nous faire espérer qu'elle ne mourroit point de sa maladie, & véritablement, nos pronostics, quoique contraires à celui d'un vieux médecin qui la gouvernoit, ne furent pas démentis par l'événement.

Pendant que la santé de notre bonne tante

se rétabliffoit à vue d'œil, moins peut-être par les remèdes qu'on lui faifoit prendre, que par la présence de fon cher neveu, monsieur le trésorier passoit son temps le plus agréablement qu'il lui étoit possible, avec des jeunes gens dont la connoissance étoit fort propre à lui procurer des occasions de dépenser son argent. Outre les fêtes galantes qu'ils m'obligeoient à donner aux dames dont ils me procuroient la connoissance, ils m'entraînoient quelquefois dans des tripots où ils m'engageoient à jouer avec eux, & n'étant pas aussi habile joueur que mon maître Abel, je perdois beaucoup plus souvent que je ne gagnois. Je prenois goût insensiblement au jeu, & si je me fusse entièrement livré à cette passion, elle m'auroit réduit sans doute à tirer de la caisse quelques quartiers d'avance; mais heureusement l'amour sauva la caisse, & ma vertu. Un jour, comme je passois auprès de l'Église *de los Reyes* ¹⁶, j'aperçus au travers d'une jaloufie dont les rideaux étoient ouverts, une jeune fillè qui me parut moins une mortelle qu'une divinité. Je me fervirois d'un terme encore plus fort, s'il y en avoit pour mieux vous exprimer l'impression que sa vue fit sur moi. Je m'informai d'elle, & à force de perquisitions, j'appris qu'elle se nommoit Béatrix, & qu'elle étoit suivante de dona Julia, fille cadette du comte de Polan.

Béatrix interrompit Scipion en riant à gorge déployée, puis adressant la parole à ma femme :

Charmante Antonia, lui dit-elle, regardez-moi bien, je vous prie ; n'ai-je pas à votre avis l'air d'une divinité ? Vous l'aviez alors à mes yeux, lui dit Scipion, & depuis que votre fidélité ne m'est plus suspecte, vous me paroissez plus belle que jamais. Mon secrétaire, après une repartie si galante, poursuivit ainsi son histoire.

Cette découverte acheva de m'enflammer, non, à la vérité, d'une ardeur légitime. J'en fais un aveu sincère. Je m'imaginai que je triompherois facilement de sa vertu, si je la tentois par des présens capables de l'ébranler ; mais je jugeois mal de la chaste Béatrix. J'eus beau lui faire proposer par des femmes mercenaires ma bourse & mes soins, elle rejeta fièrement mes propositions. Sa résistance, au lieu d'éteindre mes desirs, les irrita. J'eus recours au dernier expédient ; je lui fis offrir ma main, qu'elle accepta lorsqu'elle sçut que j'étois secrétaire & trésorier de don Manrique. Comme nous trouvâmes à propos de cacher notre mariage pendant quelque temps, nous nous mariâmes secrètement, en présence de la dame Lorença Séphora, gouvernante de Séraphine, & devant quelques autres domestiques du comte de Polan. Je n'eus pas plutôt épousé Béatrix, qu'elle me facilita les moyens de la voir le jour, & de l'entretenir la nuit dans le jardin où je m'introduisois par une petite porte dont elle me donna la clef. Jamais deux époux n'ont été plus con-

tens que nous l'étions l'un & l'autre. Béatrix & moi, nous attendions avec une égale impatience l'heure du rendez-vous, nous y courions avec le même empressement, & le temps que nous passions ensemble, quoiqu'il fût quelquefois assez long, nous sembloit toujours trop court. Enfin, nous vivions plutôt en amans qu'en époux. Mais la fortune jalouse troubla bientôt notre félicité.

Une nuit qui fut aussi cruelle pour moi que les précédentes avoient été douces, je fus surpris, en voulant entrer dans le jardin, de trouver la petite porte ouverte. Cette nouveauté m'alarma, j'en tirai un mauvais augure, je devins pâle & tremblant, comme si j'eusse pressenti ce qui m'alloit arriver, & m'avançant dans l'obscurité vers un cabinet de verdure où j'avois accoutumé de parler à mon épouse, j'entendis la voix d'un homme. Je m'arrêtai tout à coup pour mieux ouïr, & mon oreille fut aussitôt frappée de ces paroles : « Ne me faites donc point languir, ma chère Béatrix, achevez mon bonheur, songez que votre fortune y est attachée. » Au lieu d'avoir la patience d'écouter encore, je crus n'avoir pas besoin d'en entendre davantage ; une fureur jalouse s'empara de mon âme, & ne respirant que vengeance, je tirai mon épée & j'entrai brusquement dans le cabinet. Ah ! lâche suborneur, m'écriai-je, qui que tu sois, il faut que tu m'arraches la vie avant que tu m'ôtes l'honneur. En disant ces mots, je

chargeai le cavalier qui s'entretenoit avec Béatrix. Il se mit promptement en défense, & se battit en homme qui sçavoit mieux faire des armes que moi qui n'avois reçu que quelques leçons d'escrime à Cordoue. Cependant, tout grand spadassin qu'il étoit, il ne put parer un coup que je lui portai, ou plutôt, il fit un faux pas ; je le vis tomber, & m'imaginant l'avoir mortellement blessé, je m'enfuis à toutes jambes, sans vouloir répondre à Béatrix qui m'appeloit à haute voix.

Oui, vraiment, interrompit la femme de Scipion, en nous adressant la parole, je l'appelois pour le tirer d'erreur. Le cavalier avec qui je m'entretenois dans le cabinet, étoit don Ferdinand de Leyva. Ce seigneur qui aimoit Julie, ma maîtresse, avoit formé la résolution de l'enlever, croyant ne pouvoir l'obtenir que par ce moyen, & je lui avois moi-même donné rendez-vous dans le jardin, pour concerter avec lui cet enlèvement dont il m'affuroit que dépendoit ma fortune ; mais j'eus beau crier pour rappeler mon époux aveuglé par sa colère, il s'éloigna de moi comme d'une femme infidèle.

Dans l'état où je me trouvois, reprit Scipion, j'étois capable de tout. Ceux qui sçavent par expérience ce que c'est que la jalousie, & quelles extravagances elle fait faire aux meilleurs esprits, ne feront point étonnés du désordre qu'elle produisit dans mon foible cerveau. Je passai dans le moment d'une extrémité à l'au-

tre : je sentis succéder des mouvemens de haine aux sentimens de tendresse que j'avois un instant auparavant pour mon épouse. Je fis ferment de l'abandonner & de la bannir pour jamais de ma mémoire. D'ailleurs, je croyois avoir tué un cavalier, & dans cette opinion, craignant de tomber entre les mains de la justice, j'éprouvois ce trouble funeste qui suit partout, comme une Furie, un homme qui vient de faire un mauvais coup. Dans cette horrible situation, ne songeant qu'à me sauver, je ne retournai point au logis, & je sortis à l'heure même de Tolède, n'ayant point d'autres hardes que l'habit dont j'étois revêtu. Il est vrai que j'avois dans mes poches une soixantaine de pistoles, ce qui ne laissoit pas d'être une assez bonne ressource pour un jeune homme qui se résolvoit à vivre toujours dans la servitude.

Je marchai toute la nuit, ou pour mieux dire je courus, car l'image des alguazils, toujours présente à mon esprit, me donnoit sans cesse une nouvelle vigueur. L'aurore me découvrit entre Rodillas & Maqueda. Lorsque je fus à ce dernier bourg, me trouvant un peu fatigué, j'entrai dans l'église qu'on venoit d'ouvrir, & après y avoir fait une prière, je m'affis sur un banc pour me reposer. Je me mis à rêver à l'état de mes affaires qui n'avoient que trop de quoi m'occuper ; mais je n'eus pas le temps de faire bien des réflexions. J'entendis retentir l'église de trois ou quatre coups de fouet, qui me fi-

rent juger qu'il passoit par-là quelque muletier. Je me levai aussitôt pour aller voir si je ne me trompois pas, & quand je fus à la porte, j'en aperçus un qui monté sur une mule, en menoit deux autres à vuide : Arrêtez, mon ami, lui dis-je, où vont ces mules ? A Madrid, me répondit-il. J'ai amené, de là ici, deux bons religieux de saint Dominique, & je m'en retourne.

L'occasion qui se présentoit de faire le voyage de Madrid m'en inspira l'envie ; je fis marché avec le muletier, je montai sur une de ses mules, & nous poussâmes vers Illescas où nous devions aller coucher. A peine fûmes nous hors de Maqueda, que le muletier, homme de trente-cinq à quarante ans, commença d'entonner des chants d'Église à pleine tête ; il débuta par les prières que les chanoines disent à matines, ensuite il chanta le *Credo*, comme on le chante aux grandes messes ; puis passant aux vêpres, il les dit sans me faire grâce du *Magnificat*. Quoique le faquin m'étourdît les oreilles, je ne pouvois m'empêcher de rire ; je l'excitois même à continuer quand il étoit obligé de s'arrêter pour reprendre haleine : Courage, l'ami, lui dis-je, poursuivez ; si le ciel vous a donné de bons poulmons, vous n'en faites pas un mauvais usage. Oh ! pour cela, non, s'écria-t-il ; je ne ressemble pas, Dieu merci, à la plupart des voituriers qui ne chantent que des chansons infâmes ou impies, je ne chante même jamais

de romances fur nos guerres contre les Maures, car si ces choses-là ne font pas déshonnêtes, vous conviendrez du moins qu'elles font frivoles, & qu'un bon chrétien ne doit pas s'en occuper. Vous avez, lui répliquai-je, une pureté de cœur que les muletiers ont rarement ; mais dites-moi, mon ami, avec votre extrême délicatesse fur le choix de vos chants, avez-vous auffi fait vœu de chasteté dans les hôtelleries où il y a de jeunes servantes ? Affurément, me répartit-il, la continence est encore une chose dont je me pique dans ces fortes de lieux ; je n'y songe qu'au foin que je dois avoir de mes mules. Je ne fus pas peu étonné d'entendre parler de cette forte le phénix des muletiers, & le tenant pour un homme de bien & d'esprit, je liai avec lui conversation après qu'il eut chanté tout son faoul.

Nous arrivâmes à Illescas fur la fin de la journée. Lorsque nous fûmes à l'hôtellerie, je laissai à mon compagnon le foin des mules, & j'entrai dans la cuisine où j'ordonnai à l'hôte de nous préparer un bon souper ; ce qu'il promit de faire si bien, que je me souviendrois, dit-il, toute ma vie, d'avoir logé chez lui. Demandez, ajouta-t-il, demandez à votre muletier, quel homme je suis. Vive Dieu ! je défierois tous les cuifiniers de Tolède & de Madrid de faire une *olla podrida* comparable aux miennes. Je veux vous régaler ce soir d'un civet de lapereau de ma façon ; vous verrez si

j'ai tort de vanter mon sçavoir-faire. Là deffus, me montrant une casserole où il y avoit, à ce qu'il difoit, un lapin déjà tout haché : Voilà, continua-t-il, ce que je prétends vous donner pour votre souper, avec une épaule de mouton rôti. Quand j'aurai mis là dedans du poivre, du sel, du vin, un paquet de fines herbes, & quelques autres ingrédiens que j'employe dans mes fauces, j'espère que je vous servirai tantôt un ragoût digne d'un contador mayor.

L'hôte, après avoir ainsi fait son éloge, commença d'apprêter le souper. Pendant qu'il y travailloit, j'entrai dans une salle où m'étant couché sur un grabat que j'y trouvai, je m'endormis de fatigue, n'ayant pris aucun repos la nuit précédente. Au bout de deux heures, le muletier vint me réveiller : Mon gentilhomme, me dit-il, votre souper est prêt ; venez, s'il vous plaît, vous mettre à table. Il y en avoit dans la salle une sur laquelle étoient deux couverts. Nous nous y assîmes le muletier & moi, & l'on nous apporta le civet. Je me jetai dessus avidement, je le trouvai d'un goût exquis, soit que la faim m'en fît juger trop favorablement, soit que ce fût véritablement un effet des ingrédiens du cuisinier. On nous servit ensuite un morceau de mouton rôti, & remarquant que le muletier ne faisoit honneur qu'à ce dernier plat, je lui demandai pourquoi il ne touchoit point à l'autre. Il me répondit, en fouriant, qu'il n'aimoit pas les ragoûts. Cette réponse ou plu-

tôt le fouris dont il l'avoit accompagnée, me parut mystérieux. Vous me cachez, lui dis-je, la véritable raison qui vous empêche de manger de ce civet ; faites-moi le plaisir de me l'apprendre. Puisque vous êtes si curieux de le sçavoir, reprit-il, je vous dirai que j'ai de la répugnance à me bourrer l'estomach de ces fortes de ragoûts, depuis qu'en allant de Tolède à Cuença, on me servit un soir dans une hôtellerie pour un lapin de garenne, un matou en hachis ; cela m'a dégoûté des fricassées.

Le muletier ne m'eut pas sitôt dit ces paroles, que malgré la faim qui me dévorait, l'appétit me manqua tout à coup. Je me mis en tête que je venois de manger d'un lapin supposé, & je ne regardai plus le ragoût qu'en faisant la grimace. Mon compagnon ne me guérit pas l'esprit là-dessus, en me disant que les maîtres d'hôtelleries, en Espagne, faisoient assez souvent ce *qui pro quo*, de même que les pâtissiers. Ce discours, comme vous voyez, étoit fort consolant ; aussi je n'eus plus aucune envie de retourner au civet, pas même de toucher au plat de rôti, de peur que le mouton ne fût pas mieux vérifié que le lapin. Je me levai de table en maudissant le ragoût, l'hôte & l'hôtellerie, & m'étant recouché sur le grabat, j'y passai la nuit plus tranquillement que je ne m'y étois attendu. Le jour suivant, de grand matin, après avoir payé mon hôte aussi grassement que s'il m'eût fort bien traité, je m'éloignai d'Illescas,

l'imagination encore si remplie du civet, que je prenois pour des chats tous les animaux que j'apercevois.

J'arrivai de bonne heure à Madrid, où, fitôt que j'eus satisfait mon muletier, je louai une chambre garnie auprès de la Porte du Soleil. Mes yeux, quoiqu'accoutumés au grand monde, ne laissèrent pas d'être éblouis du concours de seigneurs qu'on voit ordinairement dans le quartier de la cour. J'admirai la prodigieuse quantité de carrosses & le nombre infini de gentilshommes, de pages & de laquais qui étoient à la suite des grands. Mon admiration redoubla, lorsqu'étant allé au lever du roi, j'aperçus ce monarque environné de ses courtisans. Je fus charmé de ce spectacle, & je dis en moi-même : Quel éclat ! quelle grandeur ! Je ne m'étonne plus d'avoir ouï dire qu'il faut voir la cour de Madrid, pour en concevoir toute la magnificence. Je suis ravi d'y être venu, j'ai un presentiment que j'y ferai quelque chose. Je n'y fis pourtant rien, que quelques connoissances infructueuses. Je dépenfai mon argent peu à peu, & je fus trop heureux de me donner, avec tout mon mérite, à un pédant de Salamanque, qu'une affaire de famille avoit attiré à Madrid où il étoit né, & que le hazard me fit connoître. Je devins son *factotum*, & je le suivis à son université lorsqu'il y retourna.

Mon nouveau patron se nommoit don Ignacio de Ipigna. Il prenoit le *don*, pour avoir été

précepteur d'un duc qui lui faisoit par reconnaissance une pension à vie. Ce n'est pas tout. Il en avoit une autre comme professeur émérite du collège, & de plus, il avoit tous les ans, du public, un revenu de deux ou trois cents pistoles, par les livres de morale dogmatique qu'il avoit coutume de faire imprimer. La manière dont il composoit ses ouvrages mérite bien qu'on en fasse mention. L'illustre don Ignacio passoit presque toute la journée à lire les auteurs hébreux, grecs & latins, & à mettre, sur un petit carré de papier, chaque apophtegme ou pensée brillante qu'il y trouvoit. A mesure qu'il remplissoit des carrés, il m'employoit à les enfiler dans un fil de fer en forme de guirlande, & chaque guirlande faisoit un tome. Que nous faisons de mauvais livres ! Il ne se passoit guère de mois que nous ne fissions pour le moins deux volumes, & aussitôt la presse en gémissoit : ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que ces compilations se donnoient pour des nouveautés, & si les critiques s'avisent de reprocher à l'auteur qu'il pillait les anciens, il leur répondoit avec une orgueilleuse effronterie : *Furto lætamur in ipso* ¹⁷.

Il étoit aussi grand commentateur, & il y avoit tant d'érudition dans ses commentaires, qu'il faisoit souvent des remarques sur des choses qui n'étoient pas dignes d'être remarquées ; comme sur ces carrés de papier il écrivoit quelquefois très-mal à propos des passages d'Hésio-

de & d'autres auteurs. Néanmoins, avec tout cela, je ne laissai pas de profiter chez ce sçavant. Il y auroit de l'ingratitude à n'en pas convenir : j'y perfectionnai mon écriture à force de copier ses ouvrages ; & si, me traitant en élève plutôt qu'en valet, il eut soin de me former l'esprit, il ne négligea point mes mœurs. Scipion, me disoit-il, quand par hazard il entendoit dire que quelque domestique avoit fait une friponnerie, prends bien garde, mon enfant, de fuivre le mauvais exemple de ce fripon. Il faut qu'un valet serve son maître avec autant de fidélité que de zèle, & s'efforce de devenir vertueux par le travail, s'il a le malheur de ne l'être point par nature. En un mot, don Ignacio ne perdoit aucune occasion de me porter à la vertu, & ses exhortations faisoient sur moi un si bon effet, que je n'eus pas la moindre tentation de lui jouer quelque tour pendant quinze mois que je demeurai chez lui.

J'ai déjà dit que le docteur de Ipigna étoit originaire de Madrid ; il y avoit une parente, appelée Catalina, qui étoit femme de chambre de Madame la Nourrice. Cette foubrette qui est la même dont je me suis servi depuis pour tirer de la tour de Ségovie le seigneur de Santillane, ayant envie de rendre service à don Ignacio, engagea sa maîtresse à demander pour lui un bénéfice au duc de Lerme. Ce ministre le fit nommer à l'archidiaconat de Grenade, lequel étant en pays conquis est à la nomination

du roi. Nous partîmes pour Madrid, fitôt que nous eûmes appris cette nouvelle, le docteur voulant remercier ses bienfaitrices avant que d'aller à Grenade. J'eus plus d'une occasion de voir Catalina, & de lui parler. Mon humeur enjouée & mon air aisé lui plurent ; de mon côté, je la trouvai si fort à mon gré, que je ne pus me défendre de répondre aux petites marques d'amitié qu'elle me donna ; enfin nous nous attachâmes l'un à l'autre. Pardonnez-moi cet aveu, ma chère Béatrix ; comme je vous croyois infidèle, cette erreur doit me fauver de vos reproches.

Cependant le docteur don Ignacio se préparoit à partir pour Grenade. Sa parente & moi, effrayés de la prochaine séparation qui nous menaçoit, nous eûmes recours à un expédient qui nous en préserva : je feignis d'être malade, je me plaignis de la tête, je me plaignis de la poitrine, & je fis toutes les démonstrations d'un homme accablé de tous les maux du monde. Mon maître appela un médecin. Ce qui me fit trembler, m'imaginant que cet hippocrate alloit s'apercevoir que je n'étois point malade, mais heureusement, & comme s'il eût été d'accord avec moi, il me dit bonnement, après m'avoir bien observé, que ma maladie étoit plus féricieuse qu'on ne pensoit, & que selon toutes les apparences je garderois longtemps la chambre. Le docteur, impatient de se rendre à sa cathédrale, ne jugea point à propos de retarder son

départ ; il aima mieux prendre un autre garçon pour le servir ; il se contenta de m'abandonner aux foins d'une garde à laquelle il laissa une somme d'argent pour m'enterrer si je mourois, ou pour récompenser mes services, si je revenois de ma maladie.

Sitôt que je vus don Ignacio parti pour Grenade, je fus guéri de tous mes prétendus maux. Je me levai, je congédiai mon médecin qui avoit tant de pénétration, & je me défis de ma garde qui me vola plus de la moitié des espèces qu'elle devoit me remettre. Tandis que je faisois ce personnage, Catalina en jouoit un autre auprès de dona Anna de Guevara, sa maîtresse, à laquelle faisant entendre que j'étois admirable pour l'intrigue, elle lui mit dans l'esprit de me choisir pour un de ses agens. Madame la nourrice à qui l'amour des richesses faisoit souvent former des entreprises lucratives, ayant besoin de pareils sujets, me reçut parmi ses domestiques, & ne tarda guère à m'éprouver. Elle me donna des commissions qui demandoient un peu d'adresse, & sans vanité, je ne m'en acquittai point mal ; aussi fut-elle autant satisfaite de moi que j'eus lieu d'être mécontent d'elle. La dame étoit si avare, qu'elle ne me faisoit pas la moindre part des fruits qu'elle recueilloit de mon industrie & de mes peines. Elle s'imaginoit qu'en me payant exactement mes gages, elle en ufoit avec moi assez généreusement. Cet excès d'avarice me

déplut & m'auroit bientôt fait fortir de chez cette dame, si je n'y eusse été retenu par les bontés de Catalina, qui s'enflammant de plus en plus tous les jours, me proposa formellement de l'épouser.

Doucement, lui dis-je, mon adorable, cette cérémonie ne se peut faire entre nous si promptement ; il faut auparavant que j'apprenne la mort d'une jeune personne qui vous a prévenue, & dont je suis devenu l'époux pour mes péchés. A d'autres, me répondit Catalina. Je ne suis point assez crédule pour ajouter foi à ce que vous êtes marié ; & pourquoi ? pour me cacher poliment la répugnance que vous avez à me prendre pour votre épouse. Je lui protestai vainement que je lui disois la vérité, mon aveu sincère lui parut une défaite & s'en trouvant offensée, elle changea de manière à mon égard. Nous ne nous brouillâmes point ; mais notre commerce se refroidit à vue d'œil, & nous n'eûmes plus l'un pour l'autre que des égards de bienfiance & d'honnêteté.

Dans cette conjoncture, j'appris qu'il falloit un laquais au seigneur Gil Blas de Santillane, secrétaire du premier ministre de la couronne d'Espagne, & ce poste me flatta d'autant plus, qu'on m'en parla comme du plus gracieux que je pusse occuper. Le seigneur de Santillane, me dit-on, est un cavalier plein de mérite, un garçon chéri du duc de Lerme, & qui, par conséquent, ne sçauroit manquer de pouffer loin sa

fortune ; d'ailleurs, il a le cœur généreux ; en faisant ses affaires, vous ferez fort bien les vôtres. J'allai me présenter au seigneur Gil Blas, pour qui d'abord je me sentis naître de l'inclination, & qui m'arrêta sur ma physionomie. Je ne balançai point à quitter pour lui madame la nourrice, & il fera, s'il plaît au ciel, le dernier de mes maîtres.

Scipion finit son histoire en cet endroit. Puis, m'adressant la parole : Seigneur de Santillane, continua-t-il, c'est à vous que je m'adresse à présent. Faites-moi la grâce de témoigner à ces dames que vous m'avez toujours connu pour un serviteur aussi fidèle que zélé. J'ai besoin de votre témoignage pour leur persuader que le fils de la Coscolina a purgé ses mœurs, & fait succéder de vertueux sentimens à ses mauvaises inclinations.

Oui, mesdames, dis-je alors, c'est de quoi je puis vous répondre. Si dans son enfance Scipion a été un vrai *picaro*, il s'est depuis si bien corrigé, qu'il est devenu le modèle d'un parfait domestique. Bien loin d'avoir quelques reproches à lui faire sur la conduite qu'il a tenue avec moi, je dois plutôt avouer que je lui ai de grandes obligations.

La nuit qu'on m'enleva pour me conduire à la tour de Ségovie, il fauva du pillage & mit en sûreté une partie de mes effets, qu'il pouvoit impunément s'approprier ; il ne se contenta pas même de songer à conserver mon

bien, il vint, par pure amitié, s'enfermer avec moi dans ma prison, préférant aux charmes de la liberté le triste plaisir de partager mes peines.

Fin du dixième livre.





LIVRE ONZIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

De la plus grande joie que Gil Blas ait jamais sentie, & du triste accident qui la troubla. Des changemens qui arrivèrent à la cour, & qui furent cause que Santillane y retourna.

J'AI déjà dit qu'Antonia & Béatrix s'accordoient ensemble parfaitement bien, l'une étant accoutumée à vivre en foubrette founife, & l'autre s'accoutumant volontiers à faire la maîtresse. Nous étions, Scipion & moi, des maris trop galans & trop chéris de nos femmes, pour n'avoir pas bientôt la satisfaction d'être pères; elles devinrent enceintes presque en même temps. Béatrix accoucha la première & mit au monde une fille, & peu de

jours après, Antonia nous combla tous de joie, en me donnant un fils. Ravi d'un si heureux événement, j'envoyai mon secrétaire à Valence en porter la nouvelle au Gouverneur, qui vint à Llyrias avec Séraphine & la marquise de Pliego, tenir les enfans sur les fonts, se faisant un plaisir d'ajouter ces témoignages d'affection à tous ceux que j'avois déjà reçus de lui. Mon fils qui eut pour parrain ce feigneur, & pour marraine la marquise, fut nommé Alphonse, & madame la gouvernante, voulant que j'eusse l'honneur d'être doublement son compère, tint avec moi la fille de Scipion, à laquelle nous donnâmes le nom de Séraphine.

La naissance de mon fils ne réjouit pas seulement les personnes du château; les habitans de Llyrias la célébrèrent aussi par des fêtes qui firent connoître que tout le hameau prenoit part au plaisir de son seigneur. Mais, hélas! nos réjouissances ne furent pas de longue durée, ou pour mieux dire, elles se convertirent tout à coup en gémissemens, en plaintes, en lamentations, par un accident que plus de vingt années n'ont pu me faire oublier, & qui sera toujours présent à ma pensée. Mon fils mourut, & sa mère, quoiqu'elle fût heureusement accouchée de lui, le suivit de près : une fièvre violente emporta ma chère épouse après quatorze mois de mariage. Que le lecteur conçoive, s'il est possible, la douleur dont je fus

faifi ; je tombai dans un accablement ftupide ; à force de fentir la perte que je faifois, j'y paroiffois comme infenfible. Je fus cinq ou fix jours dans cet état ; je ne voulois prendre aucune nourriture, & je crois que, fans Scipion, je me ferois laiffé mourir de faim, ou que la tête m'auroit tourné ; mais cet adroit fecrétaire fut tromper ma douleur en s'y conformant ; il trouvoit le fecret de me faire avaler des bouillons en me les préfentant d'un air fi mortifié, qu'il fembloit me les donner moins pour conferver ma vie que pour nourrir mon affliction.

Cet affectionné ferviteur écrivit à don Alphonfe pour l'informer du malheur qui m'étoit arrivé & de la fituation pitoyable où je me trouvois. Ce feigneur, tendre & compatiffant, cet ami généreux, fe rendit bientôt à Llyrias. Je ne puis, fans m'attendrir, rappeler le moment où il s'offrit à mes yeux : Mon cher Santillane, me dit-il en m'embraffant, je ne viens point ici pour vous confoler ; j'y viens pleurer avec vous Antonia, comme vous pleureriez avec moi Séraphine, fi la Parque me l'eût ravie. Effectivement il répandit des larmes & confondit fes foupirs avec les miens. Tout accablé que j'étois de ma triftelfe, je ne laiffois pas de reffentir vivement les bontés de ce feigneur.

Don Alphonfe eut avec Scipion un long entretien fur ce qu'il y avoit à faire pour vaincre

ma douleur. Ils jugèrent qu'il falloit, pour quelque temps, m'éloigner de Llyrias, où tout me retraçoit sans cesse l'image d'Antonia. Sur quoi le fils de don César me propofa de m'emmener à Valence, & mon fecrétaire appuya fi bien la propofition, que je l'acceptai. Je laiffai Scipion & fa femme au château dont le féjour véritablement ne fervoit qu'à irriter mes ennuis, & je partis avec le gouverneur. Lorsque je fus à Valence, don César & fa belle-fille n'épargnèrent rien pour faire diversion à mon chagrin : ils mirent, tour à tour, en ufage tous les amufemens les plus propres à me diffiper; mais, malgré tous leurs foins, je demurai plongé dans une mélancolie dont ils ne purent me tirer. Il ne tenoit pas non plus à Scipion que je ne repriffe ma tranquillité : il venoit fouvent de Llyrias à Valence, pour fçavoir de mes nouvelles; il s'en retournoit d'autant plus trifte ou d'autant plus gai qu'il me voyoit plus ou moins en difpofition à me confoler. Je ne faifois pas en lui cette remarque fans plaifir. Je lui tenois compte des mouvemens d'amitié qu'il laiffait éclater, & je m'applaudiffois d'avoir un domestique fi attaché à moi.

Il entra un matin dans ma chambre. Monsieur, me dit-il d'un air fort agité, il fe répand dans la ville un bruit qui intérefse toute la monarchie : on dit que Philippe III ne vit plus, & que le prince fon fils est fur le trône. On ajoute à cela, pourfuivit-il, que le cardinal duc

de Lerme a perdu son poste, qu'il lui est même défendu de paroître à la cour, & que don Guzman, comte d'Olivarès, est présentement premier ministre¹⁸. Je me sentis un peu ému de cette nouvelle, sans sçavoir pourquoi. Scipion s'en aperçut, & me demanda si je ne prenois aucune part à ce grand changement. Hé! quelle part veux-tu que j'y prenne, lui répondis-je, mon enfant? J'ai quitté la cour; tous les changemens qui peuvent y arriver me doivent être indifférens.

Pour un homme de votre âge, reprit le fils de la Coscolina, vous êtes bien détaché du monde. A votre place j'aurois un desir curieux. Quel desir? interrompis-je. Ma foi, reprit-il, j'irois à Madrid montrer mon visage au jeune monarque pour voir s'il me remettrait; c'est un plaisir que je me donnerois. Je t'entends, lui dis-je, tu voudrois que je retournasse à la cour pour y tenter de nouveau la fortune, ou plutôt, pour y redevenir un avare & un ambitieux. Pourquoi vos mœurs s'y corromproient-elles encore? me repartit Scipion. Ayez plus de confiance que vous n'en avez en votre vertu. Je vous réponds de vous-même. Les saines réflexions que votre disgrâce vous a fait faire sur la cour ne vous permettent point d'en redouter les dangers. Rembarquez-vous hardiment sur une mer dont vous connoissez tous les écueils. Tais-toi, flatteur, m'écriai-je en fouriant, es-tu las de me voir mener une vie tranquille?

Je croyois que mon repos t'étoit plus cher.

Dans cet endroit de notre conversation, don César & son fils arrivèrent. Ils me confirmèrent la nouvelle de la mort du roi, ainsi que le malheur du duc de Lerme. Ils m'apprirent de plus que ce ministre ayant fait demander la permission de se retirer à Rome, n'avoit pu l'obtenir, & qu'il lui étoit ordonné de se rendre à son marquisat de Denia. Ensuite, comme s'ils eussent agi de concert avec mon secrétaire, ils me conseillèrent d'aller à Madrid me présenter aux yeux du nouveau roi, puisque j'en étois connu, & que je lui avois même rendu des services que les grands récompensent assez volontiers. Pour moi, dit don Alphonse, je ne doute point qu'il ne les reconnoisse ; Philippe IV doit payer les dettes du prince d'Espagne. J'ai le même pressentiment, dit don César, & je regarde le voyage de Santillane à la cour comme une occasion pour lui de parvenir aux grands emplois.

En vérité, mes seigneurs, m'écriai-je, vous ne pensez pas bien à ce que vous dites. Il semble, à vous entendre l'un & l'autre, que je n'aie qu'à me rendre à Madrid pour avoir la clef d'or, ou quelque gouvernement ; vous êtes dans l'erreur. Je suis au contraire bien persuadé que le roi ne feroit aucune attention à ma figure si je m'offrois à ses regards ; j'en ferai, si vous le souhaitez, l'épreuve pour vous défabuser. Les seigneurs de Leyva me prirent

au mot, & je ne pus me défendre de leur promettre que je partirois incessamment pour Madrid. Sitôt que mon secrétaire me vit déterminé à faire ce voyage, il en ressentit une joie immodérée. Il s'imaginait que je ne paroîtrois pas plutôt devant le nouveau monarque, que ce prince me démêleroit dans la foule, & m'accableroit d'honneurs & de biens. Là-dessus, se berçant des plus brillantes chimères, il m'élevoit aux premières belles charges de l'État, & se pouffoit à la faveur de mon élévation.

Je me disposai donc à retourner à la cour, non dans la vue d'y sacrifier encore à la fortune, mais pour contenter don César & son fils qui avoient dans l'esprit que je posséderois bientôt les bonnes grâces du souverain. Il est vrai que je me sentoiss au fond de l'âme quelque envie d'éprouver si ce jeune prince me reconnoîtroit. Entraîné par ce mouvement curieux, sans espérance & sans dessein de tirer quelque avantage du nouveau règne, je pris le chemin de Madrid avec Scipion, abandonnant le soin de mon château à Béatrix qui étoit une très-bonne ménagère.





CHAPITRE II.

Gil Blas se rend à Madrid; il paroît à la Cour. Le roi le reconnoît, & le recommande à son premier ministre. Suite de cette recommandation.



NOUS nous rendîmes à Madrid en moins de huit jours, don Alphonse nous ayant donné deux de ses meilleurs chevaux pour faire plus de diligence. Nous allâmes descendre à un hôtel garni où j'avois déjà logé, chez Vincent Ferrero, mon ancien hôte, qui fut bien aise de me revoir.

Comme c'étoit un homme qui se piquoit de sçavoir tout ce qui se passoit, tant à la cour que dans la ville, je lui demandai ce qu'il y avoit de nouveau : Bien des choses, me répondit-il. Depuis la mort de Philippe III, les amis & les partisans du cardinal duc de Lerme se sont bien remués pour maintenir Son Éminence dans le ministère ; mais leurs efforts ont été vains : le comte d'Olivarès l'a emporté sur

eux. On prétend que l'Espagne ne perd point au change, & que ce nouveau premier ministre a le génie d'une si vaste étendue, qu'il feroit capable de gouverner le monde entier ; Dieu le veuille ! Ce qu'il y a de certain, continuait-il, c'est que le peuple a conçu la plus haute opinion de sa capacité : nous verrons dans la suite si le duc de Lerme est bien ou mal remplacé. Forrero s'étant mis en train de parler, me fit un détail de tous les changemens qui s'étoient faits à la cour depuis que le comte d'Olivarès tenoit le gouvernail du vaisseau de la monarchie.

Deux jours après mon arrivée à Madrid, j'allai chez le roi l'après-dînée, & je me mis sur son passage comme il entroit dans son cabinet ; il ne me regarda point. Je retournai le lendemain au même endroit, & je ne fus pas plus heureux. Le surlendemain il jeta sur moi les yeux en passant ; mais il ne parut pas faire la moindre attention à ma personne. Là-dessus je pris mon parti : Tu vois, dis-je à Scipion qui m'accompagnoit, que le roi ne me reconnoît point, ou que s'il me reconnoît il ne se foucie guère de renouveler connoissance avec moi. Je crois que nous ne ferons point mal de reprendre le chemin de Valence. N'allons pas si vite, monsieur, me répondit mon secrétaire ; vous sçavez mieux que moi qu'on ne réussit à la cour que par la patience. Ne vous laissez pas de vous montrer au prince ; à force

de vous offrir à ses regards, vous l'obligerez à vous considérer plus attentivement, & à se rappeler les traits de son agent auprès de la belle Catalina.

Afin que Scipion n'eût rien à me reprocher, j'eus la complaisance de continuer le même manège pendant trois semaines, & un jour enfin il arriva que le monarque, frappé de ma vue, me fit appeler. J'entrai dans son cabinet, non sans être troublé de me trouver tête à tête avec mon roi : Qui êtes-vous ? me dit-il, vos traits ne me font pas inconnus, où vous ai-je vu ? Sire, lui répondis-je en tremblant, j'ai eu l'honneur de conduire, une nuit, Votre Majesté, avec le comte de Lemos, chez Ah ! je m'en souviens, interrompit le prince, vous étiez secrétaire du duc de Lerme, & si je ne me trompe, Santillane est votre nom. Je n'ai point oublié que dans cette occasion vous me servîtes avec beaucoup de zèle, & que vous fûtes assez mal payé de vos peines. N'avez vous pas été en prison pour cette aventure ? Oui, sire, lui repartis-je, j'ai été six mois à la tour de Ségovie ; mais vous avez eu la bonté de m'en faire sortir. Cela, reprit-il, ne m'acquitte point envers Santillane : il ne suffit pas de l'avoir fait remettre en liberté, je dois lui tenir compte des maux qu'il a soufferts pour l'amour de moi.

Comme le prince achevoit ces paroles, le comte d'Olivarès entra dans le cabinet. Tout fait ombrage aux favoris. Il fut étonné de voir

là un inconnu, & le roi redoubla sa surprise en lui disant : Comte, je mets ce jeune homme entre vos mains ; occupez-le, je vous charge du soin de l'avancer. Le ministre affecta de recevoir cet ordre d'un air gracieux, en me considérant depuis les pieds jusqu'à la tête, & fort en peine de sçavoir qui j'étois : Allez, mon ami, ajouta le monarque en m'adressant la parole & en me faisant signe de me retirer, le comte ne manquera pas de vous employer utilement pour mon service & pour vos intérêts.

Je sortis aussitôt du cabinet, & rejoignis le fils de la Coscolina, qui très-impatient d'apprendre ce que le roi m'avoit dit, étoit dans une agitation inconcevable ; mais remarquant sur mon visage un air de satisfaction : Si j'en crois mes yeux, me dit-il, au lieu de retourner à Valence, nous avons bien la mine de demeurer à la cour. Cela pourroit bien être, lui répondis-je. En même temps je le ravis en lui racontant mot pour mot le petit entretien que je venois d'avoir avec le monarque. Mon cher maître, me dit alors Scipion, dans l'excès de sa joie, prendrez-vous une autre fois de mes almanachs ? Avouez que vous ne me sçavez pas à présent mauvais gré de vous avoir exhorté à faire le voyage de Madrid. Je vous vois déjà dans un poste éminent ; vous deviendrez le Calderone du comte d'Olivarès. C'est ce que je ne souhaite point du tout, interrompis-je ; cette place est environnée de trop de précipices pour

exciter mon envie. Je voudrois un bon emploi où je n'eusse aucune occasion de faire des injustices ni un honteux trafic des bienfaits du prince. Après l'usage que j'ai fait de ma faveur passée, je ne puis être assez en garde contre l'avarice & l'ambition. Allez, monsieur, reprit mon secrétaire, le ministre vous donnera quelque bon poste que vous pourrez remplir sans cesser d'être honnête homme.

Plus pressé par Scipion que par ma curiosité, je me rendis le jour suivant chez le comte d'Olivarès, avant le lever de l'aurore ; ayant appris que tous les matins, soit en été, soit en hyver, il écoutoit, à la clarté des bougies, tous ceux qui avoient à lui parler. Je me mis modestement dans un coin de la salle, & de là, j'observai bien le comte quand il parut ; car j'avois fait peu d'attention à lui dans le cabinet du roi. Je vis un homme d'une taille au-dessus de la médiocre, & qui pouvoit passer pour gros dans un pays où il est rare de voir des personnes qui ne soient pas maigres. Il avoit les épaules si élevées, que je le crus bossu, quoiqu'il ne le fût pas ; sa tête qui étoit d'une grosseur excessive, lui tomboit sur la poitrine ; ses cheveux étoient noirs & plats, son visage long, son teint olivâtre, sa bouche enfoncée, & son menton pointu & fort relevé.

Tout cela ensemble ne faisoit pas un beau seigneur ; néanmoins, comme je le croyois dans une disposition obligeante pour moi, je le re-

gardai avec indulgence. Je le trouvai agréable. Il est vrai qu'il recevoit tout le monde d'un air affable & débonnaire, & qu'il prenoit gracieusement les placets qu'on lui présentoit ; ce qui sembloit lui tenir lieu de bonne mine. Cependant, lorsqu'à mon tour je m'avançai pour le saluer & me faire connoître, il me lança un regard rude & menaçant ; puis, me tournant le dos sans daigner m'entendre, il rentra dans son cabinet. Je trouvai alors ce seigneur plus laid qu'il n'étoit naturellement : je sortis de la salle fort étourdi d'un accueil si farouche, & ne sachant ce que j'en devois penser.

Ayant rejoint Scipion qui m'attendoit à la porte : Sçais-tu bien, lui dis-je, la réception qu'on m'a faite ? Non, me répondit-il, mais elle n'est pas difficile à deviner ; le ministre, prompt à se conformer aux volontés du prince, vous aura proposé sans doute un emploi considérable. C'est ce qui te trompe, lui répliquai-je. En même temps, je lui appris de quelle façon j'avois été reçu ; il m'écouta fort attentivement, & me dit : Vous m'étonnez ! Il faut que le comte ne vous ait pas remis, ou qu'il vous ait pris pour un autre. Je vous conseille de le revoir ; je ne doute pas qu'il ne vous fasse meilleure mine. Je suivis le conseil de mon secrétaire : je me montrai pour la seconde fois devant le ministre qui me traitant encore plus mal que la première, fronça le sourcil en m'envisageant, comme si ma vue lui eût fait de la

peine ; puis il détourna de moi ses regards, & se retira fans me dire mot.

Je fus piqué de ce procédé jusqu'au vif, & tenté de partir sur le champ pour retourner à Valence ; mais c'est à quoi Scipion ne manqua pas de s'opposer, ne pouvant se résoudre à renoncer aux espérances qu'il avoit conçues. Ne vois-tu pas, lui dis-jè, que le comte veut m'écartier de la cour ? Le monarque lui a témoigné de la bonne volonté pour moi, cela ne suffit-il pas pour m'attirer l'averfion de son favori ? Cédons, mon enfant, cédonz de bonne grâce au pouvoir d'un ennemi si redoutable. Monsieur, répondit-il, en colère contre le comte d'Olivarès, je n'abandonnerois pas si facilement le terrain. Je voudrois même avoir raifon d'un accueil si offensant. J'irois me plaindre au roi du peu de cas que le ministre fait de sa recommandation. Mauvais conseil, lui dis-je, mon ami ; si je faisois cette démarche imprudente, je ne tarderois guère à m'en repentir. Je ne fçais même si je ne cours pas quelque péril à m'arrêter dans cette ville.

Mon secrétaire à ce discours rentra en lui-même, & considérant qu'en effet nous avions affaire à un homme qui pouvoit nous faire revoir la tour de Ségovie, il partagea ma crainte. Il ne combattit plus l'envie que j'avois de quitter Madrid, d'où je résolus de m'éloigner dès le lendemain.



CHAPITRE III.

De ce qui empêcha Gil Blas d'exécuter la résolution où il étoit d'abandonner la cour ; & du service important que Joseph Navarro lui rendist.

LN m'en retournant à mon hôtel garni, je rencontrai Joseph Navarro, chef d'office de don Baltazar de Zuniga, & mon ancien ami. Je doutai quelques momens si je ne ferois pas semblant de ne le pas voir, ou si je l'aborderois pour lui demander pardon d'en avoir si mal agi avec lui. Je m'arrêtai à ce dernier parti. Je saluai Navarro, & l'abordant fort poliment : Me reconnoissez-vous, lui dis-je, & ferez-vous encore assez bon pour vouloir parler à un misérable qui a payé d'ingratitude l'amitié que vous aviez pour lui. Vous avouez donc, me répondit-il, que vous n'en avez pas trop bien usé avec moi ? Oui, lui repartis-je, & vous êtes en droit de m'accabler de reproches ; je le mérite, si toutefois je n'ai pas expié mon crime par les remords qui l'ont suivi.

Puisque vous vous êtes repenti de votre faute, reprit Navarro en m'embrassant, je ne dois plus m'en ressouvenir. De mon côté, je pressai Joseph entre mes bras, & tous deux reprîmes l'un pour l'autre nos premiers sentimens.

Il avoit appris mon emprisonnement & la déroute de mes affaires, mais il ignoroit tout le reste. Je l'en informai, je lui racontai jusqu'à la conversation que j'avois eue avec le roi, & je ne lui cachai pas la mauvaise réception que le ministre venoit de me faire, non plus que le dessein où j'étois de me retirer dans ma solitude. Gardez-vous bien de vous en aller, me dit-il ; puisque le monarque a témoigné de l'amitié pour vous, il faut bien que cela vous serve à quelque chose. Entre nous, le comte d'Olivarès a l'esprit un peu fantasque & singulier ; c'est un seigneur plein de caprices ; quelquefois, comme dans cette occasion, il agit d'une manière qui révolte, & lui seul a la clef de ses actions hétéroclites. Au reste, quelques raisons qu'il ait de vous avoir mal reçu, tenez ici pied à boule ; il n'empêchera pas que vous ne profitiez des bontés du prince ; c'est de quoi je puis vous assurer ; j'en dirai deux mots ce soir au seigneur don Baltazar de Zuniga, mon maître, qui est oncle du comte d'Olivarès, & qui partage avec lui les soins du gouvernement. Navarro m'ayant ainsi parlé, me demanda où je demeurois, là-dessus nous nous séparâmes.

Je ne fus pas longtemps sans le revoir ; il

vint le jour suivant me retrouver. Seigneur de Santillane, me dit-il, vous avez un protecteur ; mon maître veut vous prêter son appui ; sur le bien que je lui ai dit de votre seigneurie, il m'a promis de parler au comte d'Olivarès, son neveu ; je ne doute pas qu'il ne le prévienne en votre faveur, & j'ose vous dire que vous pouvez compter sur cela. Mon ami Navarro ne voulant pas me servir à demi, me présenta deux jours après à don Baltazar qui me dit d'un air gracieux : Seigneur de Santillane, votre ami Joseph m'a fait votre éloge dans des termes qui m'ont mis dans vos intérêts. Je fis une profonde révérence au seigneur de Zuniga, & lui répondis que je sentirois vivement toute ma vie l'obligation que j'avois à Navarro de m'avoir procuré la protection d'un ministre qu'on appeloit, à juste titre, *le flambeau du conseil*. Don Baltazar, à cette réponse flatteuse, me frappa sur l'épaule en riant, & reprit de cette sorte : Vous pouvez dès demain retourner chez le comte d'Olivarès ; vous ferez plus content de lui.

Je reparus donc pour la troisième fois devant le premier ministre qui m'ayant démêlé dans la foule, jeta sur moi un regard, accompagné d'un souris, dont je tirai bon augure. Cela va bien, dis-je en moi-même, l'oncle a fait entendre raison au neveu. Je ne m'attendis plus qu'à un accueil favorable, & mon attente fut remplie. Le comte, après avoir donné audience

à tout le monde, me fit passer dans son cabinet où il me dit d'un air familier : Ami Santillane, pardonne-moi l'embarras où je t'ai mis pour me divertir ; je me suis fait un plaisir de t'inquiéter pour éprouver ta prudence, & voir ce que tu ferois dans ta mauvaise humeur. Je ne doute pas que tu ne te sois imaginé que tu me déplaisois ; mais au contraire, mon enfant, je t'avouerai que ta personne me revient on ne peut pas davantage. Oui, Santillane, tu me plais. Quand le roi mon maître ne m'auroit pas ordonné de prendre soin de ta fortune, je le ferois par ma propre inclination. D'ailleurs don Baltazar de Zuniga, mon oncle, à qui je ne puis rien refuser, m'a prié de te regarder comme un homme pour lequel il s'intéresse ; il n'en faut pas davantage pour me déterminer à t'attacher à moi.

Ce début fit une si vive impression sur mes sens, qu'ils en furent troublés. Je me prosternai aux pieds du ministre, qui m'ayant dit de me relever, poursuivit de cette manière : Reviens ici cette après-dînée, & demande mon intendant ; il t'apprendra les ordres dont je l'aurai chargé. A ces mots, Son Excellence sortit de son cabinet pour aller entendre la messe, ce qu'elle avoit coutume de faire tous les jours après avoir donné audience ; ensuite elle se rendoit au lever du roi.



CHAPITRE IV.

Gil Blas se fait aimer du comte d'Olivarès.

JE ne manquai pas de retourner l'après-dînée chez le premier ministre, & de demander son intendant qui s'appelloit don Raimond Caporis. Je ne lui eus pas fitôt décliné mon nom, que me saluant avec des marques de considération : Seigneur, me dit-il, suivez-moi, s'il vous plaît ; je vais vous conduire à l'appartement qui vous est destiné dans cet hôtel. Après avoir dit ces paroles, il me mena par un petit escalier à une enfilade de cinq à six pièces de plein-pied, qui composoient le second étage d'une aîle du logis, & qui étoient assez modestement meublées. Vous voyez, reprit-il, le logement que Monseigneur vous donne, & vous y aurez une table de six couverts entretenue à ses dépens. Vous ferez servi par ses propres domestiques ; il y aura toujours un carrosse à vos ordres. Ce n'est pas tout, ajouta-t-il : Son Excellence m'a fortement recommandé d'avoir pour vous les mêmes

attentions que si vous étiez de la maison de Guzman.

Que diable signifie tout ceci ? dis-je en moi-même. Comment dois-je prendre ces distinctions ? N'y auroit-il point de la malice là-dedans, & ne feroit-ce pas encore pour se divertir que le ministre me feroit un traitement si honorable ; c'est ce que je suis tenté de croire ; car enfin, convient-il au ministre de la monarchie d'Espagne d'en user de cette sorte avec moi ? Pendant que j'étois ainsi flottant entre la crainte & l'espérance, un page vint m'avertir que le comte me demandoit. Je me rendis dans le moment auprès de Monseigneur qui étoit tout seul dans son cabinet. Hé bien ! Santillane, me dit-il, es-tu satisfait de ton appartement, & des ordres que j'ai donnés à don Raimond ? Les bontés de Votre Excellence, lui répondis-je, me paroissent excessives, & je ne m'y prête qu'en tremblant. Pourquoi donc ? répliqua-t-il, puis-je faire trop d'honneur à un homme que le roi m'a confié, & dont il veut que je prenne soin ? Non, sans doute : je ne fais que mon devoir en te traitant honorablement. Ne t'étonne donc plus de ce que je fais pour toi, & compte qu'une fortune brillante & solide ne sçauroit t'échapper si tu m'es aussi attaché que tu l'étois au duc de Lerme.

Mais à propos de ce seigneur, on dit que tu vivois familièrement avec lui. Je suis curieux de sçavoir comment vous fîtes tous deux con-

noissance, & quel emploi ce ministre te fit exercer. Ne me déguise rien, j'exige de toi un récit sincère. Je me souvins alors de l'embarras où je m'étois trouvé avec le duc de Lerme en pareil cas, & de quelle façon je m'en étois tiré : ce que je pratiquai encore fort heureusement ; c'est-à-dire que dans ma narration j'adoucis les endroits rudes, & passai légèrement sur les choses qui me faisoient peu d'honneur. Je ménageai aussi le duc de Lerme, quoiqu'en ne l'épargnant point du tout j'eusse fait peut-être plus de plaisir à mon auditeur. Pour don Rodrigue de Calderone, je ne lui fis grâce de rien. Je détaillai tous les beaux coups que je sçavois qu'il avoit faits dans le trafic des commanderies, des bénéfices & des gouvernemens.

Ce que tu m'apprends de Calderone, interrompit le ministre, est conforme à certains mémoires qui m'ont été présentés contre lui, & qui contiennent des chefs d'accusation encore plus importans. On va bientôt lui faire son procès ; & si tu souhaites qu'il succombe dans cette affaire, je crois que tes vœux seront satisfaits ²⁰. Je ne désire point sa mort, lui dis-je, quoiqu'il n'ait point tenu à lui que je n'aie trouvé la mienne dans la tour de Ségovie, où il a été caufe que j'ai fait un assez long séjour. Comment, reprit Son Excellence, avec étonnement, c'est don Rodrigue qui a causé ta prison ? Voilà ce que j'ignorois. Don Baltazar à qui Navarro a raconté ton histoire, m'a bien dit que le feu

roi te fit emprisonner pour te punir d'avoir mené la nuit le prince d'Espagne dans un lieu suspect; mais je n'en sçais pas davantage, & je ne puis deviner quel rôle Calderone a joué dans cette pièce. Le rôle d'un amant qui se venge d'un outrage reçu, lui répondis-je. En même temps je lui fis un détail de l'aventure qu'il trouva si divertissante, que tout grave qu'il étoit, il ne put s'empêcher d'en rire, ou plutôt d'en pleurer de plaisir. Catalina, tantôt nièce & tantôt petite-fille, le réjouit infiniment, aussi bien que la part qu'avoit eue à tout cela le duc de Lerme.

Lorsque j'eus achevé mon récit, le comte me renvoya en me disant que le lendemain il ne manqueroit pas de m'occuper. Je courus aussitôt à l'hôtel de Zuniga, pour remercier don Baltazar de ses bons offices, & pour rendre compte à mon ami Joseph de l'entretien que je venois d'avoir avec le premier ministre, & de la disposition favorable où Son Excellence étoit pour moi.





CHAPITRE V.

De l'entretien secret que Gil Blas eut avec Navarro, & de la première occupation que le comte d'Olivarès lui donna.

D'ABORD que je vis Joseph, je lui dis avec agitation que j'avois bien des choses à lui apprendre. Il me mena dans un endroit particulier, où l'ayant mis au fait, je lui demandai ce qu'il pensoit de ce que je venois de lui dire. Je pense, me répondit-il, que vous êtes en train de faire une grosse fortune ; tout vous rit, vous plaisez au premier ministre, & ce qui ne doit pas être compté pour rien, c'est que je puis vous rendre le même service que vous rendit mon oncle Melchior de la Ronda, quand vous entrâtes à l'archevêché de Grenade. Il vous épargna la peine d'étudier le prélat & ses principaux officiers, en vous découvrant leurs différens caractères ; je veux, à son exemple, vous faire connoître le comte, la comtesse son épouse, & dona Maria de Guzman leur fille unique.

Commençons par le ministre. Il a l'esprit vif, pénétrant & propre à former de grands projets. Il se donne pour un homme universel, parce qu'il a une légère teinture de toutes les sciences ; il se croit capable de décider de tout. Il s'imagine être un profond jurisconsulte, un grand capitaine & un politique des plus raffinés. Avec cela, il est si entêté de ses opinions, qu'il les veut toujours suivre préférablement à celles des autres, de peur de paroître déferer aux lumières de quelqu'un. Entre nous, ce défaut peut avoir d'étranges suites, dont le ciel veuille préserver la monarchie. J'ajoute à cela qu'il brille dans le conseil par une éloquence naturelle, & qu'il écriroit aussi bien qu'il parle, s'il n'affectoit pas, pour donner plus de dignité à son style, de le rendre obscur & trop recherché. Il pense singulièrement &, comme je crois vous l'avoir déjà dit, il est capricieux & chimérique. Tel est le portrait de son esprit ; faisons celui de son cœur. Il est généreux & bon ami. On le dit vindicatif ; mais quel Espagnol ne l'est pas ? De plus, on l'accuse d'ingratitude pour avoir fait exiler le duc d'Uzède & le frère Louis Aliaga, auxquels il avoit, dit-on, de grandes obligations ; c'est ce qu'il faut encore lui pardonner, l'envie d'être premier ministre dispense d'être reconnoissant.

Dona Agnès de Zuniga è Velasco, comtesse d'Olivarès, poursuivit Joseph, est une dame à qui je ne connois que le défaut de vendre au

poids de l'or les grâces qu'elle fait obtenir. Pour dona Maria de Guzman qui, sans contredit, est aujourd'hui le premier parti d'Espagne, c'est une personne accomplie & l'idole de son père. Réglez-vous là-dessus ; faites bien votre cour à ces deux dames, & paroissez encore plus dévoué au comte d'Olivarès que vous ne l'étiez au duc de Lerme, avant votre voyage de Ségovie : vous deviendrez par ce moyen un homme comblé d'honneurs & de richesses.

Je vous conseille encore, ajouta-t-il, de voir de temps en temps don Baltazar, mon maître ; quoique vous n'ayez plus besoin de lui pour vous avancer, ne laissez pas de le ménager. Vous êtes bien dans son esprit, conservez son estime & son amitié : il peut vous servir dans l'occasion. Comme l'oncle & le neveu, dis-je à Navarro, gouvernent ensemble l'État, n'y auroit-il point un peu de jalousie entre ces deux collègues ? Non, me répondit-il, ils sont au contraire dans la plus parfaite union : sans don Baltazar le comte d'Olivarès ne feroit peut-être pas premier ministre ; car enfin, après la mort de Philippe III, tous les amis & partisans de la maison de Sandoval se donnèrent de grands mouvemens, les uns en faveur du cardinal, & les autres pour son fils ; mais mon maître, le plus délié des courtisans, & le comte qui n'est guère moins fin que lui, rompirent leurs mesures & en prirent de si justes, pour s'affurer cette place, qu'ils l'emportèrent sur

leurs concurrens. Le comte d'Olivarès étant devenu premier ministre, a fait part de son administration à don Baltazar, son oncle ; il lui a laissé le soin des affaires du dehors, & s'est réservé celles du dedans. De forte que resserrant par là les nœuds de l'amitié qui doit naturellement lier les personnes d'un même sang, ces deux seigneurs, indépendans l'un de l'autre, vivent dans une intelligence qui me paroît inaltérable²⁰.

Telle fut la conversation que j'eus avec Joseph, & dont je me promis bien de profiter. Après cela, j'allai remercier le seigneur de Zuniga de ce qu'il avoit eu la bonté de faire pour moi. Il me dit fort poliment qu'il faisoit toujours les occasions où il s'agiroit de me faire plaisir, & qu'il étoit bien aise que je fusse satisfait de son neveu, auquel il m'affura qu'il parleroit encore en ma faveur, voulant du moins, disoit-il, me faire voir par là que mes intérêts lui étoient chers, & qu'au lieu d'un protecteur, j'en avois deux. C'est ainsi que don Baltazar, par amitié pour Navarro, prenoit ma fortune à cœur.

Dès ce soir-là même j'abandonnai mon hôtel garni, pour aller loger chez le premier ministre, où je soupai avec Scipion dans mon appartement. C'étoit une chose à voir que notre contenance. Nous y fûmes servis tous deux par des domestiques du logis, qui pendant le repas, tandis que nous affections une gravité im-

posante, rioient peut-être en eux-mêmes du respect de commande qu'ils avoient pour nous. Lorsqu'ils se furent retirés après avoir deffervi, mon secrétaire cessant de se contraindre, me dit mille folies que son humeur gaie & ses espérances lui inspirèrent. Pour moi, quoique ravi de la brillante situation où je commençois à me voir, je ne me sentoie encore aucune disposition à m'en laisser éblouir. Aussi m'étant couché, je m'endormis tranquillement sans livrer mon esprit aux idées agréables dont je pouvois l'occuper, au lieu que l'ambitieux Scipion prit peu de repos. Il passa plus de la moitié de la nuit à théfaurifer pour marier sa fille Séraphine.

J'étois à peine habillé le lendemain matin, qu'on me vint chercher de la part de Monseigneur. Je fus bientôt auprès de Son Excellence qui me dit : Oh ça, Santillane, voyons un peu ce que tu sçais faire. Tu m'as dit que le duc de Lerme te donnoit des mémoires à rédiger, j'en ai un que je te destine pour ton coup d'essai. Je vais t'en dire la matière : écoute-moi attentivement. Il est question de composer un ouvrage qui prévienne le public en faveur de mon ministère. J'ai déjà fait courir le bruit secrètement que j'ai trouvé les affaires fort dérangées : il s'agit présentement d'exposer aux yeux de la cour & de la ville le misérable état où la monarchie est réduite. Il faut faire là-dessus un tableau qui frappe le

peuple, & l'empêche de regretter mon prédécesseur. Après cela, tu vanteras les mesures que j'ai prises pour rendre le règne du roi glorieux, les États florissans, & les sujets parfaitement heureux.

Après que Monseigneur m'eut parlé de cette sorte, il me mit entre les mains un papier qui contenoit les justes sujets qu'on avoit de se plaindre de l'administration précédente, & je me souviens qu'il y avoit dix articles dont le moins important étoit capable d'alarmer les bons Espagnols ; puis m'ayant fait passer dans un petit cabinet voisin du sien, il m'y laissa travailler en liberté. Je commençai donc à composer mon mémoire le mieux qu'il me fut possible. J'exposai d'abord le mauvais état où se trouvoit le royaume, les finances dissipées, les revenus royaux engagés à des partisans, & la marine ruinée. Je rapportai ensuite les fautes commises par ceux qui avoient gouverné l'État sous le dernier règne, & les suites fâcheuses qu'elles pouvoient avoir. Enfin je peignis la monarchie en péril, & censurai si vivement le précédent ministère, que la perte du duc de Lerme étoit, suivant mon mémoire, un grand bonheur pour l'Espagne. Pour dire la vérité, quoique je n'eusse aucun ressentiment contre ce seigneur, je ne fus pas fâché de lui rendre ce bon office. Voilà l'homme.

Enfin après une peinture effrayante des maux qui menaçoient l'Espagne, je rassurois les

esprits, en faisant, avec art, concevoir aux peuples de belles espérances pour l'avenir. Pour cet effet, je faisois parler le comte d'Olivarès comme un restaurateur envoyé du ciel pour le salut de la nation : je promettois monts & merveilles. En un mot, j'entrai si bien dans les vues du nouveau ministre qu'il parut surpris de mon ouvrage lorsqu'il l'eut lu tout entier. Santillane, me dit-il, je ne t'aurois pas cru capable de composer un pareil mémoire. Sçais-tu bien que tu viens de faire un morceau digne d'un secrétaire d'État. Je ne m'étonne plus si le duc de Lerme exerçoit ta plume. Ton style est concis & même élégant ; mais je le trouve un peu trop naturel. En même temps, m'ayant fait remarquer les endroits qui n'étoient pas de son goût, il les changea, & je jugeai par ses corrections qu'il aimoit, comme Navarro me l'avoit dit, les expressions recherchées & l'obscurité. Néanmoins, quoiqu'il voulût de la noblesse ou, pour mieux dire, du précieux dans la diction, il ne laissa pas de conserver les deux tiers de mon mémoire, & pour me témoigner jusqu'à quel point il en étoit satisfait, il m'envoya, par don Raimond, trois cents pistoles à l'issue de mon dîner.





CHAPITRE VI.

De l'usage que Gil Blas fit de ses trois cents pistoles, & des soins dont il chargea Scipion. Succès du mémoire dont on vient de parler.



LE bienfait du ministre fournit à Scipion un nouveau fujet de me féliciter d'être venu à la cour : ce qu'il ne manqua pas de faire. Vous voyez, me dit-il, que la fortune a de grands desseins sur votre seigneurie. Êtes-vous fâché présentement d'avoir quitté votre solitude ? Vive le comte d'Olivarès ! c'est bien un autre patron que son prédécesseur. Le duc de Lerme, quoique vous lui fussiez fort attaché, vous laissa languir plusieurs mois sans vous faire présent d'une pistole, & le comte vous a déjà fait une gratification que vous n'auriez osé espérer qu'après de longs services.

Je voudrais bien, ajouta-t-il, que les seigneurs de Leyva fussent témoins du bonheur dont vous jouissez, ou du moins qu'ils le sçussent. Il est temps de les en informer, lui répondis-je, & c'est de quoi j'allois te parler. Je ne doute pas qu'ils

n'aient une extrême impatience d'apprendre de mes nouvelles ; mais j'attendois, pour leur en donner, que je me viffe dans un état fixe, & que je puffe leur mander pofitivement fi je demeurerois ou non à la cour. A préfent que je fçais bien à quoi m'en tenir, tu peux partir pour Valence quand il te plaira, pour aller inftruire ces feigneurs de ma fituation préfente, que je regarde comme leur ouvrage, puisqu'il eft certain que fans eux je ne me ferois jamais déterminé à faire le voyage de Madrid. Cela étant, s'écria le fils de la Cofcolina, don Céfar & don Alphonfe feront bientôt informés de l'état préfent de vos affaires. Que je vais leur caufer de joie, en leur racontant ce qui vous eft arrivé ! Que ne fuis-je déjà aux portes de Valence ! mais j'y ferai en peu de jours. Les deux chevaux de don Alphonfe font tout prêts. Je vais me mettre en chemin avec un laquais de Monfeigneur. Outre que je ferai bien aife d'avoir un compagnon fur la route, vous fçavez que la livrée d'un premier miniftre jette de la poudre aux yeux.

Je ne pus m'empêcher de rire de la fotte vanité de mon fecretaire, & cependant, plus vain peut-être encore que lui, je le laiffai faire ce qu'il voulut : Pars, lui dis-je, & reviens promptement ; car j'ai une autre commiffion à te donner. Je veux t'envoyer aux Afturies porter de l'argent à ma mère. J'ai, par négligence, laiffé paffer le temps auquel j'ai promis

de lui faire tenir cent pistoles, que tu t'es obligé de lui remettre toi-même en main propre. Ces fortes de paroles doivent être si sacrées pour un fils, que je me reproche mon peu d'exactitude à les garder. Vous avez raison, monsieur, me répondit Scipion, & je me fçais mauvais gré de ne vous en avoir pas fait souvenir ; mais, patience, dans six semaines au plus tard je vous rendrai compte de ces deux commissions ; j'aurai parlé aux seigneurs de Leyva, fait un tour à votre château, & revu la ville d'Oviedo, dont je ne me puis rappeler le souvenir sans donner au diable les trois quarts & demi de ses habitans. Je comptai donc au fils de la Coscolina cent pistoles pour la pension de ma mère avec cent autres pour lui, voulant qu'il fît gracieusement le long voyage qu'il alloit entreprendre.

Quelques jours après son départ, Monseigneur fit imprimer notre mémoire qui ne fut pas plutôt rendu public, qu'il devint le sujet de toutes les conversations de Madrid. Le peuple, ami de la nouveauté, fut charmé de cet écrit ; l'épuisement des finances, qui étoit peint avec de vives couleurs, le révolta contre le duc de Lerme, & si les coups de griffe qu'y recevoit le ministre ne furent pas applaudis de tout le monde, du moins ils trouvèrent des approbateurs. Quant aux magnifiques promesses que le comte d'Olivarès y faisoit, & entr'autres celle de fournir par une sage économie

aux dépenses de l'État sans incommoder les sujets, elles éblouirent les citoyens en général, & les confirmèrent dans la grande opinion qu'ils avoient déjà de ses lumières : si bien que toute la ville retentit de ses louanges.

Ce ministre, ravi de se voir parvenu à son but qui n'avoit été, dans cet ouvrage, que de s'attirer l'affection publique, voulut la mériter véritablement par une action louable & qui fût utile au roi. Pour cet effet, il eut recours à l'invention de l'empereur Galba, c'est-à-dire qu'il fit rendre gorge aux particuliers qui s'étoient enrichis, Dieu sçait comment, dans les régies royales. Quand il eut tiré de ces sangsues le sang qu'elles avoient sucé, & qu'il en eut rempli les coffres du roi, il entreprit de l'y conserver, en faisant supprimer toutes les pensions, sans en excepter la sienne, aussi bien que les gratifications qui se faisoient des deniers du prince. Pour réussir dans ce dessein qu'il ne pouvoit exécuter sans changer la face du gouvernement, il me chargea de composer un nouveau mémoire dont il me dit la substance & la forme. Ensuite il me recommanda de m'élever, autant qu'il me feroit possible, au-dessus de la simplicité ordinaire de mon style, pour donner plus de noblesse à mes phrases. Cela suffit, Monseigneur, lui dis-je, Votre Excellence veut du sublime & du lumineux, elle en aura. Je m'enfermai dans le même cabinet où j'avois déjà travaillé & là je me mis à l'ouvrage, après avoir

invoqué le génie éloquent de l'archevêque de Grenade.

Je débutai par représenter qu'il falloit garder avec soin tout l'argent qui étoit dans le trésor royal, & qu'il ne devoit être employé qu'aux seuls besoins de la monarchie, comme étant un fonds sacré qu'il étoit à propos de réserver pour tenir en respect les ennemis de l'Espagne. Ensuite je faisois voir au monarque, car c'étoit à lui que s'adressoit le mémoire, qu'en ôtant toutes les pensions & les gratifications qui se prenoient sur ses revenus ordinaires, il ne se priveroit point pour cela du plaisir de récompenser ceux de ses sujets qui se rendroient dignes de ses grâces, puisque, sans toucher à son trésor, il étoit en état de donner de grandes récompenses ; qu'il avoit, pour les uns, des vice-royautés, des gouvernemens, des ordres de chevalerie, des emplois militaires ; pour les autres, des commanderies ou des pensions dessus, des titres, avec des magistratures, & enfin toutes sortes de bénéfices pour les personnes consacrées au culte des autels.

Ce mémoire, qui étoit beaucoup plus long que le premier, m'occupa près de trois jours ; mais heureusement je le fis à la fantaisie de mon maître, qui le trouvant écrit avec emphase & farci de métaphores, m'accabla de louanges. Je suis bien content de cela, me dit-il, en me montrant les endroits les plus enflés ; voilà des expressions marquées au bon coin. Courage,

mon ami, je prévois que tu me feras d'une grande utilité. Cependant, malgré les applaudissemens qu'il me prodigua, il ne laissa pas de retoucher le mémoire. Il y mit beaucoup du sien & fit une pièce d'éloquence qui charma le roi & toute la cour. La ville y joignit son approbation, augura bien pour l'avenir, & se flatta que la monarchie reprendroit son ancien lustre sous le ministère d'un si grand personnage. Son Excellence, voyant que cet écrit lui faisoit beaucoup d'honneur, voulut pour la part que j'y avois, que j'en recueillisse quelque fruit; elle me fit donner une pension de cinq cents écus sur la commanderie de Castille : ce qui me parut une récompense honnête de mon travail, & me fut d'autant plus agréable, que ce n'étoit pas un bien mal acquis, quoique je l'eusse gagné bien aisément.





CHAPITRE VII.

Par quel hafard, dans quel endroit & dans quel état Gil Blas retrouva fon ami Fabrice, & de l'entretien qu'ils eurent enfemble.



RIEN ne faisoit plus de plaisir à Monseigneur que d'apprendre ce qu'on pensoit à Madrid de la conduite qu'il tenoit dans son ministère. Il me demandoit tous les jours ce qu'on disoit de lui dans le monde. Il avoit même des espions qui pour son argent lui rendoient un compte exact de tout ce qui se passoit dans la ville. Ils lui rapportoient jusqu'aux moindres discours qu'ils avoient entendus & comme il leur ordonnoit d'être sincères, son amour-propre en souffroit quelquefois ; car le peuple a une intempérance de langage qui ne respecte rien.

Quand je m'aperçus que le comte aimoit qu'on lui fit des rapports, je me mis sur le pied d'aller l'après-dînée dans des lieux publics, & de me mêler à la conversation des honnêtes gens, quand il s'y en trouvoit. Lorsqu'ils par-

loient du gouvernement, je les écoutois avec attention, & s'ils disoient quelque chose qui méritât d'être redit à Son Excellence, je ne manquois pas de lui en faire part. Mais il faut observer que je ne lui rapportois rien qui ne fût à son avantage. Il me sembloit que j'en devois user ainsi avec un homme du caractère de ce ministre.

Un jour, en revenant de l'un de ces endroits, je passai devant la porte d'un hôpital. Il me prit envie d'y entrer. Je parcourus deux ou trois salles remplies de malades alités, en promenant ma vue de toutes parts. Parmi ces malheureux que je ne regardois pas sans compassion, j'en remarquai un qui me frappa ; je crus reconnoître en lui Fabrice, mon ancien camarade & mon compatriote. Pour le voir de plus près, je m'approchai de son lit, & ne pouvant douter que ce ne fût le poëte Nunez, je demeurai quelques momens à le considérer sans rien dire. De son côté, il me remit aussi, & m'envifagea de la même façon. Enfin rompant le silence : Mes yeux, lui dis-je, ne me trompent-ils point ? est-ce en effet Fabrice que je rencontre ici ? C'est lui-même, me répondit-il froidement ; & tu ne dois pas t'en étonner. Depuis que je t'ai quitté, j'ai toujours fait le métier d'auteur ; j'ai composé des romans, des comédies, toutes sortes d'ouvrages d'esprit. J'ai fait mon chemin, je suis à l'hôpital.

Je ne pus m'empêcher de rire de ces paroles,

& encore plus de l'air sérieux dont il les avoit accompagnées. Hé, quoi ! m'écriai-je, ta muse t'a conduit dans ce lieu ! elle t'a joué ce vilain tour-là ! Tu le vois, répondit-il, cette maison fert souvent de retraite aux beaux-esprits. Tu as bien fait, mon enfant, poursuivit-il, de prendre une autre route que moi ; mais tu n'es plus, ce me semble, à la cour, & tes affaires ont changé de face : je me souviens même d'avoir ouï dire que tu étois en prison par ordre du roi. On t'a dit la vérité, lui répliquai-je, la situation charmante où tu me laissas, quand nous nous séparâmes, fut peu de temps après suivie d'un revers de fortune, qui m'enleva mes biens & ma liberté. Cependant, mon ami, *post nubila Phœbus* ; tu me revois dans un état plus brillant encore que celui où tu m'as vu. Cela n'est pas possible, dit Nunez, ton maintien est sage & modeste, tu n'as pas l'air vain & insolent que donne ordinairement la prospérité. Les disgrâces, repris-je, ont purifié ma vertu, & j'ai appris, à l'école de l'adversité, à jouir des richesses sans m'en laisser posséder.

Dis-moi donc, interrompit Fabrice en se mettant avec transport à son séant, quel peut être ton emploi ? Que fais-tu présentement ? Serois-tu intendant d'un grand seigneur ruiné, ou de quelque veuve opulente ? J'ai un meilleur poste, lui repartis-je ; mais dispense-moi, je te prie, de t'en dire davantage à présent : je satisferai une autre fois ta curiosité. Je me contente en ce

moment de t'apprendre que je suis en état de te faire plaisir, ou plutôt de te mettre à ton aise pour le reste de tes jours, pourvû que tu me promettes de ne plus composer d'ouvrages d'esprit, soit en vers, soit en prose. Te sens-tu capable de me faire un si grand sacrifice ? Je l'ai déjà fait au ciel, me dit-il, dans une maladie mortelle dont tu me vois échappé. Un Père de Saint-Dominique m'a fait abjurer la poésie, comme un amusement qui, s'il n'est pas criminel, détourne du moins du but de la sagesse.

Je t'en félicite, lui repartis-je, mon cher Nunez ; tu as fort bien fait, mon ami, mais gare la rechute ! Oh ! me repartit-il, d'un air résolu, c'est ce que je n'appréhende point du tout. J'ai pris une ferme résolution d'abandonner les muses : quand tu es entré dans cette salle, je composois des vers pour leur dire un éternel adieu. Monsieur Fabrice, lui dis-je alors en branlant la tête, je ne sçais si nous devons, le Père de Saint-Dominique & moi, nous en fier à votre abjuration : vous me paroissez furieusement épris de ces doctes pucelles. Non, non, me répondit-il, j'ai rompu tous les nœuds qui m'attachoient à elles. J'ai plus fait : j'ai pris le public en aversion, & ma haine est juste. Il ne mérite pas qu'il y ait des auteurs qui veuillent lui consacrer leurs travaux ; je serois fâché de faire quelque production qui lui plût. Ne crois pas, continua-t-il, que le chagrin me dicte ce langage ; je te parle de sang-froid : je méprise

autant les applaudissemens du public que les sifflets. On ne sçait qui gagne ou qui perd avec lui. C'est un capricieux qui pense aujourd'hui d'une façon, & qui demain pensera d'une autre. Que les poètes dramatiques sont fous de tirer vanité de leurs pièces quand elles réussissent ! Quelque bruit qu'elles fassent dans leur nouveauté sur la scène, elles se soutiennent rarement après l'impression ; & si on les remet au théâtre vingt ans après, elles sont, pour la plupart, assez mal reçues. La génération présente accuse de mauvais goût celle qui l'a précédée, & ses jugemens sont contredits à leur tour par ceux de la génération suivante. C'est ce que j'ai toujours remarqué & de là je conclus que les auteurs qui sont applaudis présentement, doivent s'attendre à être sifflés dans la fuite. Il en est de même des romans & des autres livres amufans qu'on met au jour ; quoiqu'ils aient d'abord une approbation générale, ils tombent insensiblement dans le mépris. L'honneur, qui nous revient de l'heureux succès d'un ouvrage, n'est donc qu'une pure chimère, qu'une illusion de l'esprit, qu'un feu de paille dont la fumée se dissipe bientôt dans les airs.

Quoique je jugeasse bien que le poète des Asturies ne parloit ainsi que par mauvaise humeur, je ne fis pas semblant de m'en apercevoir. Je suis ravi, lui dis-je, que tu sois dégoûté du bel-esprit & radicalement guéri de la rage d'écrire. Tu peux compter que je te ferai don-

ner incessamment un emploi où tu pourras t'enrichir sans être obligé de faire une grande dépense de génie. Tant mieux, s'écria-t-il, l'esprit me pue & je le regarde, à l'heure qu'il est, comme le présent le plus funeste que le ciel puisse faire à l'homme. Je souhaite, repris-je, mon cher Fabrice, que tu conserves toujours les sentimens où tu es. Si tu persistes à vouloir quitter la poésie, je te le répète, je te ferai obtenir bientôt un poste honnête et lucratif ; mais en attendant que je te rende ce service, ajoutai-je en lui présentant une bourse où il y avoit une soixantaine de pistoles, je te prie de recevoir cette petite marque d'amitié. O généreux ami ! s'écria le fils du barbier Nunez, transporté de joie & de reconnoissance, quelles graces n'ai-je point à rendre au ciel de t'avoir fait entrer dans cet hôpital, d'où je vais, dès ce jour, sortir par ton assistance ! comme effectivement il se fit transporter dans une chambre garnie. Mais avant que de nous séparer, je lui enseignai ma demeure, & l'invitai à me venir voir aussitôt que sa santé seroit rétablie. Il fit paroître une extrême surprise lorsque je lui dis que j'étois logé chez le comte d'Olivarès. O trop heureux Gil Blas ! me dit-il, dont le sort est de plaire aux ministres ! je me réjouis de ton bonheur, puisque tu en fais un si bon usage.





CHAPITRE VIII.

Gil Blas se rend de jour en jour plus cher à son maître. Du retour de Scipion à Madrid; & de la relation qu'il fit de son voyage à Santillane.



LE comte d'Olivarès que j'appellerai désormais *le comte-duc*, parce qu'il plut au roi, dans ce temps-là, de l'honorer de ce titre, avoit un foible que je ne découvris pas infructueusement; c'étoit de vouloir être aimé. Dès qu'il s'apercevoit que quelqu'un s'attachoit à lui, par inclination, il le prenoit en amitié. Je n'eus garde de négliger cette observation. Je ne me contentois pas de bien faire ce qu'il me commandoit, j'exécutois ses ordres avec des démonstrations de zèle qui le ravissoient. J'étudiois son goût en toutes choses, pour m'y conformer, & prévenois ses désirs autant qu'il m'étoit possible.

Par cette conduite qui mène presque toujours au but, je devins insensiblement le favori de mon maître, qui de son côté, comme j'avois le

même foible, me gagna l'ame par les marques d'affection qu'il me donna. Je m'insinuai si avant dans ses bonnes graces, que je parvins à partager sa confiance avec le seigneur Carnero ²², son premier secrétaire.

Carnero s'étoit fervi du même moyen que moi pour plaire à Son Excellence, & il y avoit si bien réussi, qu'elle lui faisoit part des mystères du cabinet. Nous étions donc, ce secrétaire & moi, les deux confidens du premier ministre & les dépositaires de ses secrets, avec cette différence qu'il ne parloit à Carnero que des affaires d'État, & qu'il ne m'entretenoit que de ses intérêts particuliers; ce qui faisoit, pour ainsi dire, deux départemens séparés, dont nous étions également satisfaits l'un & l'autre. Nous vivions ensemble sans jalousie comme sans amitié. J'avois sujet d'être content de ma place, qui me donnant sans cesse occasion d'être avec le comte-duc, me mettoit à portée de voir le fond de son ame, que, tout dissimulé qu'il étoit naturellement, il cessa de me cacher, lorsqu'il ne douta plus de la sincérité de mon attachement pour lui.

Santillane, me dit-il un jour, tu as vu le duc de Lerme jouir d'une autorité qui ressembloit moins à celle d'un ministre favori qu'à la puissance d'un monarque absolu; cependant je suis encore plus heureux qu'il n'étoit au plus haut point de sa fortune. Il avoit deux ennemis redoutables dans le duc d'Uzède, son

propre fils, & dans le confesseur de Philippe III ; au lieu que je ne vois personne auprès du roi qui ait assez de crédit pour me nuire, ni même que je soupçonne de mauvaise volonté pour moi.

Il est vrai, poursuivit-il, qu'à mon avènement au ministère j'ai eu grand soin de ne souffrir auprès du prince que des sujets à qui le sang ou l'amitié me lient. Je me suis défait, par des vice-royautés ou par des ambassades, de tous les seigneurs qui, par leur mérite personnel, auroient pû m'enlever quelque portion des bonnes grâces du souverain, que je veux posséder entièrement : de sorte que je puis dire, à l'heure qu'il est, qu'aucun grand ne fait ombre à mon crédit. Tu vois, Gil Blas, ajouta-t-il, que je te découvre mon cœur. Comme j'ai lieu de penser que tu m'es tout dévoué, je t'ai choisi pour mon confident. Tu as de l'esprit ; je te crois sage, prudent, discret ; en un mot, tu me parois propre à te bien acquitter de vingt sortes de commissions qui demandent un garçon plein d'intelligence.

Je ne fus point à l'épreuve des images flatteuses que ces paroles offrirent à mon esprit. Quelques vapeurs d'avarice & d'ambition me montèrent subitement à la tête, & réveillèrent en moi des sentimens dont je croyois avoir triomphé. Je protestai au ministre que je répondrois de tout mon pouvoir à ses intentions, & je me tins prêt à exécuter, sans scrupule,

tous les ordres dont il jugeroit à propos de me charger.

Pendant que j'étois ainsi disposé à dresser de nouveaux autels à la fortune, Scipion revint de son voyage. Je n'ai pas, me dit-il, un long récit à vous faire ; j'ai charmé les seigneurs de Leyva, en leur apprenant l'accueil que le roi vous a fait lorsqu'il vous a reconnu, & la manière dont le comte d'Olivarès en use avec vous.

J'interrompis Scipion : Mon ami, lui dis-je, tu leur aurois fait encore plus de plaisir, si tu leur avois pu dire sur quel pied je suis aujourd'hui auprès de Monseigneur. C'est une chose prodigieuse que la rapidité des progrès que j'ai faits depuis ton départ dans le cœur de Son Excellence. Dieu en soit loué ! mon cher maître, me répondit-il : je pressens que nous aurons de belles destinées à remplir.

Changeons de matière, lui dis-je ; parlons d'Oviedo. Tu as été aux Asturies. Dans quel état y as-tu laissé ma mère ? Ah ! monsieur, me repartit-il, en prenant tout à coup un air triste, je n'ai que des nouvelles affligeantes à vous annoncer de ce côté-là. O ciel ! m'écriai-je, ma mère est morte assurément. Il y a six mois, dit mon secrétaire, que la bonne dame a payé le tribut à la nature, aussi bien que le seigneur Gil Perez, votre oncle.

La mort de ma mère me causa une vive affliction, quoique dans mon enfance je n'eusse pas reçu d'elle les caresses dont les enfans ont

grand besoin, pour devenir reconnoiffans dans la fuite. Je donnai auffi au bon chanoine les larmes que je lui devois, pour le foin qu'il avoit eu de mon éducation. Ma douleur, à la vérité, ne fut pas longue, & dégénéra bientôt en un souvenir tendre que j'ai toujours confervé de mes parens.





CHAPITRE IX.

Comment, & à qui le comte-duc maria sa fille unique; & des fruits amers que ce mariage produisit.



EU de temps après le retour du fils de la Coscolina, le comte-duc tomba dans une rêverie où il demeura plongé pendant huit jours. Je m'imaginois qu'il méditoit quelque grand coup d'État; mais ce qui le faisoit rêver ne regardoit que sa famille. Gil Blas, me dit-il après dîner, tu dois t'être aperçu que j'ai l'esprit embarrassé. Oui, mon enfant, je suis occupé d'une affaire d'où dépend le repos de ma vie. Je veux bien t'en faire confidence.

Dona Maria, ma fille, continua-t-il, est nubile, & il se présente un grand nombre de seigneurs qui se la disputent. Le comte de Nieblès, fils aîné du duc de Medina Sidonia, chef de la maison de Guzman, & don Louis de Haro, fils aîné du marquis de Carpio & de ma sœur aînée, sont les deux concurrens qui paroissent le plus en droit d'obtenir la préférence. Le

dernier surtout a un mérite si supérieur à celui de ses rivaux, que toute la cour ne doute pas que je ne fasse choix de lui pour mon gendre. Néanmoins, sans entrer dans les raisons que j'ai de lui donner l'exclusion, de même qu'au comte de Nieblès, je te dirai que j'ai jeté les yeux sur don Ramire Nunez de Guzman, marquis de Toral, chef de la maison des Guzman d'Abrados. C'est à ce jeune seigneur & aux enfans qu'il aura de ma fille, que je prétends laisser tous mes biens, & les annexer au titre de comte d'Olivarès, auquel je joindrai la grandesse ; de manière que mes petits-fils & leurs descendans, fortis de la branche d'Abrados & de celle d'Olivarès, passeront pour les aînés de la maison de Guzman.

Hé bien ! Santillane, ajouta-t-il, n'approuves-tu pas mon dessein ? Pardonnez-moi, Monseigneur, lui répondis-je, ce projet est digne du génie qui l'a formé ; mais qu'il me soit permis de représenter une chose à Votre Excellence sur cette disposition. Je crains que le duc de Medina Sidonia n'en murmure. Qu'il en murmure s'il veut, reprit le ministre, je m'en mets fort peu en peine. Je n'aime point la branche qui a usurpé sur celle d'Abrados le droit d'aînesse & les titres qui y sont attachés. Je serai moins sensible à ses plaintes qu'au chagrin qu'aura ma sœur de voir échapper ma fille à son fils. Mais après tout, je veux me satisfaire & don Ramire l'emportera sur ses rivaux ; c'est une chose décidée.

Le comte-duç ayant pris cette résolution, ne l'exécuta pas sans donner une nouvelle marque de sa politique fingulière. Il présenta un mémoire au roi pour le prier, aussi bien que la reine, de vouloir bien marier eux-mêmes sa fille, en leur exposant les qualités des seigneurs qui la recherchoient, & s'en remettant entièrement au choix que feroient leurs majestés ; mais il ne laissoit pas, en parlant du marquis de Toral, de faire connoître que c'étoit celui de tous qui lui étoit le plus agréable. Aussi le roi qui avoit une complaisance aveugle pour son ministre, lui fit cette réponse :

« Je crois don Ramire Nunez digne de dona Maria ; cependant choisissez vous-même : le parti qui vous conviendra le mieux sera celui qui me plaira davantage.

« LE ROI. »

Le ministre affecta de montrer cette réponse ; & feignant de la regarder comme un ordre du prince, il se hâta de marier sa fille au marquis de Toral. Ce mariage précipité piqua vivement la marquise de Carpio, de même que tous les Guzmans qui s'étoient flattés de l'espérance d'épouser dona Maria. Néanmoins les uns & les autres ne pouvant empêcher cette union, affectèrent de la célébrer avec les plus grandes démonstrations de joie. On eût dit que toute la famille en étoit charmée ; mais les

mécontents furent bientôt vengés d'une manière très-cruelle pour le comte-duc. Dona Maria accoucha, au bout de dix mois, d'une fille qui mourut en naissant ; & peu de jours après, elle fut elle-même la victime de sa couche.

Quelle perte pour un père qui n'avoit, pour ainsi dire, des yeux que pour sa fille, & qui voyoit avorter par-là le dessein d'ôter le droit d'aînesse à la branche de Medina Sidonia ! Il en fut si pénétré, qu'il s'enferma pendant quelques jours, & ne voulut voir personne que moi, qui me conformant à sa vive douleur, parus aussi touché que lui. Il faut dire la vérité, je me servis de cette occasion pour donner de nouvelles larmes à la mémoire d'Antonia. Le rapport que sa mort avoit avec celle de la marquise de Toral, rouvrit une playe mal fermée, & me mit si bien en train de m'affliger, que le ministre tout accablé qu'il étoit de sa propre douleur, fut frappé de la mienne. Il étoit étonné de me voir entrer, comme je faisois, dans ses chagrins. Gil Blas, me dit-il, un jour que je lui parus plongé dans une tristesse mortelle, c'est une assez douce consolation pour moi d'avoir un confident si sensible à mes peines. Ah ! Monseigneur, lui répondis-je, en lui faisant tout l'honneur de mon affliction, il faudroit que je fusse bien ingrat & d'un naturel bien dur si je ne les sentoiss vivement. Puis-je penser que vous pleurez une fille d'un mérite accom-

pli, & que vous aimiez si tendrement, fans mêler mes pleurs aux vôtres ? Non, Monseigneur, je suis trop plein de vos bontés pour ne partager pas toute ma vie vos plaisirs & vos ennuis.





CHAPITRE X.

Gil Blas rencontre par hasard le poëte Nunez qui lui apprend qu'il a fait une tragédie qui doit être incessamment représentée sur le Théâtre du Prince. Du malheureux succès de cette pièce, & du bonheur étonnant dont il fut suivi.



LE ministre commençoit à se consoler ; & moi, par conséquent, à reprendre ma bonne humeur, lorsqu'un soir je sortis tout seul en carrosse pour aller à la promenade. Je rencontrai en chemin le poëte des Asturies, que je n'avois pas revû depuis sa sortie de l'hôpital. Il étoit fort proprement vêtu. Je l'appelai, je le fis monter dans mon carrosse, & nous nous promenâmes ensemble dans le pré Saint-Jérôme.

Monfieur Nunez, lui dis-je, il est heureux pour moi de vous avoir rencontré par hasard ; sans cela je n'aurois pas le plaisir que j'ai de... Point de reproches, Santillane, interrompit-il avec précipitation ; je t'avouerais de bonne foi

que je n'ai pas voulu t'aller voir : je vais t'en dire la raison. Tu m'as promis un bon poste, pourvu que j'abjurasse la poésie & j'en ai trouvé un très-solide, à condition que je ferai des vers. J'ai accepté ce dernier comme le plus convenable à mon humeur. Un de mes amis m'a placé auprès de don Bertrand Gomez del Ribero, trésorier des galères du roi. Ce don Bertrand qui vouloit avoir un bel-esprit à ses gages, ayant trouvé ma versification très-brillante, m'a choisi préférablement à cinq ou six auteurs qui se présentoient pour remplir l'emploi de secrétaire de ses commandemens.

J'en suis ravi, mon cher Fabrice, lui dis-je, car ce don Bertrand est apparemment fort riche. Comment, riche ! me répondit-il ; on dit qu'il ignore lui-même jusqu'à quel point il l'est. Quoi qu'il en soit, voici en quoi consiste l'emploi que j'occupe chez lui. Comme il se pique d'être galant, & qu'il veut passer pour homme d'esprit, il est en commerce de lettres avec plusieurs dames fort spirituelles, & je lui prête ma plume pour composer des billets remplis de sel & d'agrément. J'écris à l'une en vers, à l'autre en prose, & je porte quelquefois les lettres moi-même pour faire voir la multiplicité de mes talens.

Mais tu ne m'apprends pas, lui dis-je, ce que je souhaite le plus de savoir : Es-tu bien payé de tes épigrammes épistolaires ? Très-graivement, répondit-il, les gens riches ne font pas

tous généreux, & j'en connois qui font de francs vilains ; mais don Bertrand en use avec moi fort noblement. Outre deux cents pistoles de gages fixes, je reçois de lui de temps en temps de petites gratifications ; ce qui me met en état de faire le seigneur, & de bien passer mon temps avec quelques auteurs, ennemis, comme moi, du chagrin. Au reste, repris-je, ton trésorier a-t-il assez de goût pour sentir les beautés d'un ouvrage d'esprit, & pour en apercevoir les défauts ? Oh que non, me répondit Nunez ; quoiqu'il ait un babil imposant, ce n'est point un connoisseur. Il ne laisse pas de se donner pour un Tarpa ²³. Il décide hardiment, & soutient son opinion d'un ton si haut & avec tant d'opiniâtreté, que le plus souvent lorsqu'il dispute, on est obligé de lui céder, pour éviter une grêle de traits défobligeans dont il a coutume d'accabler ses contradicteurs.

Tu peux croire, poursuivit-il, que j'ai grand soin de ne le contredire jamais, quelque sujet qu'il m'en donne ; car outre les épithètes désagréables que je ne manquerois pas de m'attirer, je pourrois fort bien me faire mettre à la porte. J'approuve donc prudemment ce qu'il loue, & je désapprouve de même tout ce qu'il trouve mauvais. Par cette complaisance qui ne me coûte guère, possédant, comme je fais, l'art de m'accommoder au caractère des personnes qui me sont utiles, j'ai gagné l'estime & l'amitié de mon patron. Il m'a engagé à composer

une tragédie dont il m'a donné l'idée. Je l'ai fait sous ses yeux & si elle réussit, je devrai à ses bons avis une partie de ma gloire.

Je demandai à notre poète le titre de sa tragédie : C'est, répondit-il, *le Comte de Saldagne*. Cette pièce sera représentée dans trois jours sur le Théâtre du Prince. Je souhaite, lui répliquai-je, qu'elle ait une grande réussite, & j'ai assez bonne opinion de ton génie pour l'espérer. Je l'espère bien aussi, me dit-il, mais il n'y a point d'espérance plus trompeuse que celle-là, tant les auteurs sont incertains de l'événement d'un ouvrage dramatique ; tous les jours ils y sont trompés.

Enfin, le jour de la première représentation, je ne pus aller à la comédie, Monseigneur m'ayant chargé d'une commission qui m'en empêcha. Tout ce que je pus faire fut d'y envoyer Scipion, pour savoir du moins dès le soir même le succès d'une pièce à laquelle je m'intéressais. Après l'avoir impatientement attendu, je le vis revenir d'un air qui me fit concevoir un mauvais présage. Hé bien ! lui dis-je, comment *le Comte de Saldagne* a-t-il été reçu du public ? Fort brutalement, répondit-il ; jamais pièce n'a été plus cruellement traitée : je suis sorti indigné de l'insolence du parterre. Et moi, je le suis, répliquai-je, de la fureur que Nunez a de composer des poèmes dramatiques. Quel enragé ! ne faut-il pas qu'il ait perdu le jugement, pour préférer les huées ignominieuses

des spectateurs à l'heureux fort que je puis lui faire. C'est ainsi que, par amitié, je pestois contre le poëte des Asturies, & que je m'affligois du malheur de sa pièce, pendant qu'il s'en applaudissoit.

En effet, je le vis deux jours après entrer chez moi, tout transporté de joie. Santillane, s'écria-t-il, je viens te faire part du ravissement où je suis. J'ai fait ma fortune, mon ami, en faisant une mauvaise pièce. Tu fçais l'étrange accueil qu'on a fait au *Comte de Saldagne* ; tous les spectateurs, à l'envi, se sont déchaînés contre lui & c'est à ce déchaînement général que je dois le bonheur de ma vie.

Je fus assez étonné d'entendre parler de cette manière le poëte Nunez. Comment donc, Fabrice, lui dis-je, feroit-il possible que la chute de ta tragédie eût de quoi justifier ta joie immodérée ? Oui, sans doute, répondit-il. Je t'ai déjà dit que don Bertrand avoit mis du sien dans ma pièce ; par conséquent, il la trouvoit excellente. Il a été outré de voir les spectateurs d'un sentiment contraire au sien. Nunez, m'a-t-il dit ce matin ; *Victrix causa diis placuit, jed victa Catoni* ²⁴. Si ta pièce a déplu au public, en récompense elle me plaît à moi ; & cela doit te suffire. Pour te consoler du mauvais goût du siècle, je te donne deux mille écus de rente à prendre sur tous mes biens : allons, de ce pas, chez mon notaire en passer le contrat. Nous y avons été sur le champ ; le trésor-

rier a signé l'acte de la donation, & m'a payé la première année d'avance.

Je félicitai Fabrice sur la malheureuse destinée du *Comte de Saldagne*, puisqu'elle avoit tourné au profit de l'auteur. Tu as bien raison, continua-t-il, de me faire compliment là-dessus, sçais-tu bien qu'il ne pouvoit m'arriver un plus grand bonheur que d'avoir déplu au parterre. Que je suis heureux d'avoir été sifflé à double carillon ! Si le public, plus bienveillant, m'eût honoré de ses applaudissemens, à quoi cela m'auroit-il mené ? A rien. Je n'aurois tiré de mon travail qu'une somme assez médiocre ; au lieu que les sifflets m'ont mis tout d'un coup à mon aise pour le reste de mes jours.





CHAPITRE XI.

*Santillane fait donner un emploi à Scipion,
qui part pour la Nouvelle-Espagne.*



ON secrétaire ne regarda pas sans envie le bonheur inopiné du poëte Nunez : il ne cessa de m'en parler pendant huit jours. J'admire, disoit-il, le caprice de la fortune qui se plaît quelquefois à combler de biens un détestable auteur, tandis qu'elle en laisse de bons dans la misère : je voudrois bien qu'elle s'avifât de m'enrichir aussi du soir au lendemain. Cela pourra bien arriver, lui disois-je, & plus tôt que tu ne penses ; tu es ici dans son temple ; car il me semble qu'on peut appeler le Temple de la Fortune la maison d'un premier ministre, où l'on accorde souvent des graces qui engraiissent tout à coup ceux qui les obtiennent. Cela est véritable, monsieur, me répondit-il ; mais il faut avoir la patience de les attendre. Encore une fois, Scipion, lui répliquois-je, sois tranquille ; peut-être es-tu sur le point d'avoir

quelque bonne commission. Effectivement, il s'offrit, peu de jours après, une occasion de l'employer utilement au service du comte-duc, & je ne la laissai point échapper.

Je m'entretenois un matin avec don Raimond Caporis, & notre conversation rouloit sur les revenus de Son Excellence. Monseigneur jouit, disoit-il, des commanderies de tous les ordres militaires, ce qui lui vaut, par an, quarante mille écus & il n'est obligé que de porter la croix d'Alcantara. De plus, ses trois charges de grand chambellan, de grand écuyer, & de grand chancelier des Indes lui rapportent deux cent mille écus & tout cela n'est rien encore en comparaison des sommes immenses qu'il tire des Indes. Sçavez-vous de quelle manière? Lorsque les vaisseaux du roi partent de Séville ou de Lisbonne pour ce pays-là, il y fait embarquer du vin, de l'huile & des grains que lui fournit sa comté d'Olivarès; il ne paie point de port. Avec cela, il vend dans les Indes ces marchandises quatre fois plus qu'elles ne valent en Espagne; ensuite il en emploie l'argent à acheter des épiceries, des couleurs, & d'autres choses qu'on a presque pour rien dans le Nouveau-Monde, & qui se vendent fort cher en Europe. Il a déjà par ce trafic gagné plusieurs millions, sans faire le moindre tort au roi.

Ce qui ne doit pas vous paroître étonnant, continua-t-il, c'est que les personnes employées à faire ce commerce reviennent toutes chargées

de richesses ; Monseigneur trouvant bon qu'elles fassent leurs affaires avec les siennes.

Le fils de la Coscolina, qui écoutoit notre entretien, ne put entendre parler ainsi don Raimond sans l'interrompre : Parbleu ! seigneur Caporis, s'écria-t-il, je ferois ravi d'être une de ces personnes-là ; aussi bien il y a longtemps que je souhaite de voir le Mexique. Votre curiosité fera bientôt satisfaite, lui dit l'intendant, si le seigneur de Santillane ne s'oppose point à votre envie. Quelque délicat que je sois sur le choix des gens que j'envoie aux Indes faire ce trafic (car c'est moi qui les choisis) je vous mettrai aveuglément sur mon registre, si votre maître le veut. Vous me ferez plaisir, dis-je à don Raimond ; donnez-moi cette marque d'amitié. Scipion est un garçon que j'aime, d'ailleurs très-intelligent, & qui se gouvernera de façon qu'on n'aura pas le moindre reproche à lui faire. En un mot, j'en réponds comme de moi-même.

Cela suffit, reprit Caporis, il n'a qu'à se rendre incessamment à Séville ; les vaisseaux doivent mettre à la voile, dans un mois, pour les Indes. Je le chargerai, à son départ, d'une lettre pour un homme qui lui donnera toutes les instructions nécessaires pour s'enrichir, sans porter aucun préjudice aux intérêts de Son Excellence, qui doivent être sacrés pour lui.

Scipion charmé d'avoir cet emploi, se hâta de partir pour Séville, avec mille écus que je

lui comptai, pour acheter dans l'Andaloufie, du vin & de l'huile, & le mettre en état de trafiquer pour son compte dans les Indes. Cependant, tout ravi qu'il étoit de faire un voyage dont il espérait tirer tant de profit, il ne put me quitter fans répandre des pleurs, & je ne vis pas de sang-froid son départ.





CHAPITRE XII.

Don Alphonse de Leyva vient à Madrid ; motif de son voyage. De l'affliction qu'eut Gil Blas, & de la joie qui la suivit.



PEINE eus-je perdu Scipion , qu'un page du ministre m'apporta un billet qui contenoit ces paroles : « Si le seigneur de Santillane veut se donner la peine de se rendre à l'image saint Gabriel, dans la rue de Tolède, il verra un de ses meilleurs amis. »

Quel peut être cet ami qui ne se nomme point ? dis-je en moi-même. Pourquoi me cache-t-il son nom ? Il veut apparemment me causer le plaisir de la surprise. Je sortis sur le champ ; je pris le chemin de la rue de Tolède & en arrivant au lieu marqué, je ne fus pas peu étonné d'y trouver don Alphonse de Leyva. Que vois-je ? m'écriai-je. Vous, ici, seigneur ! Oui, mon cher Gil Blas, répondit-il, en me ferrant étroitement entre ses bras, c'est don Alphonse lui-même qui s'offre à votre vue. Hé !

qui vous amène à Madrid ? lui dis-je. Je vais vous surprendre, me repartit-il, & vous affliger, en vous apprenant le sujet de mon voyage. On m'a ôté le gouvernement de Valence, & le premier ministre me mande à la cour pour rendre compte de ma conduite. Je demeurai un quart d'heure dans un stupide silence ; puis, reprenant la parole : De quoi, lui dis-je, vous accuse-t-on ? Il faut bien que vous ayez fait quelque chose imprudemment. J'impute, répondit-il, ma disgrâce à la visite que j'ai faite, il y a trois semaines, au cardinal duc de Lerme, qui, depuis un mois, est relégué dans son château de Denia.

Oh ! vraiment, interrompis-je, vous avez raison d'attribuer votre malheur à cette visite indiscreète : n'en cherchez point la cause ailleurs, & permettez-moi de vous dire que vous n'avez pas consulté votre prudence ordinaire, lorsque vous avez été voir ce ministre disgracié. La faute en est faite, me dit-il, & j'ai pris de bonne grace mon parti. Je vais me retirer avec ma famille au château de Leyva, où je passerai dans un profond repos le reste de mes jours. Tout ce qui me fait de la peine, ajouta-t-il, c'est d'être obligé de paroître devant un superbe ministre qui pourra me recevoir peu gracieusement. Quelle mortification pour un Espagnol ! Cependant c'est une nécessité ; mais, avant que de m'y soumettre, j'ai voulu vous parler. Seigneur, lui dis-je, laissez-moi faire : ne vou

présentez pas devant le ministre que je n'aie sçu auparavant de quoi l'on vous accuse : le mal n'est peut-être pas sans remède. Quoi qu'il en soit, vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je me donne pour vous tous les mouvemens qu'exigent de moi la reconnoissance & l'amitié. A ces mots, je le laissai dans son hôtellerie, en l'assurant qu'il auroit incessamment de mes nouvelles.

Comme je ne me mêlois plus d'affaires d'État, depuis les deux mémoires dont il a été fait une si éloquente mention, j'allai trouver Carnero, pour lui demander s'il étoit vrai qu'on eût ôté à don Alphonse de Leyva le gouvernement de la ville de Valence. Il me répondit que oui ; mais qu'il en ignoroit la raison. Là-dessus je pris sans balancer la résolution de m'adresser à Monseigneur même, pour apprendre de sa propre bouche les sujets qu'il pouvoit avoir de se plaindre du fils de don César.

J'étois si pénétré de ce fâcheux événement, que je n'eus pas besoin d'affecter un air de tristesse pour paroître affligé aux yeux du comte-duc. Qu'as-tu donc, Santillane ? me dit-il aussitôt qu'il me vit. J'aperçois sur ton visage une impression de chagrin ; je vois même des larmes prêtes à couler de tes yeux. Qu'est-ce que cela signifie ? Ne me déguise rien. Quelqu'un t'auroit-il fait quelque offense ? Parle, tu feras bientôt vengé. Monseigneur, lui répondis-je en pleurant, quand je voudrois vous cacher ma

douleur, je ne le pourrois pas ; je suis au désespoir : on vient de me dire que don Alphonse de Leyva n'est plus gouverneur de Valence ; on ne pouvoit m'annoncer une nouvelle plus capable de me causer une mortelle affliction. Que dis-tu, Gil Blas ? reprit le ministre étonné. Quel intérêt peux-tu prendre à ce don Alphonse & à son gouvernement ? Alors, je lui fis un détail des obligations que j'avois aux seigneurs de Leyva ; ensuite je lui racontai de quelle façon j'avois obtenu du duc de Lerme, pour le fils de don César, le gouvernement dont il s'agissoit.

Quand Son Excellence m'eut écouté jusqu'au bout avec une attention pleine de bonté pour moi, il me dit : Essuie tes pleurs, mon ami. Outre que j'ignorois ce que tu viens de m'apprendre, je t'avouerais que je regardois don Alphonse comme une créature du cardinal de Lerme. Je te mets à ma place : la visite qu'il a faite à cette Eminence ne te l'auroit-elle pas rendu suspect ? Je veux bien croire pourtant qu'ayant été pourvu de son emploi par ce ministre, il peut avoir fait cette démarche par un pur mouvement de reconnaissance ; & je la lui pardonne. Je suis fâché d'avoir déplacé un homme qui te devoit son poste, mais si j'ai détruit ton ouvrage, je puis le réparer. Je veux même encore plus faire pour toi que le duc de Lerme. Don Alphonse, ton ami, n'étoit que gouverneur de la ville de Valence, je le fais

vice-roi du royaume d'Aragon : c'est ce que je te permets de lui faire sçavoir, & tu peux lui mander de venir prêter serment.

Lorsque j'eus entendu ces paroles, je passai d'une extrême douleur à un excès de joie, qui me troubla l'esprit à un point, qu'il y parut au remerciement que je fis à Monseigneur ; mais le désordre de mon discours ne lui déplut point, & comme je lui appris que don Alphonse étoit à Madrid, il me dit que je pouvois le lui présenter dès ce jour-là même. Je courus aussitôt à l'image saint Gabriel, où je ravis le fils de don César, en lui annonçant son nouvel emploi. Il ne pouvoit croire ce que je lui disois, tant il avoit de la peine à se persuader que le premier ministre, quelque amitié qu'il eût pour moi, fût capable de donner des vice-royautés à ma considération. Je le menai au comte-duc qui le reçut très-poliment, & qui lui dit : Don Alphonse, vous vous êtes si bien conduit dans votre gouvernement de la ville de Valence, que le roi vous jugeant propre à remplir une plus grande place, vous a nommé à la vice-royauté d'Aragon. Cette dignité, ajouta-t-il, n'est point au-dessus de votre naissance, & la noblesse aragonoise ne sçauroit murmurer contre le choix de la cour.

Son Excellence ne fit aucune mention de moi, & le public ignora la part que j'avois à cette affaire ; ce qui sauva don Alphonse & le ministre des mauvais discours qu'on auroit pu

tenir dans le monde sur un vice-roi de ma façon.

Sitôt que le fils de don César fut sûr de son fait, il dépêcha un exprès à Valence pour en informer son père & Séraphine qui se rendirent bientôt à Madrid. Leur premier soin fut de me venir trouver pour m'accabler de remerciemens. Quel spectacle touchant & glorieux pour moi de voir les trois personnes du monde qui m'étoient les plus chères, m'embrasser à l'envi ! Aussi sensibles à mon zèle & à mon affection qu'à l'honneur que le poste de vice-roi alloit faire rejaillir sur leur maison, ils ne pouvoient se lasser de me tenir des discours reconnoissans. Ils me parloient même comme s'ils eussent parlé à un homme d'une condition égale à la leur. Il sembloit qu'ils eussent oublié qu'ils avoient été mes maîtres. Ils croyoient ne pouvoir me témoigner assez d'amitié. Pour supprimer les circonstances inutiles, don Alphonse, après avoir reçu ses patentes, remercié le roi & son ministre, & prêté le serment ordinaire, partit de Madrid avec sa famille, pour aller établir son séjour à Saragoſſe. Il y fit son entrée avec toute la magnificence imaginable, & les Aragonois firent connoître par leurs acclamations que je leur avois donné un vice-roi qui leur étoit fort agréable.



CHAPITRE XIII.

Gil Blas rencontre chez le roi don Gaston de Cogollos & don André de Tordefillas. Où ils allèrent tous trois. Fin de l'histoire de don Gaston & de dona Helena de Galisteo. Quel service Santillane rendit à Tordefillas.



J'è nageois dans la joie d'avoir si heureusement changé en vice-roi un gouverneur déplacé. Les seigneurs de Leyva même en étoient moins ravis que moi. J'eus bientôt encore une autre occasion d'employer mon crédit pour un ami ; ce que je crois devoir rapporter, pour faire connoître à mes lecteurs que je n'étois plus ce même Gil Blas qui sous le ministère précédent vendoit les graces de la cour.

J'étois un jour dans l'antichambre du roi, où je m'entretenois avec des seigneurs qui, me connoissant pour un homme chéri du premier ministre, ne dédaignoient pas ma conversation. J'aperçus dans la foule don Gaston de Cogollos,

ce prisonnier d'État que j'avois laiffé dans la tour de Ségovie. Il étoit avec le châtelain don André de Tordefillas. Je quittai volontiers ma compagnie pour aller embrasser ces deux amis. S'ils furent étonnés de me revoir là, je le fus bien davantage de les y rencontrer. Après de vives accolades de part & d'autres, don Gaston me dit : Seigneur de Santillane, nous avons bien des questions à nous faire mutuellement, & nous ne sommes pas ici dans un lieu commode pour cela : permettez que je vous emmène dans un endroit où, le seigneur de Tordefillas & moi, nous serons bien aises d'avoir avec vous un long entretien. J'y consentis ; nous fendîmes la presse, & nous fortîmes du palais. Nous trouvâmes le carrosse de don Gaston qui l'attendoit dans la rue ; nous y montâmes tous trois, & nous nous rendîmes à la grande place du marché, où se font les courses de taureaux. Là demeuroit Cogollos, dans un fort bel hôtel.

Seigneur Gil Blas, me dit don André, lorsque nous fûmes dans une salle magnifiquement meublée, il me semble qu'à votre départ de Ségovie vous haïssiez la cour, & que vous étiez dans la résolution de vous en éloigner pour jamais. C'étoit, en effet, mon dessein, lui répondis-je ; & tant qu'a vécu le feu roi, je n'ai pas changé de sentiment ; mais quand j'ai sçu que le prince son fils étoit sur le trône, j'ai voulu voir si le nouveau monarque me reconnoîtroit. Il m'a reconnu, & j'ai eu le bonheur

d'en être reçu favorablement ; il m'a recommandé lui-même au premier ministre qui m'a pris en amitié, & avec qui je suis beaucoup mieux que je ne l'ai jamais été avec le duc de Lerme. Voilà, seigneur don André, ce que j'avois à vous apprendre, & vous, dites-moi si vous êtes toujours châtelain de la tour de Ségovie. Non vraiment, me répondit-il ; le comte-duc en a mis un autre à ma place. Il m'a cru apparemment tout dévoué à son prédécesseur. Et moi, dit alors don Gaston, j'ai été mis en liberté par une raison contraire. Le premier ministre n'a pas sitôt sçu que j'étois dans les prisons de Ségovie, par ordre du duc de Lerme, qu'il m'en a fait fortir. Il s'agit à présent, seigneur Gil Blas, de vous conter ce qui m'est arrivé depuis que je suis libre.

La première chose que je fis, poursuivit-il, après avoir remercié don André des attentions qu'il avoit eues pour moi pendant ma prison, fut de me rendre à Madrid. Je me présentai devant le comte d'Olivarès qui me dit : Ne craignez pas que le malheur qui vous est survenu fasse le moindre tort à votre réputation ; vous êtes pleinement justifié : je suis d'autant plus assuré de votre innocence que le marquis de Villareal dont on vous a soupçonné d'être complice, n'étoit pas coupable. Quoique Portugais & parent même du duc de Bragance, il est moins dans ses intérêts que dans ceux du roi mon maître. On n'a donc point dû vous faire

un crime de votre liaison avec ce marquis, & pour réparer l'injustice qu'on vous a faite en vous accusant de trahison, le roi vous donne une lieutenance dans sa garde espagnole. J'acceptai cet emploi en suppliant Son Excellence de me permettre, avant que d'entrer en exercice, d'aller à Coria pour y voir dona Eleonor de Laxarilla, ma tante. Le ministre m'accorda un mois pour faire ce voyage, & je partis accompagné d'un seul laquais.

Nous avons déjà passé Colmenar, & nous étions engagés dans un chemin creux entre deux montagnes, quand nous aperçûmes un cavalier qui se défendoit vaillamment contre trois hommes qui l'attaquoient tous ensemble; je ne balançai point à le secourir, je me hâtai de le joindre, & je me mis à son côté. Je remarquai, en me battant, que nos ennemis étoient masqués, & que nous avions affaire à de vigoureux spadassins. Cependant, malgré leur force & leur adresse, nous demeurâmes vainqueurs : je perçai un des trois; il tomba de cheval, & les deux autres prirent la fuite à l'instant. Il est vrai que la victoire ne nous fut guère moins funeste qu'au malheureux que j'avois tué, puisqu'après l'action nous nous trouvâmes, mon compagnon & moi, dangereusement blessés. Mais représentez-vous quelle fut ma surprise, lorsque dans ce cavalier je reconnus Combados, le mari de dona Helena. Il ne fut pas moins étonné de voir que j'étois son défenseur : Ah !

don Gaston, s'écria-t-il, quoi, c'est vous qui venez me secourir ? Quand vous avez si généreusement pris mon parti, vous ignoriez que c'étoit celui d'un homme qui vous a enlevé votre maîtresse. Je l'ignorois en effet, lui répondis-je ; mais, quand je l'aurois sçu, pensez-vous que j'eusse balancé à faire ce que j'ai fait ? Jugeriez-vous assez mal de moi pour me croire une ame si basse ? Non, non, reprit-il, j'ai meilleure opinion de vous, & si je meurs des bleffures que je viens de recevoir, je souhaite que les vôtres ne vous empêchent point de profiter de ma mort. Combados, lui dis-je, quoique je n'aie pas encore oublié dona Helena, sçachez que je ne désire point sa possession aux dépens de votre vie ; je m'applaudis même d'avoir contribué à vous sauver des coups de trois assassins, puisqu'en cela j'ai fait une action agréable à votre épouse.

Pendant que nous nous parlions de cette sorte, mon laquais descendit de cheval, & s'étant approché du cavalier qui étoit étendu sur la poussière, il lui ôta son masque, & nous fit voir des traits que Combados reconnut d'abord. C'est Caprara, s'écria-t-il, ce perfide cousin qui, de dépit d'avoir manqué une riche succession qu'il m'avoit injustement disputée, nourrissoit depuis longtemps le désir de m'assassiner, & avoit enfin choisi ce jour pour le satisfaire ; mais le ciel a permis qu'il ait été la victime de son attentat.

Cependant notre fang couloit à bon compte, & nous nous affoiblissions à vue d'œil. Néanmoins, tout blessés que nous étions, nous eûmes la force de gagner le bourg de Villarejo qui n'est qu'à deux portées de fusil du champ de bataille. En arrivant à la première hôtellerie, nous demandâmes des chirurgiens. Il en vint un qu'on nous dit être fort habile. Il visita nos playes qu'il trouva très-dangereuses. Il nous pansa, & le lendemain il nous dit, après avoir levé l'appareil, que les blessures de don Blas étoient mortelles. Il jugea des miennes plus favorablement, & ses pronostics ne furent point faux.

Combados se voyant condamné à la mort, ne songea plus qu'à s'y préparer. Il dépêcha un exprès à sa femme pour l'informer de ce qui s'étoit passé & du triste état où il se trouvoit. Dona Helena fut bientôt à Villarejo. Elle y arriva l'esprit travaillé d'une inquiétude qui avoit deux causes différentes : le péril que couroit la vie de son époux, & la crainte de sentir en me revoyant rallumer un feu mal éteint. Cela lui causoit une agitation terrible. Madame, lui dit don Blas, lorsqu'elle fut en sa présence, vous arrivez assez à temps pour recevoir mes adieux. Je vais mourir, & je regarde ma mort comme une punition du ciel de vous avoir par une tromperie arraché à don Gaston : bien loin d'en murmurer, je vous exhorte moi-même à lui rendre un cœur que je lui ai ravi. Dona

Helena ne lui répondit que par des pleurs, & véritablement, c'étoit la meilleure réponse qu'elle pût lui faire, n'étant pas encore assez détachée de moi pour avoir oublié l'artifice dont il s'étoit servi pour la déterminer à me manquer de foi.

Il arriva, comme le chirurgien l'avoit pronostiqué, qu'en moins de trois jours Combados mourut de ses blessures, au lieu que les miennes annonçoient une prochaine guérison. La jeune veuve uniquement occupée du soin de faire transporter à Coria le corps de son époux, pour lui rendre tous les honneurs qu'elle devoit à sa cendre, partit de Villarejo pour s'en retourner, après s'être informée, comme par pure politesse, de l'état où je me trouvois. Dès que je pus la suivre, je pris le chemin de Coria où j'achevai de me rétablir en peu de temps. Alors dona Eleonor, ma tante, & don George de Galisteo, résolurent de nous marier promptement, Helena & moi, de peur que la fortune ne nous séparât encore par quelque nouvelle traversé. Mais ce mariage se fit sans éclat, à cause de la mort trop récente de don Blas & peu de jours après je revins à Madrid avec dona Helena. Comme j'avois passé le temps prescrit par le comte-duc pour mon voyage, je craignois que ce ministre n'eût donné à un autre la lieutenance qu'il m'avoit promise ; mais il n'en avoit point disposé, & il eut la bonté de recevoir les excuses que je lui fis de mon retardement.

Je suis donc, poursuivit Cogollos, lieutenant de la garde espagnole, & j'ai de l'agrément dans mon poste. J'ai fait des amis d'un commerce agréable, & je vis content avec eux. Je voudrois pouvoir en dire autant, s'écria don André, mais je suis bien éloigné d'être satisfait de mon fort : j'ai perdu mon emploi qui ne laissoit pas de m'être fort utile, & je n'ai point d'amis qui aient assez de crédit pour m'en procurer un solide. Pardonnez-moi, seigneur don André, interrompis-je en souriant, vous avez en moi un ami qui peut vous être bon à quelque chose. Je vous ai déjà dit que je suis encore plus aimé du comte-duc que je ne l'étois du duc de Lerme, & vous osez me dire en face que vous n'avez personne qui puisse vous faire obtenir un solide emploi. Ne vous ai-je pas déjà rendu un pareil service ? Souvenez-vous que par le crédit de l'archevêque de Grenade je vous fis nommer pour aller remplir au Mexique un poste où vous auriez fait votre fortune, si l'amour ne vous eût point arrêté dans la ville d'Alicante. Je suis bien plus en état de vous servir présentement que j'ai l'oreille du premier ministre. Je m'abandonne donc à vous, répliqua Tordefillas ; mais, ajouta-t-il en souriant à son tour, ne m'envoyez pas, de grâce, à la Nouvelle-Espagne ; je n'y voudrois point aller, quand on m'y voudroit faire président de l'Audience même du Mexique ²⁵.

Nous fûmes interrompus dans cet endroit de

notre entretien par dona Helena qui arriva dans la salle, & dont la personne toute gracieuse remplit l'idée que je m'en étois formée. Madame, lui dit Cogollos, je vous présente le feigneur de Santillane, dont je vous ai parlé quelquefois, & dont l'aimable compagnie a souvent dans ma prison suspendu mes ennuis. Oui, madame, dis-je à dona Helena, don Gaston vous dit la vérité. Ma conversation lui plaisoit, parce que vous en faisiez toujours la matière. La fille de don George répondit modestement à ma politesse ; après quoi, je pris congé de ces deux époux, en leur protestant que j'étois ravi que l'hymen eût enfin succédé à leurs longues amours. Ensuite m'adressant à Tordefillas, je le priai de m'apprendre sa demeure & lorsqu'il me l'eut enseignée : Sans adieu, lui dis-je, don André, j'espère qu'avant huit jours vous verrez que je joins le pouvoir à la bonne volonté.

Je n'en eus pas le démenti. Dès le lendemain même, le comte-duc me fournit une occasion d'obliger ce châtelain. Santillane, me dit Son Excellence, la place de gouverneur de la prison royale de Valladolid est vacante, elle rapporte plus de trois cents pistoles par an, il me prend envie de te la donner. Je n'en veux point, Monseigneur, lui répondis-je, valût-elle dix mille ducats de rente, je renonce à tous les postes que je ne puis occuper sans m'éloigner de vous. Mais, reprit le ministre, tu peux fort bien remplir celui-là sans être obligé de quitter Madrid,

que pour aller de temps en temps à Valladolid visiter la prison. Cela, comme tu vois, n'est pas incompatible. Vous direz, lui repartis-je, tout ce qu'il vous plaira ; je ne veux de cet emploi qu'à condition qu'il me fera permis de m'en démettre en faveur d'un brave gentilhomme appelé don André de Tordefillas, ci-devant châtelain de la tour de Ségovie : j'aimerois à lui faire ce présent, pour reconnoître les bons traitemens qu'il m'a faits pendant ma prison.

Ce discours fit rire le ministre qui me dit : C'est-à-dire, Gil Blas, que tu veux faire un gouverneur de prison royale, comme tu as fait un vice-roi. Hé bien ! soit, mon ami, je t'accorde la place vacante pour Tordefillas ; mais dis-moi tout naturellement quel profit il doit t'en revenir ; car je ne te crois pas assez sot pour vouloir employer ton crédit pour rien. Monseigneur, lui répondis-je, ne faut-il pas payer ses dettes ? Don André m'a fait sans intérêt tous les plaisirs qu'il a pû ; ne dois-je pas lui rendre la pareille ? Vous êtes devenu bien défintéressé, monsieur de Santillane, me répliqua Son Excellence, en riant ; il me semble que vous l'étiez beaucoup moins sous le dernier ministère. J'en conviens, lui repartis-je, le mauvais exemple corrompt mes mœurs : comme tout se vendoit alors, je me conformai à l'usage, & comme aujourd'hui tout se donne, j'ai repris mon intégrité.

Je fis donc pourvoir don André de Torde-

fillas du gouvernement de la prison royale de Valladolid, & je l'envoyai bientôt dans cette ville, aussi satisfait de son nouvel établissement que je l'étois de m'être acquitté envers lui des obligations que je lui avois.





CHAPITRE XIV.

Santillane va chez le poëte Nunez. Quelles personnes il y trouva, & quels discours y furent tenus.



L me prit envie une après-dînée, d'aller voir le poëte des Asturies, me sentant fort curieux de sçavoir de quelle façon il étoit logé. Je me rendis à l'hôtel du seigneur don Bertrand Gomez del Ribero, & j'y demandai Nunez. Il ne demeure plus ici, me dit un laquais qui étoit à la porte; c'est là qu'il loge à présent, ajouta-t-il, en me montrant une maison voisine; il occupe un corps de logis sur le derrière. J'y allai & après avoir traversé une petite cour, j'entrai dans une salle toute nue où je trouvai mon ami Fabrice encore à table avec cinq ou six de ses confrères qu'il régaloit ce jour-là.

Ils étoient sur la fin du repas, & par conséquent, en train de disputer; mais aussitôt qu'ils m'aperçurent, il firent succéder un profond si-

lence à leur bruyant entretien. Nunez se leva d'un air empressé pour me recevoir, en s'écriant : Messieurs, voilà le seigneur de Santillane qui veut bien m'honorer d'une de ses visites ; rendez, avec moi, vos hommages au favori du premier ministre. A ces paroles tous les convives se levèrent aussi pour me saluer & en faveur du titre qui m'avoit été donné, ils me firent des civilités très-respectueuses. Quoique je n'eusse besoin ni de boire ni de manger, je ne pus me défendre de me mettre à table avec eux & même de faire raison à une *brinde* qu'ils me portèrent.

Comme il me parut que ma présence les empêchoit de continuer à s'entretenir librement : Messieurs, leur dis-je, que je ne vous gêne point, s'il vous plaît. Il me semble que j'ai interrompu votre entretien ; reprenez-le, de grâce ou je m'en vais. Ces messieurs, dit alors Fabrice, parloient de l'*Iphigénie* d'Euripide. Le bachelier Melchior de Villegas qui est un sçavant du premier ordre, demandoit au seigneur don Jacinte de Romarate ce qui l'intéressoit dans cette tragédie. Oui, dit don Jacinte, & je lui ai répondu que c'étoit le péril où se trouvoit Iphigénie. Et moi, dit le bachelier, je lui ai répliqué (ce que je suis prêt à démontrer) que ce n'est point ce péril qui fait le véritable intérêt de la pièce. Qu'est-ce que c'est donc ? s'écria le vieux licencié Gabriel de Léon. C'est le vent, repartit le bachelier.

Toute la compagnie fit un éclat de rire à cette repartie que je ne crus pas sérieuse ; je m'imaginai que Melchior ne l'avoit faite que pour égayer la conversation. Je ne connoissois pas ce sçavant : c'étoit un homme qui n'entendoit nullement la raillerie. Riez tant qu'il vous plaira, messieurs, reprit-il froidement : je vous soutiens que c'est le vent seul qui doit intéresser, frapper, émouvoir le spectateur, & non le péril d'Iphigénie. Représentez-vous, poursuivit-il, une nombreuse armée qui s'est assemblée pour aller faire le siège de Troye ; concevez toute l'impatience qu'ont les chefs & les soldats d'exécuter leur entreprise, pour s'en retourner promptement dans la Grèce où ils ont laissé ce qu'ils ont de plus cher, leurs dieux domestiques, leurs femmes & leurs enfans ; cependant un maudit vent contraire les retient en Aulide, semble les clouer au port & s'il ne change point, ils ne pourront aller assiéger la ville de Priam. C'est donc le vent qui fait l'intérêt de cette tragédie. Je prends parti pour les Grecs, j'épouse leur dessein, je ne souhaite que le départ de leur flotte, & je vois d'un œil indifférent Iphigénie dans le péril, puisque sa mort est un moyen d'obtenir des dieux un vent favorable.

Sitôt que Villegas eut achevé de parler, les ris se renouvelèrent à ses dépens. Nunez eut la malice d'appuyer son sentiment pour donner encore plus beau jeu aux railleurs qui se mi-

rent à faire à l'envi des mauvaises plaifanteries sur les vents. Mais le bachelier les regardant tous d'un air flegmatique & orgueilleux. Je m'attendois, à tous momens, à voir ces messieurs s'échauffer & se prendre aux crins, fin ordinaire de leurs dissertations ; cependant je fus trompé dans mon attente ; ils se contentèrent de se dire des injures réciproquement, & se retirèrent quand ils eurent bu & mangé à discrétion.

Après leur retraite, je demandai à Fabrice pourquoi il ne demeurait plus chez son trésorier, & s'ils étoient brouillés tous deux. Brouillés ! me répondit-il, le ciel m'en préserve ! Je suis mieux que jamais avec le seigneur don Bertrand qui m'a permis de loger en mon particulier ; ainsi j'ai loué ce corps de logis pour y recevoir mes amis & me réjouir avec eux en toute liberté, ce qui m'arrive fort souvent ; car tu sçais bien que je ne suis pas d'humeur à vouloir laisser de grandes richesses à mes héritiers, & ce qu'il y a d'heureux pour moi, je suis présentement en état de faire tous les jours des parties de plaisir. J'en suis ravi, repris-je, mon cher Nunez, & je ne puis m'empêcher de te féliciter encore sur le succès de ta dernière tragédie : les huit cent pièces dramatiques du grand Lope ne lui ont pas rapporté le quart de ce que t'a valu ton *Comte de Saldagne*.

Fin du onzième livre.



LIVRE DOUZIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

*Gil Blas est envoyé par le ministre à Tolède.
Du motif & du succès de son voyage.*

L y avoit déjà près d'un mois que Monseigneur me disoit, tous les jours : Santillane, le temps approche où je veux mettre ton adresse en œuvre. Et ce temps ne venoit point. Il arriva pourtant, & Son Excellence enfin me parla dans ces termes : On dit qu'il y a dans la troupe des comédiens de Tolède une jeune actrice qui fait du bruit par ses talens ; on prétend qu'elle danse & chante divinement, & qu'elle a de la beauté. Un pareil sujet mérite bien de paroître à la cour. Le roi aime la comédie, la musique & la danse ; il ne faut pas qu'il soit privé du plaisir de voir

& d'entendre une personne d'un mérite si rare. J'ai donc résolu de t'envoyer à Tolède, pour juger par toi-même si c'est en effet une actrice si merveilleuse ; je m'en tiendrai à l'impression qu'elle aura faite sur toi ; je m'en fie à ton discernement.

Je répondis à Monseigneur que je lui rendrais bon compte de cette affaire & je me disposai à partir avec un seul laquais à qui je fis quitter la livrée du ministre, pour faire les choses plus mystérieusement ; ce qui fut fort du goût de Son Excellence. Je pris donc le chemin de Tolède, où étant arrivé, j'allai descendre à une hôtellerie près du château. A peine eus-je mis pied à terre, que l'hôte me prenant, sans doute, pour quelque gentilhomme, me dit : Seigneur cavalier, vous venez apparemment, dans cette ville, pour voir l'auguste cérémonie de l'*auto-da-fé*, qui doit se faire demain. Je lui répondis que oui, jugeant plus à propos de le lui laisser croire que de lui donner occasion de me questionner sur ce qui m'amenoit à Tolède. Vous verrez, reprit-il, une des plus belles processions qui aient jamais été faites. Il y a, dit-on, plus de cent prisonniers parmi lesquels on en compte plus de dix qui doivent être brûlés.

Véritablement le lendemain avant le lever du soleil j'entendis sonner toutes les cloches de la ville, & l'on faisoit ce carillon, pour avertir les peuples qu'on alloit commencer l'*auto-da-fé*.

Curieux de voir cette effrayante fête que je n'avois point encore vue, je m'habillai à la hâte & me rendis à l'inquisition. Il y avoit tout auprès & le long des rues par où la procession devoit passer, des échaffauts, sur l'un desquels je me plaçai pour mon argent. J'aperçus bientôt les Dominicains qui marchaient les premiers, précédés de la bannière de l'inquisition. Ces bons pères étoient immédiatement suivis des tristes victimes que le Saint Office vouloit immoler ce jour-là. Ces malheureux alloient l'un après l'autre, la tête & les pieds nus, ayant chacun un cierge à la main, & son parrain à son côté ²⁷. Les uns avoient un grand scapulaire de toile jaune, parfumé de croix de saint André, peintes en rouge, et appelé *fan-benito*; les autres portoient des *carochas* qui sont des bonnets de carton élevés en forme de pain de sucre, & couverts de flammes & de figures diaboliques.

Comme je regardois de tous mes yeux ces infortunés, avec une compassion que je me gardois bien de laisser paroître, de peur qu'on ne m'en fît un crime, je crus reconnoître, parmi ceux qui avoient la tête ornée de *carochas*, le révérend père Hilaire & son compagnon le frère Ambroise. Ils passèrent si près de moi, que ne pouvant m'y tromper : Que vois-je ? dis-je en moi-même ; le ciel, las des défordres de la vie de ces deux scélérats, les a donc livrés à la justice de l'inquisition ? En parlant de

cette sorte, je me sentis saisir d'effroi ; il me prit un tremblement universel, & mes esprits se troublèrent au point que je pensai m'évanouir. La liaison que j'avois eue avec ces fripons, l'aventure de Xelva, enfin tout ce que nous avions fait ensemble, vint dans ce moment s'offrir à ma pensée, & je m'imaginai ne pouvoir assez remercier Dieu de m'avoir préservé du scapulaire & des *carochas*.

Lorsque la cérémonie fut achevée, je m'en retournai à mon hôtellerie, tout tremblant du spectacle affreux que je venois de voir ; mais les images affligeantes dont j'avois l'esprit rempli se dissipèrent insensiblement & je ne pensai plus qu'à me bien acquitter de la commission dont mon maître m'avoit chargé. J'attendis avec impatience l'heure de la comédie pour y aller, jugeant que c'étoit par là que je devois commencer & sitôt qu'elle fut venue, je me rendis au théâtre où je m'assis auprès d'un chevalier d'Alcantara. J'eus bientôt lié conversation avec lui. Seigneur, lui dis-je, est-il permis à un étranger d'oser vous faire une question ? Seigneur cavalier, me répondit-il fort poliment, c'est de quoi je me tiendrai fort honoré. On m'avoit vanté les comédiens de Tolède ; auroit-on eu tort de m'en dire du bien ? Non, repartit le chevalier, leur troupe n'est pas mauvaise ; il y a même parmi eux de grands sujets ; vous verrez entre autres la belle Lucrèce, une actrice de quatorze ans, qui vous

étonnera. Vous n'aurez pas besoin lorsqu'elle se montrera sur la scène que je vous la fasse remarquer, vous la démêlerez aisément. Je demandai au chevalier si elle joueroit ce jour-là. Il me répondit que oui, & même qu'elle avoit un rôle très-brillant dans la pièce qu'on alloit représenter.

La comédie commença. Il parut deux actrices qui n'avoient rien négligé de tout ce qui pouvoit contribuer à les rendre charmantes ; mais malgré l'éclat de leurs diamans, je ne pris ni l'une ni l'autre pour celle que j'attendois. Le chevalier d'Alcantara m'avoit si fort prévenu en faveur de Lucrèce que je ne pouvois la deviner qu'en la voyant elle-même. Enfin cette belle Lucrèce sortit du fond du théâtre, & son arrivée sur la scène fut annoncée par un battement de mains long & général. Ah ! la voici, dis-je en moi-même. Quel air de noblesse ! que de graces ! les beaux yeux ! la piquante créature ! Effectivement, j'en fus fort satisfait, ou plutôt sa personne me frappa vivement. Dès la première tirade de vers qu'elle récita, je lui trouvai du naturel, du feu, une intelligence au-dessus de son âge, & je joignis volontiers mes applaudissemens à ceux qu'elle reçut de toute l'assemblée pendant la pièce. Hé bien ! me dit le chevalier, vous voyez comme Lucrèce est avec le public ? Je n'en suis pas surpris, lui répondis-je. Vous le seriez encore moins, me répliqua-t-il, si vous l'entendiez chanter ; c'est

une syrène : malheur à ceux qui l'écoutent sans avoir pris la précaution d'Ulyffe. Sa danse, poursuivit-il, n'est pas moins redoutable ; ses pas, aussi dangereux que sa voix, charment les yeux & forcent les cœurs à se rendre. Sur ce pied-là, m'écriai-je, il faut donc avouer que c'est un prodige. Quel heureux mortel a le plaisir de se ruiner pour une si aimable fille ? Elle n'a point d'amant déclaré, me dit-il, & la médifance même ne lui donne aucune intrigue secrète ; cependant, ajouta-t-il, elle pourroit en avoir ; car Lucrece est sous la conduite de sa tante Estelle qui, sans contredit, est la plus adroite de toutes les comédiennes.

Au nom d'Estelle, j'interrompis avec précipitation le chevalier pour lui demander si cette Estelle étoit une actrice de la troupe de Tolède. C'en est une des meilleures, me dit-il ; elle n'a pas joué aujourd'hui, & nous n'y avons pas gagné ; elle fait ordinairement la suivante, & c'est un emploi qu'elle remplit admirablement bien. Qu'elle fait voir d'esprit dans son jeu ! peut-être même en met-elle trop ; mais c'est un beau défaut qui doit trouver grace. Le chevalier me dit donc des merveilles de cette Estelle & sur le portrait qu'il me fit de sa personne, je ne doutai point que ce ne fût Laure, cette même Laure dont j'ai tant parlé dans mon histoire, & que j'avois laissée à Grenade.

Pour en être plus sûr, je passai derrière le

théâtre après la comédie. Je demandai Estelle ; & la cherchant des yeux partout, je la trouvai dans les foyers où elle s'entretenoit avec quelques seigneurs qui ne regardoient peut-être en elle que la tante de Lucrèce. Je m'avançai pour saluer Laure ; mais soit par fantaisie, soit pour me punir de mon départ précipité de la ville de Grenade, elle ne fit pas semblant de me connoître, & reçut mes civilités d'un air si sec que j'en fus un peu déconcerté. Au lieu de lui reprocher, en riant, son accueil glacé, je me retirai même brusquement, & je résolus, dans ma colère, de m'en retourner à Madrid dès le lendemain. Pour me venger de Laure, disois-je, je ne veux pas que sa nièce ait l'honneur de paroître devant le roi : je n'ai, pour cela, qu'à faire au ministre le portrait qu'il me plaira de Lucrèce ; je n'ai qu'à lui dire qu'elle danse de mauvaise grâce, qu'il y a de l'aigreur dans sa voix, & qu'enfin ses charmes ne consistent que dans sa jeunesse ; je suis assuré que Son Excellence perdra l'envie de l'attirer à la cour.

Telle étoit la vengeance que je me promettois de tirer du procédé de Laure à mon égard ; mais mon ressentiment ne fut pas de longue durée. Le jour suivant, comme je me préparois à partir, un petit laquais entra dans ma chambre, & me dit : Voici un billet que j'ai à remettre au seigneur de Santillane. C'est moi, mon enfant, lui répondis-je, en prenant la

lettre que j'ouvris, & qui contenoit ces paroles : « Oubliez la manière dont vous fûtes reçu hier au foir dans les foyers comiques, & laissez-vous conduire où le porteur vous mènera. » Je suivis aussitôt le petit laquais qui, quand nous fûmes auprès de la comédie, m'introduisit dans une fort belle maison où, dans un appartement des plus propres, je trouvai Laure à sa toilette.

Elle se leva pour m'embrasser, en me disant : Seigneur Gil Blas, je sçais bien que vous n'avez pas sujet d'être content de la réception que je vous ai faite, quand vous m'êtes venu saluer dans nos foyers ; un ancien ami, comme vous, étoit en droit d'attendre de moi un accueil plus gracieux ; mais je dirai pour m'excuser que j'étois de la plus mauvaise humeur du monde. Lorsque vous vous êtes montré à mes yeux, j'étois occupée de certains discours médifans qu'un de nos messieurs a tenus sur le compte de ma nièce dont l'honneur m'intéresse plus que le mien. Votre brusque retraite, ajouta-t-elle, me fit tout à coup apercevoir de ma distraction, & dans le moment, je chargeai mon petit laquais de vous suivre pour sçavoir votre demeure, dans le dessein de réparer aujourd'hui ma faute. Elle est toute réparée, lui dis-je, ma chère Laure, n'en parlons plus : apprenons-nous plutôt mutuellement ce qui nous est arrivé depuis le jour malheureux où la crainte d'un juste châtement me fit sortir de Grenade

avec précipitation. Je vous laissai, s'il vous en souvient, dans un assez grand embarras ; comment vous en tirâtes-vous ? Malgré tout l'esprit que vous avez, avouez que ce ne fut pas sans peine. N'est-il pas vrai que vous eûtes besoin de toute votre adresse pour apaiser votre amant portugais ? Point du tout, répondit Laure ; ne sçavez-vous pas bien qu'en pareil cas les hommes sont si foibles, qu'ils épargnent quelquefois aux femmes jusqu'à la peine de se justifier.

Je souteins, continua-t-elle, au marquis de Marialva que tu étois mon frère. Pardonnez-moi, monsieur de Santillane, si je vous parle aussi familièrement qu'autrefois ; mais je ne puis me défaire de mes vieilles habitudes. Je te dirai donc que je payai d'audace. Ne voyez-vous pas, dis-je au seigneur portugais, que tout ceci est l'ouvrage de la jalousie & de la fureur ? Narcissa, ma camarade & ma rivale, enragée de me voir posséder tranquillement un cœur qu'elle a manqué, m'a joué ce tour-là que je lui pardonne ; car enfin il est naturel à une femme jalouse de se venger. Elle a corrompu le sous-moucheur de chandelles, qui pour servir son ressentiment, a l'effronterie de dire qu'il m'a vue à Madrid femme de chambre d'Arfénie. Rien n'est plus faux : la veuve de don Antonio Coello a toujours eu des sentimens trop relevés, pour vouloir se mettre au service d'une fille de théâtre. D'ailleurs, ce qui

prouve la fauffeté de cette accusation & le complot de mes accusateurs, c'est la retraite précipitée de mon frère. S'il étoit présent, il pourroit confondre la calomnie ; mais Narciffa, fans doute, aura employé quelque nouvel artifice pour le faire disparoître.

Quoique ces raisons, poursuivit Laure, ne fissent pas trop bien mon apologie, le marquis eut la bonté de s'en contenter, & ce débonnaire seigneur continua de m'aimer jusqu'au jour qu'il partit de Grenade pour retourner en Portugal. Véritablement son départ suivit de fort près le tien, & la femme de Zapata eut le plaisir de me voir perdre l'amant que je lui avois enlevé. Après cela je demurai encore quelques années à Grenade ; ensuite la division s'étant mise dans notre troupe (ce qui arrive quelquefois parmi nous), tous les comédiens se séparèrent : les uns s'en allèrent à Séville, les autres à Cordoue, & moi je vins à Tolède où je suis, depuis dix ans, avec ma nièce Lucrece que tu as vu jouer hier au soir, puisque tu étois à la comédie.

Je ne pus m'empêcher de rire dans cet endroit. Laure m'en demanda la cause. Ne la devinez-vous pas bien ? lui dis-je. Vous n'avez ni frère ni sœur, par conséquent vous ne pouvez être tante de Lucrece ; outre cela, quand je calcule en moi-même le temps qui s'est écoulé depuis notre dernière séparation, & que je confronte ce temps avec le visage de votre nièce,

il me semble que vous pourriez être toutes deux encore plus proches parentes.

Je vous entends, monsieur Gil Blas, reprit, en rougissant un peu, la veuve de don Antonio, comme vous laissez les époques ! il n'y a pas moyen de vous en faire accroire. Hé bien ! oui, mon ami, Lucrece est fille du marquis de Marialva & la mienne : elle est le fruit de notre union ; je ne sçaurois te le celer plus longtemps. Le grand effort que vous faites, lui dis-je, ma princesse, en me révélant ce secret, après m'avoir fait confidence de vos équipées avec l'économe de l'hôpital de Zamora ! Je vous dirai de plus, ajoutai-je, que Lucrece est un sujet d'un mérite si singulier, que le public ne peut assez vous remercier de lui avoir fait ce présent. Il seroit à souhaiter que toutes vos camarades ne lui en fissent pas de plus mauvais.

Si quelque lecteur malin, rappelant ici les entretiens particuliers que j'eus à Grenade avec Laure, lorsque j'étois secrétaire du marquis de Marialva, me soupçonne de pouvoir disputer à ce seigneur l'honneur d'être père de Lucrece, c'est un soupçon dont je veux bien, à ma honte, lui avouer l'injustice.

Je rendis compte à mon tour à Laure de mes principales aventures, & de l'état présent de mes affaires. Elle écouta mon récit avec une attention qui me fit connoître qu'il ne lui étoit pas indifférent. Ami Santillane, me dit-elle

quand je l'eus achevé, vous jouez, à ce que je vois, un assez beau rôle sur le théâtre du monde : j'en suis ravie. Lorsque je mènerai Lucrèce à Madrid pour la faire entrer dans la troupe du prince, j'ose me flatter qu'elle trouvera dans le seigneur de Santillane un puissant protecteur. N'en doutez nullement, lui répondis-je, vous pouvez compter sur moi : je ferai recevoir votre fille & vous dans la troupe du prince, quand il vous plaira ; c'est ce que je puis vous promettre sans trop présumer de mon pouvoir. Je vous prendrais au mot, reprit Laure, & je partirois dès demain pour Madrid, si je n'étois pas liée ici par des engagements avec ma troupe. Un ordre de la cour peut rompre vos liens, lui repartis-je, & c'est de quoi je me charge : vous le recevrez avant huit jours. Je me fais un plaisir d'enlever Lucrèce aux Tolédans ; une actrice si jolie est faite pour les gens de cour, elle nous appartient de droit.

Lucrèce entra dans la chambre au moment que j'achevois ces paroles. Je crus voir la déesse Hébé, tant elle étoit mignonne & gracieuse. Elle venoit de se lever, & sa beauté naturelle, brillant sans le secours de l'art, présentoit à la vue un objet ravissant. Venez, ma nièce, lui dit sa mère, venez remercier monsieur de la bonne volonté qu'il a pour nous : c'est un de mes anciens amis, qui a beaucoup de crédit à la cour, & qui se fait fort de nous mettre toutes deux dans la troupe du Prince. Ce dif-

cours parut faire plaisir à la petite fille qui me fit une profonde révérence & me dit avec un fouris enchanteur : Je vous rends de très-humbles graces de votre obligeante intention ; mais, feigneur, je ne sçais si elle ne tournera pas contre moi. En voulant m'ôter à un public qui m'aime, êtes-vous sûr que je ne déplairai point à celui de Madrid ? Je perdrai peut-être au change. Je me souviens d'avoir ouï dire à ma tante qu'elle a vu des acteurs briller dans une ville, & révolter dans une autre ; cela me fait peur : craignez de m'exposer au mépris de la cour, & vous à ses reproches. Belle Lucrèce, lui répondis-je, c'est ce que nous ne devons appréhender ni l'un ni l'autre : je crains plutôt qu'enflammant tous les cœurs, vous ne caufiez de la division parmi nos grands. La frayeur de ma nièce, me dit Laure, est mieux fondée que la vôtre ; mais j'espère qu'elles seront vaines toutes deux. Si Lucrèce ne peut faire de bruit par ses charmes, en récompense elle n'est pas assez mauvaise actrice pour devoir être méprisée.

Nous continuâmes encore quelque temps cette conversation ; & j'eus lieu de juger, par tout ce que Lucrèce y mit du sien, que c'étoit une fille d'un esprit supérieur ; ensuite je pris congé de ces deux dames, en leur protestant qu'elles auroient incessamment un ordre de la cour pour se rendre à Madrid.



CHAPITRE II.

Santillane rend compte de sa commission au ministre qui le charge du soin de faire venir Lucrece à Madrid. De l'arrivée de cette comédienne, & de son début à la cour.



mon retour à Madrid, je trouvai le comte-duc fort impatient d'apprendre le succès de mon voyage. Gil Blas, me dit-il, as-tu vu la comédienne en question? Vaut-elle la peine qu'on la fasse venir à la cour? Monseigneur, lui répondis-je, la renommée, qui loue ordinairement plus qu'il ne faut les belles personnes, ne dit pas assez de bien de la jeune Lucrece; c'est un sujet admirable, tant pour sa beauté que pour ses talens.

Est-il possible! s'écria le ministre avec une satisfaction intérieure que je lus dans ses yeux, & qui me fit penser que c'étoit pour son propre compte qu'il m'avoit envoyé à Tolède, est-il possible qu'elle soit aussi aimable que tu le dis? Quand vous la verrez, lui repartis-je, vous avouerez qu'on ne peut faire son éloge qu'au

rabais de ses charmes. Santillane, reprit Son Excellence, fais-moi une fidèle relation de ton voyage ; je ferai bien aise de l'entendre. Alors prenant la parole, pour contenter mon maître, je lui contai jusqu'à l'histoire de Laure inclusivement. Je lui appris que cette actrice avoit eu Lucrece du marquis de Marialva, seigneur portugais, qui s'étant arrêté à Grenade en voyageant, étoit devenu amoureux d'elle. Enfin quand j'eus fait à Monseigneur un détail de ce qui s'étoit passé entre ces comédiennes & moi, il me dit : Je suis ravi que Lucrece soit fille d'un homme de qualité ; cela m'intéresse pour elle encore davantage ; il faut l'attirer ici. Mais, mon ami, je te recommande une chose ; continue, ajouta-t-il, comme tu as commencé ; ne me mêle point là-dedans ; que tout roule sur Gil Blas de Santillane.

J'allai trouver Carnero à qui je dis que Son Excellence vouloit qu'il expédiât un ordre par lequel le roi recevoit dans sa troupe Estelle & Lucrece, actrices de la comédie de Tolède. Oui-dà, seigneur de Santillane, répondit Carnero avec un souris malin, vous ferez bientôt fervi, puisque, selon toutes les apparences, vous vous intéressez pour ces deux dames. Au reste, j'espère qu'en faisant ce que vous souhaitez, le public y trouvera aussi son compte. En même temps, ce secrétaire dressa l'ordre lui-même, & m'en délivra l'expédition que j'envoyai sur-le-champ à Estelle par le même

laquais qui m'avoit accompagné à Tolède. Huit jours après, la mère & la fille arrivèrent à Madrid. Elles allèrent loger dans un hôtel garni, à deux pas de la troupe du Prince, & leur premier soin fut de m'en donner avis par un billet. Je me rendis dans le moment à cet hôtel, où après mille offres de ma part, & autant de remerciemens de la leur, je les laissai se préparer à leur début que je leur souhaitai heureux & brillant.

Elles se firent annoncer au public comme deux actrices nouvelles que la troupe du Prince venoit de recevoir par ordre de la cour. Elles débutèrent dans une comédie qu'elles avoient coutume de jouer à Tolède avec applaudissement.

Dans quel endroit du monde n'aime-t-on pas la nouveauté en fait de spectacles ? Il se trouva ce jour-là dans la salle des comédiens un concours extraordinaire de spectateurs. On juge bien que je ne manquai pas cette représentation. Je souffris un peu avant que la pièce commençât. Tout prévenu que j'étois en faveur des talens de la mère & de la fille, je tremblai pour elles, tant j'étois dans leurs intérêts ; mais à peine eurent-elles ouvert la bouche qu'elles m'ôtèrent toute ma crainte par les applaudissemens qu'elles reçurent. On regarda Estelle comme une actrice consommée dans le comique, & Lucrece comme un prodige pour les rôles d'amoureuses. Cette dernière enleva

tous les cœurs. Les uns admirèrent la beauté de ses yeux, les autres furent touchés de la douceur de sa voix, & tous frappés de ses grâces & du vif éclat de sa jeunesse, sortirent enchantés de sa personne.

Le comte-duc qui prenoit encore plus de part que je ne croyois au début de cette actrice, étoit à la comédie ce soir-là. Je le vis sortir, sur la fin de la pièce, fort satisfait, à ce qu'il me parut, de nos deux comédiennes. Curieux de sçavoir s'il en étoit véritablement bien affecté, je le suivis chez lui, & m'introduisant dans son cabinet où il venoit d'entrer : Hé bien ! Monseigneur, lui dis-je, Votre Excellence est-elle contente de la petite Marialva ? Mon Excellence, répondit-il en souriant, seroit bien difficile si elle refusoit de joindre son suffrage à celui du public : oui, mon enfant, ton voyage de Tolède a été heureux. Je suis charmé de ta Lucrèce, & je ne doute pas que le roi ne prenne plaisir à la voir.





CHAPITRE III.

Lucrèce fait grand bruit à la cour, & joue devant le roi qui en devient amoureux : Suites de cet amour.



LE début des deux actrices nouvelles fit bientôt du bruit à la cour ; dès le lendemain, il en fut parlé au lever du roi. Quelques seigneurs vantèrent surtout la jeune Lucrece : ils en firent un si beau portrait, que le monarque en fut frappé ; mais, dissimulant l'impression que leurs discours faisoient sur lui, il gardoit le silence & sembloit n'y prêter aucune attention.

Cependant, d'abord qu'il se trouva seul avec le comte-duc, il lui demanda ce que c'étoit que certaine actrice qu'on louoit tant. Le ministre lui répondit que c'étoit une jeune comédienne de Tolède, qui avoit débuté le soir précédent avec beaucoup de succès. Cette actrice, ajouta-t-il, se nomme Lucrece, nom fort convenable aux personnes de sa profession ; elle est de la connoissance de Santillane, qui m'a dit

d'elle tant de bien, que j'ai jugé à propos de la recevoir dans la troupe de Votre Majesté. Le roi sourit en entendant prononcer mon nom, peut-être qu'il se ressouvint, dans ce moment, que c'étoit moi qui lui avois fait connoître Catalina, & qu'il eut un pressentiment que je lui rendrois le même service dans cette occasion. Comte, dit-il au ministre, je veux voir jouer, dès demain, cette Lucrèce ; je vous charge du soin de le lui faire sçavoir.

Le comte-duc m'ayant rapporté cet entretien. & appris l'intention du roi, m'envoya chez nos deux comédiennes, pour les en avertir. Je m'y rendis en diligence : Je viens, dis-je à Laure que je rencontraï la première, vous annoncer une grande nouvelle. Vous aurez demain parmi vos spectateurs le souverain de la monarchie. C'est de quoi le ministre m'a ordonné de vous informer. Je ne doute pas que vous ne fassiez tous vos efforts, votre fille & vous, pour répondre à l'honneur que ce monarque veut vous faire ; mais je vous conseille de choisir une pièce où il y ait de la danse & de la musique, pour lui faire admirer tous les talens que Lucrèce possède. Nous suivrons votre conseil, me répondit Laure, nous n'avons garde d'y manquer, & il ne tiendra pas à nous que le prince ne soit satisfait. Il ne sçauroit manquer de l'être, lui dis-je, en voyant arriver Lucrèce dans un déshabillé qui lui prêtoit plus de charmes que ses habits de théâtre les plus superbes ;

il fera d'autant plus content de votre aimable nièce, qu'il aime, plus que toute autre chose, la danse & le chant ; il pourroit bien même être tenté de lui jeter le mouchoir. Je ne souhaite point du tout, reprit Laure, qu'il ait cette tentation ; tout puissant monarque qu'il est, il pourroit trouver des obstacles à l'accomplissement de ses desirs. Lucrece, quoiqu'élevée dans les coulisses d'un théâtre, a de la vertu, & quelque plaisir qu'elle prenne à se voir applaudir sur la scène, elle aime encore mieux passer pour honnête fille que pour bonne actrice.

Ma tante, dit alors la petite Marialva en se mêlant à la conversation, pourquoi se faire des monstres pour les combattre ? Je ne ferai jamais à la peine de repousser les soupirs du roi ; la délicatesse de son goût le sauvera des reproches qu'il mériterait s'il abaissoit jusqu'à moi ses regards. Mais, charmante Lucrece, lui dis-je, s'il arrivoit que ce prince voulût s'attacher à vous & vous choisir pour sa maîtresse, seriez-vous assez cruelle pour le laisser languir dans vos fers, comme un amant ordinaire ? Pourquoi non ? répondit-elle. Oui, sans doute, & vertu à part, je sens que ma vanité seroit plus flattée d'avoir résisté à sa passion que si je m'y étois rendue. Je ne fus pas peu étonné d'entendre parler de cette sorte une élève de Laure, & je quittai ces dames, en louant la dernière d'avoir donné à l'autre une si belle éducation.

Le jour suivant, le roi impatient de voir Lucrece, se rendit à la comédie. On joua une pièce entremêlée de chants & de danses, & dans laquelle notre jeune actrice brilla beaucoup. Depuis le commencement jusqu'à la fin, j'eus les yeux attachés sur le monarque, & je m'appliquai à démêler dans les siens ce qu'il pensoit; mais il mit en défaut ma pénétration, par un air de gravité qu'il affecta de conserver toujours. Je ne fus que le lendemain ce que j'étois en peine de savoir. Santillane, me dit le ministre, je viens de quitter le roi qui m'a parlé de Lucrece avec tant de vivacité, que je ne doute pas qu'il ne soit épris de cette jeune comédienne, & comme je lui ai dit que c'est toi qui l'as fait venir de Tolède, il m'a témoigné qu'il feroit bien aise de t'entretenir là-dessus en particulier : va, de ce pas, te présenter à la porte de sa chambre où l'ordre de te faire entrer est déjà donné; cours, & reviens promptement me rendre compte de cette conversation.

Je volai d'abord chez le roi que je trouvais seul. Il se promenoit à grands pas en m'attendant, & paroissoit avoir la tête embarrassée. Il me fit plusieurs questions sur Lucrece dont il m'obligea de lui conter l'histoire : ensuite il me demanda si la petite personne n'avoit pas déjà eu quelque galanterie. J'affurai hardiment que non, malgré la témérité de ces sortes d'affurances, ce qui me parut faire au prince un fort grand plaisir. Cela étant, reprit-il, je te chois

pour mon agent auprès de Lucrece ; je veux que ce soit de ta bouche qu'elle apprenne la victoire. Va la lui annoncer de ma part, ajouta-t-il en me mettant entre les mains un écrin où il y avoit pour plus de mille écus de pierreries, & dis-lui que je la prie d'accepter ce présent en attendant de plus solides marques de ma passion.

Avant que de m'acquitter de cette commission, j'allai rejoindre le comte-duc, à qui je fis un fidèle rapport de ce que le roi m'avoit dit. Je m'imaginois que ce ministre en feroit plus affligé que réjoui, car je croyois qu'il avoit des vues amoureuses sur Lucrece, & qu'il apprendroit avec chagrin que son maître étoit devenu son rival ; mais je me trompois. Bien loin d'en paroître mortifié, il en eut une si grande joie, que ne pouvant la contenir, il laissa échapper quelques paroles qui ne tombèrent point à terre : « Oh ! parbleu, Philippe, s'écria-t-il, je vous tiens ; c'est pour le coup que les affaires vont vous faire peur. » Cette apostrophe me découvrit toute la manœuvre du comte-duc : je vis par là que ce seigneur, craignant que le prince ne voulût s'occuper de choses sérieuses, cherchoit à l'amuser par les plaisirs les plus convenables à son humeur. Santillane, me dit-il ensuite, ne perds point de temps ; hâte-toi, mon ami, d'aller exécuter l'ordre important qu'on t'a donné, & dont il y a bien des seigneurs à la cour qui feroient gloire d'être

chargés. Songe, poursuivit-il, que tu n'as point ici de comte de Lemos qui t'enlève la meilleure partie de l'honneur du service rendu ; tu l'auras tout entier, & de plus tout le profit.

C'est ainsi que Son Excellence me dora la pilule que j'avalai tout doucement, non sans en sentir l'amertume ; car depuis ma prison je m'étois accoutumé à regarder les choses dans un point de vue moral, & je ne trouvois pas l'emploi de Mercure en chef aussi honorable qu'on me le disoit ; cependant, si je n'étois point assez vicieux pour m'en acquitter sans remords, je n'avois pas non plus assez de vertu pour refuser de le remplir. J'obéis donc d'autant plus volontiers au roi, que je voyois en même temps que mon obéissance seroit agréable au ministre à qui je ne songeais qu'à plaire.

Je jugeai à propos de m'adresser d'abord à Laure, & de l'entretenir en particulier. Je lui exposai ma mission en termes mesurés, & sur la fin de mon discours, je lui présentai l'écrin en forme de péroraison. A la vue des pierreries, la dame ne pouvant cacher sa joie, la fit éclater en liberté : Seigneur Gil Blas, s'écria-t-elle, ce n'est pas devant le meilleur & le plus ancien de mes amis que je dois me contraindre ; j'aurois tort de me parer d'une fausse sévérité de mœurs, & de faire des grimaces avec vous. Oui, n'en doutez pas, continua-t-elle, je suis ravie que ma fille ait fait une conquête si pré-

cieuse ; j'en conçois tous les avantages, mais entre nous, je crains que Lucrèce ne les regarde d'un autre œil que moi : quoique fille de théâtre, je vous l'ai dit, elle a la sagesse si fort en recommandation, qu'elle a déjà rejeté les vœux de deux jeunes seigneurs aimables & riches. Vous me direz, poursuivit-elle, que ces deux seigneurs ne sont pas des rois : j'en conviens, & vraisemblablement l'amour d'un amant couronné doit étourdir la vertu de Lucrèce ; néanmoins je ne puis m'empêcher de vous dire que la chose est incertaine, & je vous déclare que je ne contraindrai pas ma fille : si, bien loin de se croire honorée de la tendresse passagère du roi, elle envisage cet honneur comme une infamie, que ce grand prince ne lui en sçache pas mauvais gré de s'y dérober. Revenez demain, ajouta-t-elle, je vous dirai s'il faut lui rendre une réponse favorable, ou ses pierreries.

Je ne doutois point du tout que Laure n'exhortât plutôt Lucrèce à s'écarter de son devoir qu'à s'y maintenir, & je comptois fort sur cette exhortation. Néanmoins j'appris avec surprise, le jour suivant, que Laure avoit eu autant de peine à porter sa fille au mal que les autres mères en ont à porter les leurs au bien, & ce qu'il y a de plus étonnant encore, c'est que Lucrèce, après avoir eu quelques entretiens secrets avec le monarque, eut tant de regret de s'être livrée à ses desirs, qu'elle quitta

tout à coup le monde, & s'enferma dans le monastère de l'Incarnation, où bientôt elle tomba malade & mourut de chagrin. Laure, de son côté, ne pouvant se consoler de la perte de sa fille, & d'avoir sa mort à se reprocher, se retira dans le couvent des filles pénitentes, pour y pleurer les plaisirs de ses beaux jours. Le roi fut touché de la retraite inopinée de Lucrece; mais ce jeune prince n'étant pas d'humeur à s'affliger longtemps, s'en consola peu à peu. Pour le comte-duc, quoiqu'il ne parût guère sensible à cet incident, il ne laissa pas d'en être très-mortifié; ce que le lecteur n'aura pas de peine à croire.





CHAPITRE IV.

*Du nouvel emploi que donna le ministre
à Santillane.*



J'entendis aussi très-vivement le malheur de Lucrece, & j'eus tant de remords d'y avoir contribué, que me regardant comme un infâme, malgré la qualité de l'amant dont j'avois servi les amours, je résolus d'abandonner pour jamais le caducée ; je témoignai même au ministre la répugnance que j'avois à le porter, & je le priai de m'employer à toute autre chose. Il parut étonné de ma vertu : Santillane, me dit-il, ta délicatesse me charme, et puisque tu es un si honnête garçon, je veux te donner une occupation plus convenable à ta sagesse. Voici ce que c'est : écoute attentivement la confiance que je vais te faire.

Quelques années avant que je fusse en faveur, continua-t-il, le hasard offrit un jour à ma vue une dame qui me parut si bien faite & si belle, que je la fis suivre. J'appris que c'étoit une Génoise, nommée dona Margarita Spinola, qui vivoit à

Madrid du revenu de sa beauté : on me dit même que don Francisco de Valeafar, alcade de cour, homme riche, vieux & marié, faisoit pour cette coquette une dépense considérable. Ce rapport qui n'auroit dû m'inspirer que du mépris pour elle, me fit concevoir un désir violent de partager ses bonnes grâces avec Valeafar. J'eus cette fantaisie, & pour la satisfaire, j'eus recours à une médiatrice d'amour, qui eut l'adresse de me ménager, en peu de temps, une secrète entrevue avec la Génoise, & cette entrevue fut suivie de plusieurs autres ; si bien que mon rival & moi nous étions également bien traités pour nos présens. Peut-être même avoit-elle encore quelqu'autre galant aussi heureux que nous.

Quoi qu'il en soit, Marguerite, en recevant tant d'hommages confus, devint insensiblement mère, & mit au monde un garçon dont elle voulut faire honneur à chacun de ses amans en particulier ; mais aucun ne pouvant, en conscience, se vanter d'être père de cet enfant, ne voulut le reconnoître, de sorte que la Génoise fut obligée de le nourrir du fruit de ses galanteries, ce qu'elle a fait pendant dix-huit années, au bout desquelles étant morte, elle a laissé son fils sans bien, & qui pis est, sans éducation.

Voilà, poursuivit Monseigneur, la confidence que j'avois à te faire, & je vais présentement t'instruire du grand dessein que j'ai formé : je

veux tirer du néant cet enfant malheureux, & le faisant passer d'une extrémité à l'autre, le reconnoître pour mon fils, & l'élever aux honneurs.

A ce projet extravagant, il me fut impossible de me taire. Comment, seigneur, m'écriai-je, Votre Excellence peut-elle avoir pris une résolution si étrange? Pardonnez-moi ce terme, il échappe à mon zèle. Tu la trouveras raisonnable, reprit-il avec précipitation, quand je t'aurai dit les raisons qui m'ont déterminé à la prendre. Je ne veux point que mes collatéraux soient mes héritiers : tu me diras que je ne suis point encore dans un âge assez avancé pour désespérer d'avoir des enfans de madame d'Olivarès : mais chacun se connoît : qu'il te suffise d'apprendre que la chymie n'a pas de secrets que je n'aie, inutilement, mis en usage pour redevenir père. Ainsi, puisque la fortune, suppléant au défaut de la nature, me présente un enfant dont peut-être dans le fond je suis le véritable père, je l'adopte; c'est une chose résolue.

Quand je vis que le ministre avoit en tête cette adoption, je cessai de le contredire, le connoissant pour un homme capable de faire une sottise plutôt que de démordre de son sentiment. Il ne s'agit plus, ajouta-t-il, que de donner de l'éducation à don Henri-Philippe de Guzman (car c'est le nom que je prétends qu'il porte dans le monde), jusqu'à ce qu'il soit en

état de posséder les dignités qui l'attendent. C'est toi, mon cher Santillane, que je choisis pour le conduire : je me repose sur ton esprit & sur ton attachement pour moi du soin de faire sa maison, de lui donner toutes sortes de maîtres, en un mot, de le rendre un cavalier accompli. Je voulus me défendre d'accepter cet emploi, en représentant au comte-duc qu'il ne me convenoit guères d'élever de jeunes seigneurs, n'ayant jamais fait ce métier, qui demandoit plus de lumières & de mérite que je n'en avois ; mais il m'interrompit & me ferma la bouche, en me disant qu'il prétendoit que je fusse le gouverneur de ce fils adopté, qu'il destinoit aux premières charges de la monarchie. Je me préparai donc à remplir cette place, pour contenter Monseigneur, qui, pour prix de ma complaisance, grossit mon petit revenu, d'une pension de mille écus qu'il me fit obtenir, ou plutôt qu'il me donna sur la commanderie de Mambra.





CHAPITRE V

Le fils de la Génoise est reconnu par acte authentique, & nommé don Henri-Philippe de Guzman. Santillane fait la maison de ce jeune seigneur, & lui donne toutes sortes de maîtres.



EFFECTIVEMENT le comte-duc ne tarda guères à reconnoître le fils de dona Margarita Spinola, & l'acte de reconnoissance s'en fit avec l'agrément & sous le bon plaisir du roi. Don Henri-Philippe de Guzman (c'est le nom que l'on donna à cet enfant de plusieurs pères) y fut déclaré unique héritier de la comté d'Olivarès & du duché de San-Lucar. Le ministre, afin que personne n'en ignorât, fit sçavoir par Carnero cette déclaration aux ambassadeurs & aux grands d'Espagne, qui n'en furent pas peu surpris. Les rieurs de Madrid en eurent pour longtems à s'égayer, & les poètes satyriques ne perdirent pas une si belle occasion de faire couler le fiel de leur plume.

Je demandai au comte-duc où étoit le fujet qu'il vouloit confier à mes soins. Il est dans cette ville, me répondit-il, sous la conduite d'une tante à qui je l'ôterai d'abord que tu auras fait préparer une maison pour lui ; ce qui fut bientôt exécuté. Je louai un hôtel que je fis meubler magnifiquement. J'arrêtai des pages, un portier, des estafiers, & à l'aide de Caporis, je remplis les places d'officiers. Quand j'eus tout mon monde, j'allai en avertir Son Excellence, qui, sur-le-champ, envoya chercher l'équivoque et nouveau rejeton de la tige des Guzmans. Je vis un grand garçon d'une figure assez agréable. Don Henri, lui dit Monseigneur, en me montrant au doigt, ce cavalier que vous voyez est le guide que j'ai choisi pour vous conduire dans la carrière du monde ; j'ai une entière confiance en lui, & je lui donne un pouvoir absolu sur vous. Oui, Santillane, ajouta-t-il, en m'adressant la parole, je vous l'abandonne, & je ne doute pas que vous ne m'en rendiez bon compte. A ce discours, le ministre en joignit encore d'autres pour exhorter le jeune homme à se conformer à mes volontés : après quoi j'emmenai don Henri avec moi à son hôtel.

Aussitôt que nous y fûmes arrivés, je fis passer en revue devant lui tous ses domestiques, en lui disant l'emploi que chacun avoit dans sa maison. Il ne parut point étourdi du changement de sa condition, & se prêtant volontiers

aux respects & aux déférences attentives qu'on avoit pour lui, il sembloit avoir toujours été ce qu'il étoit devenu par hafard. Il ne manquoit pas d'esprit, mais il étoit d'une ignorance crasse ; à peine fçavoit-il lire & écrire. Je mis auprès de lui un précepteur pour lui enseigner les élémens de la langue latine, & j'arrêtai un maître de géographie, un maître d'histoire, avec un maître d'escrime. On juge bien que je n'eus garde d'oublier un maître à danser : je ne fus embarrassé que sur le choix ; il y en avoit, dans ce temps-là, un grand nombre de fameux à Madrid, & je ne fçavois auquel je devois donner la préférence.

Tandis que j'étois dans cet embarras, je vis entrer dans la cour de notre hôtel un homme richement vêtu. On me dit qu'il demandoit à me parler. J'allai au-devant de lui, m'imaginant que c'étoit tout au moins un chevalier de Saint-Jacques ou d'Alcantara. Je lui demandai ce qu'il y avoit pour son service. Seigneur de Santillane, me répondit-il, après m'avoir fait plusieurs révérences qui sentoient bien son métier, comme on m'a dit que c'est votre seigneurie qui choisit les maîtres du seigneur don Henri, je viens vous offrir mes services : Je m'appelle Martin Ligerio²⁸, & j'ai, graces au ciel, quelque réputation. Je n'ai pas coutume d'aller mendier des écoliers ; cela ne convient qu'à de petits maîtres à danser. J'attends ordinairement qu'on me vienne chercher : mais,

montrant au duc de Medina Sidonia, à don Louis de Haro, & à quelques autres seigneurs de la maison de Guzman, dont je suis en quelque façon le serviteur-né, je me fais un devoir de vous prévenir. Je vois par ce discours, lui répondis-je, que vous êtes l'homme qu'il nous faut. Combien prenez-vous par mois ? Quatre doubles pistoles, reprit-il ; c'est le prix courant, & je ne donne que deux leçons par semaine. Quatre doublons par mois ! m'écriai-je, c'est beaucoup. Comment, beaucoup ! répliqua-t-il d'un air étonné ; vous donneriez bien une pistole par mois à un maître de philosophie.

Il n'y eut pas moyen de tenir contre une si plaifante réplique ; j'en ris de bon cœur, & je demandai au seigneur Ligerio s'il croyoit véritablement qu'un homme de son métier fût préférable à un maître de philosophie.

Je le crois sans doute, me dit-il ; nous sommes dans le monde d'une plus grande utilité que ces messieurs. Que font les hommes avant qu'ils passent par nos mains ? des corps tout d'une pièce, des ours mal léchés ; mais nos leçons les développent peu à peu, & leur font prendre insensiblement une forme : en un mot, nous leur enseignons à se mouvoir avec grace ; nous leur donnons des attitudes avec des airs de noblesse & de gravité.

Je me rendis aux raisons de ce maître à

danfer, & je le retins pour montrer à don Henri sur le pied de quatre doubles pistoles par mois, puisque c'étoit un prix fait par les grands maîtres de l'art.





CHAPITRE VI.

Scipion revient de la Nouvelle-Espagne. Gil Blas le place auprès de don Henri. Des études de ce jeune seigneur. Des honneurs qu'on lui fit, & à quelle dame le comte-duc le maria. Comment Gil Blas fut fait noble malgré lui.



JE n'avois point encore fait la moitié de la maison de don Henri, lorsque Scipion revint du Mexique. Je lui demandai s'il étoit satisfait de son voyage. Je dois l'être, me répondit-il, puisqu'avec trois mille ducats en espèces, j'ai apporté pour deux fois autant en marchandises de défaite en ce pays-ci. Je t'en félicite, repris-je, mon enfant : voilà ta fortune commencée ; il ne tiendra qu'à toi de l'achever, en retournant aux Indes l'année prochaine ; ou bien, si tu préfères à la peine d'aller si loin amasser du bien, un poste agréable à Madrid, tu n'as qu'à parler ; j'en ai un à te donner ! Oh, parbleu, dit le fils de la Coscolina, il n'y a point à balancer ; j'aime mieux remplir un

bon emploi auprès de votre feigneurie, que de m'exposer de nouveau au péril d'une longue navigation, quelques avantages qu'il m'en pût revenir. Expliquez-vous, mon maître ; quelle occupation destinez-vous à votre ferviteur ?

Pour mieux le mettre au fait, je lui contai l'histoire du petit feigneur que le comte-duc venoit d'introduire dans la maison de Guzman. Après lui avoir fait ce détail curieux, & lui avoir appris que ce ministre m'avoit nommé gouverneur de don Henri, je lui dis que je voulois le faire valet de chambre de ce fils adopté. Scipion qui ne demandoit pas mieux, accepta volontiers ce poste, & le remplit si bien, qu'en moins de trois ou quatre jours, il s'attira la confiance & l'amitié de son nouveau maître.

Je m'étois imaginé que les pédagogues dont j'avois fait choix pour endoctriner le fils de la Génoise, y perdroyent leur latin, le croyant, à son âge, un fujet peu disciplinable ; néanmoins je me trompai. Il comprenoit & retenoit aisément tout ce qu'on lui enseignoit ; ses maîtres en étoient très-contens. J'allai avec empressement annoncer cette nouvelle au comte-duc qui la reçut avec une joie excessive. Santillane, s'écria-t-il, avec transport, tu me ravis en m'apprenant que don Henri a beaucoup de mémoire & de pénétration. Je reconnois en lui mon sang & ce qui achève de me persuader qu'il est mon fils, c'est que je me sens autant

de tendresse pour lui que si je l'eusse eu de madame d'Olivarès. Tu vois par là, mon ami, que la nature se déclare. Je n'eus garde de dire à Monseigneur ce que je pensois là-dessus & respectant sa foiblesse, je le laissai jouir du plaisir de se croire père de don Henri.

Quoique tous les Guzmans eussent une haine mortelle pour ce jeune seigneur de fraîche date, ils la diffimulèrent par politique ; il y en eut même qui affectèrent de rechercher son amitié : les ambassadeurs & les grands qui étoient alors à Madrid le visitèrent & lui firent tous les honneurs qu'ils auroient rendus à un enfant légitime du comte-duc. Ce ministre ravi de voir encenser son idole, ne tarda guères à la parer de dignités. Il commença par demander au roi, pour don Henri, la croix d'Alcantara, avec une commanderie de dix mille écus. Peu de temps après, il le fit recevoir gentilhomme de la chambre ; ensuite, ayant pris la résolution de le marier, voulant lui donner une dame de la plus noble maison d'Espagne, il jeta les yeux sur dona Juana de Velasco, fille du duc de Castille, & il eut assez d'autorité pour la lui faire épouser en dépit de ce duc & de ses parens.

Quelques jours avant ce mariage, Monseigneur m'ayant envoyé chercher, me dit en me mettant des papiers entre les mains : Tiens, Gil Blas, j'ai un nouveau présent à te faire. Je crois qu'il ne te fera pas défagréable. Voici

des lettres de noblesse que j'ai fait expédier pour toi. Monseigneur, lui répondis-je, assez surpris de ces paroles, Votre Excellence sçait que je suis fils d'une duègne & d'un écuyer ; ce feroit, ce me semble, profaner la noblesse que de m'y agréger, & c'est, de toutes les graces que Sa Majesté me peut faire, celle que je mérite & que je désire le moins. Ta naissance, reprit le ministre, est un obstacle facile à lever. Tu as été occupé des affaires de l'État sous le ministère du duc de Lerme & sous le mien ; d'ailleurs, ajouta-t-il avec un souris, n'as-tu pas rendu au monarque des services qui méritent une récompense ? En un mot, Santillane, tu n'es pas indigne de l'honneur que j'ai voulu te faire : de plus, & cette raison est sans réplique, le rang que tu tiens auprès de mon fils demande que tu sois noble. Je t'avouerai même que c'est à cause de cela que je t'ai donné des lettres de noblesse. Je me rends, Monseigneur, lui répliquai-je, puisque Votre Excellence le veut absolument. En achevant ces mots, je fortis avec mes patentes que je ferrai dans ma poche.

Je suis donc présentement gentilhomme, dis-je en moi-même, lorsque je fus dans la rue ; me voilà noble sans que j'en aie l'obligation à mes parens : je pourrai, quand il me plaira, me faire appeler don Gil Blas, & si quelqu'un de ma connoissance s'avise de me rire au nez en me nommant ainsi, je lui ferai

signifier mes lettres ; mais lifons-les, continuai-je en les tirant de ma poche ; voyons un peu de quelle façon on y dégrasse le vilain. Je lus donc mes patentes qui portoient en substance : que le roi, pour reconnoître le zèle que j'avois fait paroître en plus d'une occasion pour son service & pour le bien de l'État, avoit jugé à propos de me gratifier de lettres de noblesse. J'ose dire, à ma louange, qu'elles ne m'inspirèrent aucun orgueil ; ayant toujours devant les yeux la bassesse de mon origine, cet honneur m'humilioit, au lieu de me donner de la vanité : aussi je me promis bien de renfermer mes patentes dans un tiroir, fans me vanter d'en être pourvu.





CHAPITRE VII.

*Gil Blas rencontre encore Fabrice par hasard.
De la dernière conversation qu'ils eurent ensemble, & de l'avis important que Nunez donna à Santillane.*



LE poëte des Asturies, comme on a dû le remarquer, me négligeoit assez volontiers. De mon côté, mes occupations ne me permettoient guères de l'aller voir. De sorte que je ne l'avois point revu depuis le jour de la dissertation sur l'*Iphigénie* d'Euripide. Le hasard me le fit encore rencontrer près de la porte du Soleil. Il sortoit d'une imprimerie. Je l'abordai en lui disant : Ho ! ho ! monsieur Nunez, vous venez de chez un imprimeur : cela semble menacer le public d'un nouvel ouvrage de votre composition.

C'est à quoi il doit en effet s'attendre, me répondit-il. Je te dirai que je me suis avifé de composer une brochure qui est sous la presse actuellement & qui doit faire grand bruit dans la république des lettres. Je ne doute pas du

mérite de ta production, lui répliquai-je, mais je m'étonne que tu t'amuses à composer des brochures : il me semble que ce sont des colifichets qui ne font pas grand honneur à l'esprit. Il y en a quelquefois de bonnes, répartit Fabrice. La mienne, par exemple, est de ce nombre, quoiqu'elle ait été faite à la hâte. Car je t'avouerai que c'est un enfant de la nécessité. La faim, comme tu sçais, fait fortir le loup hors du bois.

Comment, m'écriai-je, la faim ! est-ce l'auteur du *Comte de Saldagne* qui me tient ce discours ? Un homme qui a deux mille écus de rente peut-il parler ainsi ? Doucement, mon ami, interrompit Nunez ; je ne suis plus ce poète fortuné qui jouissoit d'une pension bien payée. Le désordre s'est mis subitement dans les affaires du trésorier don Bertrand : il a manié, dissipé les deniers du roi ; tous ses biens sont saisis, & ma pension est allée à tous les diables. Cela est triste, lui dis-je ; mais, ne te reste-t-il pas encore quelque espérance de ce côté-là ? Pas la moindre, me répondit-il. Le seigneur don Gomez del Ribero, aussi gueux que son bel-esprit, est abymé ; il ne reviendra, dit-on, jamais sur l'eau.

Sur ce pied-là, lui répliquai-je, mon ami, il faut que je te fasse donner quelque poste qui te console de la perte de ta pension. Je te dispense de ce soin-là, me dit-il ; quand tu m'offrirais dans les bureaux du ministère un em-

ploi de trois mille écus d'appointemens, je le refuerois : des occupations de commis ne conviennent pas au génie d'un nourrifson des mufes ; il me faut des amufemens littéraires. Que te dirai-je, enfin ? je fuis né pour vivre & mourir en poëte , & je veux remplir mon fort.

Au refte, continua-t-il, ne t' imagine pas que nous foyons fort malheureux ; outre que nous vivons dans une parfaite indépendance, nous fommes des gaillards fans fouci. On croit que nous faisons fouvent des repas de Démocrite, & l'on eft, là-deffus, dans l'erreur. Il n'y a pas un de mes confrères, fans en excepter les faifeurs d'almanachs, qui ne foit commenal dans quelque bonne maifon ; pour moi, j'en ai deux où l'on me reçoit avec plaifir. J'ai deux couverts affurés : l'un chez un gros directeur des fermes, à qui j'ai dédié un roman, & l'autre chez un riche bourgeois de Madrid, qui a la rage de vouloir toujours avoir à fa table de beaux efprits : heureufement il n'eft pas fort délicat fur le choix, & la ville lui en fournit autant qu'il en veut.

Je cefse donc de te plaindre, dis-je au poëte des Afturies, puisque tu es content de ta condition. Quoi qu'il en foit, je te protefte de nouveau que tu as toujours dans Gil Blas un ami à l'épreuve de ta négligence à le cultiver ; fi tu as befoin de ma bourse, viens hardiment à moi : qu'une mauvaife honte ne te prive point

d'un secours infaillible, & ne me ravisse point le plaisir de t'obliger.

A ce sentiment généreux, s'écria Nunez, je te reconnois, Santillane, & je te rends mille graces de la disposition favorable où je te vois pour moi ; il faut, par reconnoissance, que je te donne un avis salutaire. Pendant que le comte-duc peut tout encore & que tu possèdes ses bonnes graces, profite du temps : hâte-toi de t'enrichir ; car ce ministre, à ce qu'on m'a dit, branle dans le manche. Je demandai à Fabrice s'il sçavoit cela de bonne part, & il me répondit : Je tiens cette nouvelle d'un vieux chevalier de Calatrave qui a un talent tout particulier pour découvrir les choses les plus secrètes ; on écoute cet homme comme un oracle ; & voici ce que je lui entendis dire hier : Le comte-duc, disoit-il, a un grand nombre d'ennemis qui se réunissent tous pour le perdre. Il compte trop sur l'ascendant qu'il a sur l'esprit du roi : ce monarque, à ce qu'on prétend , commence à prêter l'oreille aux plaintes qui déjà vont jusqu'à lui. Je remerciai Nunez de son avertissement ; mais j'y fis peu d'attention, & je m'en retournai au logis, persuadé que l'autorité de mon maître étoit inébranlable, le regardant comme un de ces vieux chênes qui ont pris racine dans une forêt, & que les orages ne sçauroient abattre.



CHAPITRE VIII.

Comment Gil Blas apprit que l'avis de Fabricé n'était point faux. Du voyage que le roi fit à Saragoſſe.



PENDANT ce que le poète des Asturies m'avoit dit n'étoit pas fans fondement. Il y avoit au palais une confédération furtive contre le comte-duc, de laquelle on prétendoit que la reine étoit le chef; & toutefois il ne transpiroit rien dans le public des meſures que les confédérés prenoient pour déplacer ce miniſtre. Il s'écoula même, depuis ce temps-là, plus d'une année, fans que je m'aperçuſſe que ſa faveur eût reçu la moindre atteinte.

Mais la révolte des Catalans ſoutenus par la France, & les mauvais ſuccès de la guerre contre ces rebelles, excitèrent les murmures du peuple qui ſe plaignit du gouvernement. Ces plaintes donnèrent lieu à la tenue d'un conſeil en préſence du roi qui voulut que le marquis de Grana, ambaffadeur de l'empereur à la cour d'Eſpagne, s'y trouvât. Il y fut mis en délibé-

ration s'il étoit plus à propos que le roi demeurât en Castille, ou qu'il passât en Aragon, pour se faire voir à ses troupes. Le comte-duc qui avoit envie que ce prince ne partît point pour l'armée, parla le premier : il représenta qu'il étoit plus convenable à la Majesté royale de ne pas sortir du centre de ses États, & il appuya son sentiment de toutes les raisons que son éloquence put lui fournir. Il n'eut pas plutôt achevé son discours, que son avis fut généralement suivi de toutes les personnes du conseil, à la réserve du marquis de Grana qui, n'écoutant que son zèle pour la maison d'Autriche, & se laissant aller à la franchise de sa nation, combattit le sentiment du premier ministre, & soutint l'avis contraire avec tant de force, que le roi frappé de la solidité de ses raisonnemens, embrassa son opinion, quoiqu'elle fût opposée à toutes les voix du conseil, & marqua le jour de son départ pour l'armée.

C'étoit pour la première fois de sa vie que ce monarque avoit osé penser autrement que son favori qui, regardant cette nouveauté comme un sanglant affront, en fut très-mortifié. Dans le temps que ce ministre alloit se retirer dans son cabinet, pour y ronger en liberté son frein il m'aperçut, m'appela & m'ayant fait entrer avec lui, il me raconta d'un air agité ce qui s'étoit passé au conseil ; ensuite, comme un homme qui ne pouvoit revenir de sa surprise : Oui, Santillane, continua-t-il, le roi qui, depuis

plus de vingt ans, ne parle que par ma bouche & ne voit que par mes yeux, a préféré l'avis de Grana au mien ; & de quelle manière encore ? en comblant d'éloges cet ambassadeur & surtout en louant son zèle pour la maison d'Autriche, comme si cet Allemand en avoit plus que moi.

Il est aisé de juger par là, poursuivit le ministre, qu'il y a un parti formé contre moi, & j'ai tout lieu de penser que la reine est à la tête. Hé ! Monseigneur, lui dis-je, de quoi vous inquiétez-vous ? Pouvez-vous craindre la reine ? Cette princesse, depuis plus de douze ans, n'est-elle pas accoutumée à vous voir maître des affaires, & n'avez-vous pas mis le roi dans l'habitude de ne la pas consulter ? A l'égard du marquis de Grana, le monarque peut s'être rangé de son sentiment par l'envie qu'il a de voir son armée & de faire une campagne. Tu n'y es plus, interrompit le comte-duc ; dis plutôt que mes ennemis espèrent que le roi étant parmi ses troupes, sera toujours environné des grands qui l'auront suivi, & qu'il s'en trouvera plus d'un assez mécontent de moi, pour oser lui tenir des discours injurieux à mon ministère. Mais ils se trompent, poursuivit-il ; je sçaurai bien pendant le voyage rendre ce prince inaccessible à tous les grands : ce qu'il fit en effet d'une manière qui mérite bien d'être détaillée.

Le jour du départ du roi étant venu, ce monarque, après avoir chargé la reine du soin du gouvernement en son absence, se mit en chemin

pour Saragoſſe ; mais avant que d'y arriver, il paſſa par Aranjuez dont il trouva le ſéjour ſi délicieux, qu'il ſ'y arrêta près de trois ſemaines. D'Aranjuez, le miniſtre le fit aller à Cuença, où il l'amuſa encore plus longtems par les divertiffemens qu'il lui donna. Enſuite les plaiſirs de la chaffe occupèrent ce prince à Molina d'Aragon ; après quoi il fut conduit à Saragoſſe. Son armée n'étoit pas loin de là, & il ſe préparoit à ſ'y rendre ; mais le comte-duc lui en ôta l'envie, en lui faiſant accroire qu'il ſe mettroit en danger d'être pris par les François qui étoient maîtres de la plaine de Monçon : de forte que le roi épouvanté d'un péril qu'il n'avoit nullement à craindre, prit le parti de demeurer enfermé chez lui comme dans une priſon. Le miniſtre, profitant de ſa terreur & ſous prétexte de veiller à ſa ſûreté, le garda, pour ainſi dire, à vue ; ſi bien que les grands qui avoient fait une exceſſive dépenſe pour ſe mettre en état de ſuivre leur ſouverain, n'eurent pas même la ſatiſfaction d'obtenir de lui une audience particulière. Philippe, enfin, ſ'ennuyant d'être mal logé à Saragoſſe, d'y paſſer encore plus mal ſon temps, ou ſi vous voulez, d'être priſonnier, ſ'en retourna bientôt à Madrid. Ce monarque finit ainſi ſa campagne, laiſſant au marquis de los Vélez, général de ſes troupes, le ſoin de ſoutenir l'honneur des armes d'Eſpagne ²⁹.



CHAPITRE IX.

*De la révolution de Portugal, & de la disgrâce
du comte-duc.*



EU de jours après le retour du roi, il se répandit à Madrid une fâcheuse nouvelle. On apprit que les Portugais, regardant la révolte des Catalans comme une belle occasion que la fortune leur offroit de secouer le joug espagnol, s'en étoient saisis ; qu'ils avoient pris les armes, & choisi pour le roi le duc de Bragance ; qu'ils étoient dans la résolution de le maintenir sur le trône, & qu'ils comptoient bien de n'en pas avoir le démenti. L'Espagne ayant alors sur les bras des ennemis en Allemagne, en Italie, en Flandres & en Catalogne, ils ne pouvoient effectivement trouver une conjoncture plus favorable pour s'affranchir d'une domination qu'ils détestoient.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que le comte-duc, dans le temps que la cour & la ville paroïssent consternées de cette nouvelle, en voulut plaifanter avec le roi aux dépens du

duc de Bragance ; mais les traits railleurs déplacés tournent ordinairement contre ceux qui les ont lancés. Philippe, bien loin de se prêter à ses mauvaises plaisanteries, prit un air sérieux qui le déconcerta & lui fit pressentir sa disgrâce. Ce ministre ne douta plus de sa chute quand il apprit que la reine s'étoit ouvertement déclarée contre lui, & qu'elle l'accusoit hautement d'avoir par sa mauvaise administration causé la révolte du Portugal. La plupart des grands, & surtout ceux qui avoient été à Saragosse, ne s'aperçurent pas plutôt qu'il se formoit un orage sur la tête du comte-duc, qu'ils se joignirent à la reine & ce qui porta le dernier coup à sa faveur, c'est que la duchesse douairière de Mantoue, ci-devant gouvernante de Portugal, revint de Lisbonne à Madrid, & fit voir clairement au roi que la révolution de ce royaume n'étoit arrivée que par la faute de son premier ministre.

Les discours de cette princesse firent toute l'impression qu'ils pouvoient faire sur l'esprit du monarque qui, revenant enfin de son entêtement pour son favori, se dépouilla de toute l'affection qu'il avoit pour lui. Lorsque ce ministre fut informé que le roi écoutoit ses ennemis, il s'avisa de lui écrire un billet pour lui demander la permission de se démettre de son emploi & de s'éloigner de la cour, puisqu'on lui faisoit l'injustice de lui imputer tous les malheurs arrivés à la monarchie pendant le cours de son minif-

tère. Il s'imaginait que cette lettre feroit un grand effet, croyant que le prince confervoit encore pour lui assez d'amitié pour ne vouloir pas consentir à son éloignement ; mais toute la réponse que lui fit Sa Majesté, fut qu'elle lui accordoit la permission qu'il demandoit, & qu'il pouvoit se retirer où bon lui sembleroit.

Ces paroles écrites de la main du roi furent un coup de tonnerre pour Monseigneur qui ne s'y étoit nullement attendu. Néanmoins, quoiqu'il en fût étourdi, il affecta un air de confiance, & me demanda ce que je ferois à sa place. Je prendrois, lui dis-je, aisément mon parti ; j'abandonnerois la cour, & j'irois à quelqueune de mes terres passer tranquillement le reste de mes jours. Tu penses sainement, répliqua mon maître, & je prétends bien aller finir ma carrière à Loeches, après que j'aurai, seulement une fois, entretenu le monarque. Je suis bien aise de lui remontrer que j'ai fait humainement tout ce que j'ai pu pour bien soutenir le pesant fardeau dont j'étois chargé ; mais qu'il n'a pas dépendu de moi de prévenir les tristes événements dont on me fait un crime ; n'étant point en cela plus coupable qu'un habile pilote qui, malgré tout ce qu'il peut faire, voit son vaisseau emporté par les vents & par les flots. Ce ministre se flattoit encore qu'en parlant au prince il pourroit rajuster les choses & regagner le terrain qu'il avoit perdu ; mais il ne put en avoir audience & de plus on lui envoya

demander la clef dont il se feroit pour entrer quand il lui plaifoit dans l'appartement de Sa Majesté.

Jugeant alors qu'il n'y avoit plus d'espérance pour lui, il se déterminâ tout de bon à la retraite. Il visita ses papiers dont il brûla prudemment une grande quantité ; ensuite il nomma les officiers de sa maison & les valets dont il vouloit être suivi, donna des ordres pour son départ, & en fixa le jour au lendemain. Comme il craignoit d'être insulté par la populace en sortant du palais, il s'échappa de grand matin par la porte des cuisines, monta dans un méchant carrosse avec son confesseur & moi, & prit impunément la route de Loeches, village dont il étoit seigneur, & où la comtesse son épouse a fait bâtir un magnifique couvent de religieuses de l'ordre de Saint-Dominique. Nous nous y rendîmes en moins de quatre heures & toutes les personnes de sa suite y arrivèrent peu de temps après nous.





CHAPITRE X.

De l'inquiétude & des soins qui troublèrent d'abord le repos du comte-duc, & de l'heureuse tranquillité qui leur succéda. Des occupations de ce ministre dans sa retraite.



ADAME d'Olivarès laissa partir son mari pour Loeches, & demeura quelques jours après lui à la cour, dans le dessein d'essayer si par ses prières & par ses larmes elle ne pourroit pas le faire rappeler. Mais elle eut beau se prosterner devant Leurs Majestés, le roi n'eut aucun égard à ses remontrances, quoique préparées avec art, & la reine qui la haïssoit mortellement, vit avec plaisir couler ses pleurs. L'épouse du ministre ne se rebuta point, elle s'humilia jusqu'à implorer les bons offices des dames de la reine; mais le fruit qu'elle recueillit de ses bassesses fut de s'apercevoir qu'elles excitoient le mépris plutôt que la pitié. Défolée d'avoir fait en vain tant de démarches humiliantes, elle alla rejoindre son époux, pour s'affliger avec lui de la perte d'une place qui,

fous un règne tel que celui de Philippe IV, étoit peut-être la première de la monarchie.

Le rapport que cette dame fit de l'état où elle avoit laissé Madrid redoubla le chagrin du comte-duc : Vos ennemis, lui dit-elle en pleurant, le duc de Medina-Celi, & les autres grands qui vous haïssent, ne cessent de louer le roi de vous avoir ôté du ministère, & le peuple célèbre votre disgrâce avec une joie insolente, comme si la fin des malheurs de l'État étoit attachée à celle de votre administration. Madame, lui dit mon maître, suivez mon exemple, dévorez vos chagrins ; il faut céder à l'orage qu'on ne peut détourner. J'avois cru, il est vrai, que je pourrois perpétuer ma faveur jusqu'à la fin de ma vie : Illusion ordinaire des ministres & des favoris qui oublient que leur sort dépend de leur souverain. Le duc de Lerme n'y a-t-il pas été trompé aussi bien que moi, quoiqu'il s'imaginât que la pourpre dont il étoit revêtu fût un sûr garant de l'éternelle durée de son autorité ?

C'est de cette façon que le comte-duc exhortoit son épouse à s'armer de patience, pendant qu'il étoit lui-même dans une agitation qui se renouveloit tous les jours par les dépêches qu'il recevoit de don Henri, lequel étant demeuré à la cour pour observer ce qui s'y passeroit avoit soin de l'en informer exactement. C'étoit Scipion qui apportoit les lettres de ce jeune seigneur auprès de qui il étoit encore, & avec qui

je ne demeuroid plus depuis fon mariage avec dona Juana. Les dépêches de ce fils adopté étoient toujours remplies de fâcheufes nouvelles, & malheureufement on n'en attendoit pas d'autres de lui. Tantôt il mandoit que les grands ne fe contentoient pas de fe réjouir publiquement de la retraite du comte-duc, qu'ils s'étoient tous réunis pour faire chaffer les créatures des charges & des emplois qu'elles poffédoient, & les faire remplacer par les ennemis. Une autre fois il écrivoit que don Louis de Haro commençoit d'entrer en faveur, & que fuivant toutes les apparences, il alloit devenir premier ministre. De toutes les chofes chagrinantes que mon maître apprit, celle qui parut l'affliger davantage fut le changement qui fe fit dans la vice-royauté de Naples, que la cour, pour le mortifier feulement, ôta au duc de Medina de la Torrès qu'il aimoit, pour la donner à l'amirante de Caftille qu'il avoit toujours haï.

On peut dire que pendant trois mois Monfeigneur ne fentit dans la folitude que trouble & que chagrin ; mais fon confefleur qui étoit un religieux de l'ordre de Saint-Dominique, & qui joignoit à une folide piété une mâle éloquence eut le pouvoir de le confoler. A force de lui représenter avec énergie qu'il ne devoit plus penfer qu'à fon falut, il eut, avec le fecours de la grace, le bonheur de détacher fon esprit de la cour. Son Excellence ne voulut plus fçavoir de nouvelles de Madrid, & n'eut plus

d'autre soin que de se disposer à bien mourir. Madame d'Olivarès, de son côté, faisant un assez bon usage de sa retraite, trouva dans le couvent dont elle étoit fondatrice une consolation préparée par la Providence. Il y eut parmi les religieuses de saintes filles dont les discours pleins d'onction tournèrent insensiblement en douceur l'amertume de sa vie. A mesure que mon maître détournoit sa pensée des affaires du monde, il devenoit plus tranquille. Voici de quelle manière il régloit sa journée. Il passoit presque toute la matinée à entendre des messes dans l'église des religieuses, ensuite il revenoit dîner ; après quoi il s'amusoit pendant deux heures à jouer à toutes sortes de jeux avec moi & quelques-uns de ses plus affectionnés domestiques ; puis il se retiroit ordinairement tout seul dans son cabinet où il demouroit jusqu'au coucher du soleil ; alors il faisoit le tour de son jardin, ou bien il alloit en carrosse se promener aux environs de son château, accompagné tantôt de son confesseur, et tantôt de moi.

Un jour que j'étois seul avec lui & que j'admirois la sérénité qui brilloit sur son visage, je pris la liberté de lui dire : Monseigneur, permettez-moi de laisser éclater ma joie ; à l'air de satisfaction que je vous vois, je juge que Votre Excellence commence à s'accoutumer à la retraite. J'y suis déjà tout accoutumé, me répondit-il, & quoique je sois depuis longtemps dans

l'habitude de m'occuper d'affaires, je te proteste, mon enfant, que je prends de jour en jour plus de goût à la vie douce & paisible que je mène ici.





CHAPITRE XI.

*Le comte-duc devient tout à coup triste & rêveur.
Du sujet étonnant de sa tristesse, & de la suite
fâcheuse qu'elle eut.*



MONSEIGNEUR, pour varier ses occupations, s'amusoit aussi quelquefois à cultiver son jardin. Un jour que je le regardois travailler, il me dit en plaisantant : Tu vois, Santillane, un ministre banni de la cour devenu jardinier à Loches. Monseigneur, lui répondis-je sur le même ton, je m'imagine voir Denys de Syracuse maître d'école à Corinthe. Mon maître sourit de ma réponse, & ne me fit pas mauvais gré de la comparaison.

Nous étions tous ravis au château de voir le patron supérieur à sa disgrâce, trouver des charmes dans une vie si différente de celle qu'il avoit toujours menée, lorsque nous nous aperçûmes avec douleur qu'il changeoit à vue d'œil. Il devint sombre, rêveur, & tomba dans une mélancolie profonde. Il cessa de jouer avec nous, & ne parut plus sensible à tout ce que nous

pouvions inventer pour le divertir. Il s'enfermoit après son dîner dans son cabinet où il demeuroit tout seul jusqu'au soir. Nous nous imaginions que sa tristesse étoit causée par des retours de sa grandeur passée, & dans cette opinion nous lâchions après lui le père Dominicain, dont pourtant l'éloquence ne pouvoit triompher de la mélancolie de Monseigneur, laquelle, au lieu de diminuer, sembloit aller en augmentant.

Il me vint dans l'esprit que la tristesse de ce ministre pouvoit avoir une cause particulière qu'il ne vouloit pas dire ; ce qui me fit former le dessein de lui arracher son secret. Pour y parvenir, j'épiaï le moment de lui parler sans témoins, & l'ayant trouvé : Monseigneur, lui dis-je d'un air mêlé de respect & d'affection, est-il permis à Gil Blas d'oser faire une question à son maître ? Tu peux parler, me répondit-il, je te le permets. Qu'est devenu, repris-je, cet air content qui paroissoit sur le visage de Votre Excellence ? N'auriez-vous plus l'ascendant que vous aviez pris sur la fortune ? Votre faveur perdue exciteroit-elle en vous de nouveaux regrets ? Seriez-vous replongé dans cet abyme d'ennuis d'où votre vertu vous avoir tiré ? Non, graces au ciel, répartit le ministre, ma mémoire n'est plus occupée du personnage que j'ai fait à la cour, & j'ai pour jamais oublié les honneurs qu'on m'y a rendus. Hé ! pourquoi donc, lui répliquai-je, si vous avez la force de

n'en plus rappeler le souvenir, avez-vous la foiblesse de vous abandonner à une mélancolie qui nous alarme tous ? Qu'avez-vous, mon cher maître ? pourfuivis-je en me jetant à ses genoux, vous avez sans doute un secret chagrin qui vous dévore : pouvez-vous en faire un mystère à Santillane dont vous connoissez la discrétion, le zèle & la fidélité ? Par quel malheur ai-je perdu votre confiance ?

Tu la possèdes toujours, me dit Monseigneur ; mais je t'avouerai que j'ai de la répugnance à te révéler ce qui fait le sujet de la tristesse où tu me vois enseveli : cependant, je ne puis tenir contre les instances d'un serviteur & d'un ami tel que toi. Apprends donc ce qui fait ma peine ; ce n'est qu'au seul Santillane que je puis me résoudre à faire une pareille confidence. Oui, continua-t-il, je suis la proie d'une noire mélancolie qui consume peu à peu mes jours ; je vois presque à tout moment un spectre qui se présente devant moi sous une forme effroyable. J'ai beau me dire à moi-même que ce n'est qu'une illusion, qu'un fantôme qui n'a rien de réel, ses apparitions continuelles me blessent la vue & m'inquiètent. Si j'ai la tête assez forte pour être persuadé qu'en voyant ce spectre je ne vois rien, je suis assez foible pour m'affliger de cette vision. Voilà ce que tu m'as forcé de te dire, ajouta-t-il ; juge à présent si j'ai tort de vouloir cacher à tout le monde la cause de ma mélancolie.

J'appris avec autant de douleur que d'étonnement une chose si extraordinaire, & qui supposoit un dérangement dans la machine. Monseigneur, dis-je au ministre, cela ne viendrait-il point du peu de nourriture que vous prenez ? car votre sobriété est excessive. C'est ce que j'ai pensé d'abord, répondit-il, & pour éprouver si c'étoit à la diète que je m'en devois prendre, je mange depuis quelques jours plus qu'à l'ordinaire, & tout cela est inutile, le fantôme ne disparoît point. Il disparoîtra, repris-je pour le consoler, & si Votre Excellence vouloit un peu se dissiper en jouant encore avec ses fidèles serviteurs, je crois qu'elle ne tarderoit guères à se voir délivrée de ses noires vapeurs.

Peu de temps après cet entretien, Monseigneur tomba malade, & sentant que l'affaire deviendroit sérieuse, il envoya chercher deux notaires à Madrid, pour leur faire faire son testament. Il fit venir aussi trois fameux médecins qui avoient la réputation de guérir quelquefois leurs malades. Aussitôt que le bruit de l'arrivée de ces derniers se répandit dans le château, on n'y entendit que des plaintes & des gémissemens ; on y regarda la mort du maître comme prochaine, tant on y étoit prévenu contre ces messieurs. Ils avoient amené avec eux un apothicaire & un chirurgien, ordinaires exécuteurs de leurs ordonnances. Ils laissèrent d'abord les notaires faire leur métier, après quoi ils se disposèrent à faire le leur. Comme ils

étoient dans les principes du docteur Sangrado, dès la première consultation, ils ordonnèrent saignées sur saignées ; en sorte qu'au bout de six jours ils réduisirent le comte-duc à l'extrémité, & le septième ils le délivrèrent de sa vision.

Après la mort de ce ministre, il régna dans le château de Loeches³⁰ une vive & sincère douleur. Tous ses domestiques le pleurèrent amèrement. Bien loin de se consoler de sa perte par la certitude d'être compris dans son testament, il n'y en avoit pas un qui n'eût volontiers renoncé à son legs pour le rappeler à la vie. Pour moi, qu'il avoit le plus chéri & qui m'étois attaché à lui par pure inclination pour sa personne, j'en fus encore plus touché que les autres. Je doute qu'Antonia m'ait coûté plus de larmes que le comte-duc.





CHAPITRE XII.

De ce qui se passa au château de Loeches après la mort du comte-duc ; & du parti que prit Santillane.



LE ministre, ainsi qu'il l'avoit ordonné, fut inhumé sans pompe & sans éclat dans le monastère des religieuses, au bruit de nos lamentations. Après les funérailles, madame d'Olivares nous fit lire le testament, dont tous les domestiques eurent sujet d'être satisfaits. Chacun avoit un legs proportionné à la place qu'il occupoit, & le moindre legs étoit de deux mille écus : le mien étoit le plus considérable de tous ; Monseigneur me laissoit dix mille pistoles, pour marquer l'affection singulière qu'il avoit eue pour moi. Il n'oublia pas les hôpitaux, & fonda des services annuels dans plusieurs couvens.

Madame d'Olivarès renvoya tous les domestiques à Madrid toucher leurs legs chez l'intendant don Raimond Caporis qui avoit ordre de les leur délivrer ; mais je ne pus par-

tir avec eux : une grosse fièvre, fruit de mon affliction, me retint au château sept à huit jours. Pendant ce temps-là, le père de saint Dominique ne m'abandonna point. Ce bon religieux m'avoit pris en amitié & s'intéressant a mon salut, il me demanda, quand il me vit convalescent, ce que je voulois devenir. Je n'en sçais rien, lui répondis-je, mon révérend père ; je ne suis point encore d'accord avec moi-même là-dessus ; il y a des momens où je suis tenté de m'enfermer dans une cellule pour y faire pénitence. Momens précieux ! s'écria le Dominicain ; seigneur de Santillane, vous feriez bien d'en profiter : je vous conseille, en ami, sans que vous cessiez pour cela d'être séculier, de vous retirer dans notre couvent de Madrid, par exemple de vous en rendre bienfaiteur par une donation de tous vos biens, & d'y mourir sous l'habit de saint Dominique. Il y a bien des personnes qui expient une vie mondaine par une pareille fin.

Dans la disposition où étoit mon esprit, le conseil du religieux ne me révolta point, & je répondis à sa révérence que je ferois sur cela mes réflexions. Mais ayant consulté là-dessus Scipion que je vis un moment après le moine, il s'éleva contre cette pensée qui lui parut une idée de malade. Fi donc ! seigneur de Santillane, me dit-il, une semblable retraite peut-elle vous flatter ? Votre château de Llyrias ne vous en offre-t-il pas une plus agréable ? Si

vous en étiez autrefois charmé, vous en goûterez encore mieux les douceurs, présentement que vous êtes dans un âge plus propre à vous laisser toucher des beautés de la nature.

Le fils de la Coscolina n'eut pas de peine à me faire changer de sentiment. Mon ami, lui dis-je, tu l'emportes sur le père de saint Dominique. Je vois bien, en effet, que je ferai mieux de retourner à mon château ; je m'arrête à ce parti. Nous regagnerons Llyrias aussitôt que je ferai en état d'en reprendre le chemin. Ce qui arriva bientôt ; car, n'ayant plus de fièvre, je me sentis en peu de temps assez fort pour exécuter cette résolution. Nous nous rendîmes à Madrid, Scipion & moi. La vue de cette ville ne me fit plus autant de plaisir qu'elle m'en avoit fait auparavant. Comme je sçavois que presque tous les habitans avoient en horreur la mémoire d'un ministre dont je conservois le plus tendre souvenir, je ne pouvois la regarder de bon œil ; aussi je n'y demeurai que cinq ou six jours que Scipion employa aux préparatifs de notre départ pour Llyrias. Pendant qu'il songeoit à notre équipage, j'allai trouver Caporis qui me donna mon legs en doublons. Je vis aussi les receveurs des commanderies sur lesquelles j'avois des pensions ; je pris des arrangemens avec eux pour le paiement : en un mot, je mis ordre à toutes mes affaires.

La veille de notre départ, je demandai au

filz de la Coscolina s'il avoit pris congé de don Henri. Oui, me répondit-il, nous nous fommes séparés ce matin tous deux à l'amiable. Il m'a pourtant témoigné qu'il étoit fâché que je le quittasse ; mais s'il étoit content de moi, je ne l'étois guères de lui. Ce n'est point assez que le valet plaife au maître, il faut en même temps que le maître plaife au valet ; autrement ils font l'un & l'autre fort mal ensemble. D'ailleurs, ajouta-t-il, don Henri ne fait plus à la cour qu'une pitoyable figure ; il y est tombé dans le dernier mépris : on le montre au doigt dans les rues, & on ne l'appelle plus que le filz de la Génoise. Jugez s'il est gracieux pour un garçon d'honneur de servir un homme déshonoré.

Nous partîmes enfin de Madrid, un beau jour, au lever de l'aurore, & nous prîmes la route de Cuença. Voici dans quel ordre & dans quel équipage. Nous étions, mon confident & moi, dans une chaise tirée par deux mules conduites par un postillon ; trois mulets chargés de nos hardes & de notre argent & menés par deux palefreniers, nous suivoient immédiatement & deux grands laquais choisis par Scipion, venoient ensuite, montés sur deux mules & armés jusqu'aux dents ; les palefreniers, de leur côté, portoient des sabres, & le postillon avoit deux bons pistolets à l'arçon de sa selle. Comme nous étions sept hommes dont il y en avoit six fort résolus, je me mis

gaiement en chemin, fans appréhender pour mon legs. Dans les villages par où nous passions, nos mulets faisoient orgueilleusement entendre leurs sonnettes ; les payfans accouroient à leurs portes pour voir défilier notre équipage qui leur paroissoit tout au moins celui d'un grand qui alloit prendre possession d'une vice-royauté.





CHAPITRE XIII.

Du retour de Gil Blas dans son château. De la joie qu'il eut de trouver Séraphine, sa filleule, nubile; & de quelle dame il devint amoureux.



J'EMPLOYAI quinze jours à me rendre à Llyrias, rien ne m'obligeant d'y aller à grandes journées; tout ce que je souhaitois, c'étoit d'y arriver heureusement, & mon souhait fut exaucé. La vue de mon château m'inspira d'abord quelques pensées tristes, en me rappelant le souvenir d'Antonia; mais je fus bientôt m'en distraire, ne voulant m'occuper que de ce qui pouvoit me faire plaisir; outre que vingt-deux ans qui s'étoient écoulés depuis sa mort, en avoient fort affoibli le sentiment.

Sitôt que je fus entré dans le château, Béatrix & sa fille vinrent me saluer d'un air empressé; ensuite le père, la mère & la fille s'accablèrent d'accolades avec des transports de joie qui me charmèrent. Après tant d'embrasse-

mens, je dis, en regardant avec attention ma filleule que je trouvai fort aimable : Est-il possible que ce soit là cette Séraphine que je laissai au berceau quand je partis de Llyrias ? Je suis ravi de la revoir si grande & si jolie : il faut que nous songions à l'établir. Comment donc, mon cher parrain, s'écria ma filleule en rougissant un peu de mes dernières paroles, il n'y a qu'un instant que vous me voyez, & vous songez déjà à vous défaire de moi ? Non, ma fille, lui répliquai-je, nous ne prétendons point vous perdre en vous mariant : nous voulons un mari qui vous possède sans qu'il vous enlève à vos parens, & qui vive, pour ainsi dire, avec nous.

Il s'en présente un de cette espèce, dit alors Béatrix. Un gentilhomme de ce pays-ci a vu Séraphine un jour à la messe, dans la chapelle de ce hameau, & en est devenu amoureux. Il m'est venu voir, m'a déclaré sa passion & demandé mon aveu. Vous jugez bien quelle réponse je lui ai faite. Quand vous auriez mon agrément, lui ai-je dit, vous n'en feriez pas plus avancé ; Séraphine dépend de son père & de son parrain qui seuls peuvent disposer d'elle. Tout ce que je puis pour vous, c'est de leur écrire pour les informer de votre recherche qui fait honneur à ma fille. Effectivement, messieurs, poursuivit-elle, c'est ce que j'allois incessamment vous mander ; mais vous voilà revenus, vous ferez ce que vous jugerez à propos.

Au reste, dit Scipion, de quel caractère est cet *hidalgo*³¹ ? Ne ressemble-t-il pas à la plupart de ses pareils ? n'est-il pas fier de sa noblesse & insolent avec les roturiers ? Oh ! pour cela, non, répondit Béatrix ; c'est un garçon d'une douceur & d'une politesse achevée, de bonne mine d'ailleurs, & qui n'a pas encore trente ans accomplis. Vous nous faites, dis-je à Béatrix, un assez beau portrait de ce cavalier ; comment s'appelle-t-il ? Don Juan de Jutella, repartit la femme de Scipion. Il n'y a pas longtemps qu'il a recueilli la succession de son père, & il vit dans son château, éloigné d'ici d'une lieue, avec une sœur cadette qu'il a sous sa conduite. J'ai autrefois, repris-je, entendu parler de la famille de ce gentilhomme ; c'est une des plus nobles du royaume de Valence. J'estime moins la noblesse, s'écria Scipion, que les qualités du cœur & de l'esprit, & ce don Juan nous conviendra, si c'est un honnête homme. Il en a la réputation, dit Séraphine en se mêlant à l'entretien ; les habitans de Llyrias qui le connoissent, en disent tous les biens du monde. A ces paroles de ma filleule, je regardai avec un souris son père qui, les ayant saisies aussi bien que moi, jugea que le galant ne déplaisoit point à sa fille.

Ce cavalier apprit bientôt notre arrivée à Llyrias, puisque deux jours après nous le vîmes paroître au château. Il nous aborda de bonne grace & bien loin de démentir par sa présence

ce que Béatrix nous avoit dit de lui, il nous fit concevoir une haute opinion de son mérite. Il nous dit qu'en qualité de voisin, il venoit nous féliciter sur notre heureux retour. Nous le reçûmes le plus gracieusement qu'il nous fut possible. Mais cette visite ne fut que de pure civilité : elle se passa toute en complimens de part & d'autre, & don Juan, sans nous dire un mot de son amour pour Séraphine, se retira en nous priant seulement de lui permettre de nous revenir voir & de profiter d'un voisinage qu'il prévoyoit lui devoir être d'un grand agrément. Lorsqu'il nous eut quittés, Béatrix nous demanda ce que nous pensions de ce gentil homme. Nous lui répondîmes qu'il nous avoit prévenus en sa faveur & qu'il nous sembloit que la fortune ne pouvoit offrir à Séraphine un meilleur parti.

Dès le jour suivant, je sortis après le dîner avec le fils de la Coscolina, pour aller rendre la visite que nous devions à don Juan. Nous prîmes la route de son château, conduits par un guide qui nous dit, après trois quarts d'heure de chemin : Voici le château du seigneur don Juan de Jutella. Nous eûmes beau regarder de tous nos yeux dans la campagne, nous fûmes longtems sans l'apercevoir ; nous ne le découvriâmes qu'en y arrivant, attendu qu'il étoit situé au pied d'une montagne, au milieu d'un bois dont les arbres élevés le déroboient à notre vue. Il avoit un air antique & délabré qui prouvoit

moins l'opulence de son maître que la noblesse. Néanmoins, quand nous y fûmes entrés, nous trouvâmes la caducité du bâtiment compensée par la propreté des meubles.

Don Juan nous reçut dans une salle bien ornée, où il nous présenta une dame qu'il appela devant nous sa sœur Dorothée, & qui pouvoit avoir dix-neuf à vingt ans. Elle étoit fort parée, comme une personne qui s'étant attendue à notre visite avoit envie de nous paroître aimable, & s'offrant à ma vue avec tous ses charmes, elle fit sur moi la même impression qu'Antonia, c'est-à-dire que je fus troublé ; mais je cachai si bien mon trouble, que Scipion même ne le remarqua pas. Notre conversation roula, comme celle du jour précédent, sur le plaisir mutuel que nous nous faisons de nous voir quelquefois & de vivre ensemble en bons voisins. Il ne nous parla point encore de Séraphine, & nous ne lui dîmes rien qui pût l'engager à nous déclarer son amour ; nous étions bien aises de le voir venir là-dessus. Pendant notre entretien je jetois souvent la vue sur Dorothée, quoique j'affectasse de l'envisager le moins qu'il m'étoit possible, & toutes les fois que mes regards rencontroient les siens, c'étoient autant de traits nouveaux qu'elle me lançoit dans le cœur. Je dirai pourtant, pour rendre une exacte justice à l'objet aimé, que ce n'étoit point une beauté parfaite : si elle avoit la peau d'une blancheur éblouissante & la bouche plus vermeille que la rose, son nez

étoit un peu trop long & ses yeux un peu trop petits; cependant le tout ensemble m'enchantoit.

Enfin, je ne fortis point du château de Jutella comme j'y étois entré, & m'en retournant à Llyrias l'esprit rempli de Dorothée, je ne voyois qu'elle, je ne parlois que d'elle. Comment donc, mon maître, me dit Scipion en me considérant d'un air étonné, vous êtes bien occupé de la sœur de don Juan. Vous auroit-elle inspiré de l'amour? Oui, mon ami, lui répondis-je, & j'en rougis de honte. O ciel! moi qui, depuis la mort d'Antonia, ai regardé mille jolies personnes avec indifférence, faut-il que j'en rencontre une qui m'enflamme à mon âge, sans que je puisse m'en défendre? Hé bien! monsieur, reprit le fils de la Coscolina, vous devez vous applaudir de l'aventure, au lieu de vous en plaindre; vous êtes encore dans un âge où il n'y a point de ridicule à brûler d'une amoureuse ardeur, & le temps n'a point assez flétri votre front pour vous ôter l'espérance de plaire. Croyez-moi, quand vous reverrez don Juan, demandez-lui hardiment sa sœur: il ne peut la refuser à un homme comme vous, & d'ailleurs, s'il faut absolument être gentilhomme pour épouser Dorothée, ne l'êtes-vous pas? Vous avez des lettres de noblesse, cela suffit pour votre postérité. Lorsque le temps aura mis sur ces lettres le voile épais dont il couvre l'origine de toutes les maisons, après quatre ou cinq générations, la race des Santillane fera des plus illustres.



CHAPITRE XIV & DERNIER.

Du double mariage qui fut fait à Llyrias & qui finit enfin l'histoire de Gil Blas de Santillane.



CIPION m'encouragea par ce discours à me déclarer amant de Dorothée, sans songer qu'il m'exposoit à essuyer un refus. Je ne m'y déterminai néanmoins qu'en tremblant. Quoique je ne parusse pas avoir mon âge, & que je pusse me donner dix bonnes années moins que je n'en avois, je ne laissois pas de me croire bien fondé à douter que je plûsse à une jeune beauté. Je pris pourtant la résolution d'en risquer la demande sitôt que je verrois son frère qui, de son côté, n'étant pas sûr d'obtenir ma filleule, n'étoit pas sans inquiétude.

Il revint à mon château le lendemain matin, dans le temps que j'achevois de m'habiller. Seigneur de Santillane, me dit-il, je viens aujourd'hui à Llyrias pour vous parler d'une affaire sérieuse. Je le fis passer dans mon cabinet, où d'abord entrant en matière : Je crois, continua-

t-il, que vous n'ignorez pas le fujet qui m'amène. J'aime Séraphine. Vous pouvez tout sur son père, je vous prie de me le rendre favorable ; faites-moi obtenir l'objet de mon amour, que je vous doive le bonheur de ma vie. Seigneur don Juan, lui répondis-je, comme vous allez d'abord au fait, vous ne trouverez pas mauvais que je fuive votre exemple, & qu'après vous avoir promis mes bons offices auprès du père de ma filleule, je vous demande les vôtres auprès de votre sœur.

A ces derniers mots, don Juan laissa éclater une agréable surprise dont je tirai un augure favorable. Seroit-il possible, s'écria-t-il ensuite, que Dorothee eût fait hier la conquête de votre cœur ? Elle m'a charmé, lui dis-je & je me croirai le plus heureux de tous les hommes, si ma recherche vous plaît à l'un & à l'autre. C'est de quoi vous devez être assuré, me répliqua-t-il ; tout nobles que nous sommes, nous ne dédaignerons pas votre alliance. Je suis bien aise, lui repartis-je, que vous ne fassiez pas de difficulté de recevoir pour beau-frère un roturier ; je vous en estime davantage, vous montrez en cela votre bon esprit. Mais quand vous seriez assez vain pour ne vouloir accorder la main de votre sœur qu'à un noble, sçachez que j'ai de quoi contenter votre vanité. J'ai travaillé vingt ans dans les bureaux du ministère, & le roi, pour récompenser les services que j'ai rendus à l'État, m'a gratifié des lettres de noblesse que je

vais vous faire voir. En achevant ces paroles, je tirai mes patentes d'un tiroir où je les tenois humblement cachées, & je les présentai au gentilhomme qui les lut d'un bout à l'autre attentivement avec une entière satisfaction. Voilà qui est bon, reprit-il en me les rendant, Dorothée est à vous. Et vous, m'écriai-je, comptez sur Séraphine.

Ces deux mariages furent donc ainsi résolus entre nous. Il ne fut plus question que de savoir si les futures y consentiroient de bonne grace ; car don Juan & moi, également délicats, nous ne prétendions point les obtenir malgré elles. Ce gentilhomme retourna au château de Jutella pour me proposer à sa sœur, & moi j'assemblai Scipion, Béatrix & ma filleule, pour leur faire part de l'entretien que je venois d'avoir avec ce cavalier. Béatrix fut d'avis qu'on l'acceptât pour époux sans hésiter, & Séraphine fit connoître par son silence qu'elle étoit du sentiment de sa mère. Pour le père, il ne fut pas à la vérité d'une autre opinion ; mais il témoigna quelque inquiétude sur la dot qu'il faudroit, disoit-il, donner à un gentilhomme dont le château avoit un si pressant besoin de réparation. Je fermai la bouche à Scipion en lui disant que cela me regardoit, & que je faisois présent à ma filleule de quatre mille pistoles pour payer sa dot.

Je revis don Juan dès le soir même. Vos affaires, lui dis-je, vont à merveilles ; je fouhaite

que les miennes ne soient pas dans un plus mauvais état. Elles vont aussi le mieux du monde, me répondit-il ; je n'ai pas été à la peine d'employer l'autorité pour avoir le consentement de Dorothée ; votre personne lui revient & vos manières lui plaisent. Vous appréhendez de n'être pas de son goût, & elle craint, avec plus de raison, que n'ayant à vous offrir que son cœur & sa main. . . . Que voudrois-je plus ? interrompis-je tout transporté de joie, puisque la charmante Dorothée n'a point de répugnance à lier son sort au mien, c'est tout ce que je demande : je suis assez riche pour l'épouser sans dot, & sa seule possession comblera tous mes vœux.

Don Juan & moi, fort satisfaits d'avoir heureusement amené les choses jusques-là, nous résolûmes, pour hâter nos noces, d'en supprimer les cérémonies superflues. J'abouchai ce gentilhomme avec les parens de Séraphine, & après qu'ils furent convenus des conditions au mariage, il prit congé de nous, en nous promettant de revenir le lendemain avec Dorothée. L'envie que j'avois de paroître agréable à cette dame me fit employer trois bonnes heures, pour le moins, à m'ajuster, à m'adoniser, encore ne pus-je parvenir à me rendre content de ma personne. Pour un adolescent qui se prépare à voir sa maîtresse, ce n'est qu'un plaisir ; mais pour un homme qui commence à vieillir, c'est une occupation. Cependant je fus plus heureux que

je ne le méritois : je revis la sœur de don Juan, & j'en fus regardé d'un œil si favorable, que je m'imaginai valoir encore quelque chose. J'eus avec elle un long entretien. Je fus charmé du caractère de son esprit, & je jugeai qu'avec de bonnes façons & beaucoup de complaisances, je deviendrois un époux chéri. Plein d'une si douce espérance, j'envoyai chercher deux notaires à Valence, qui firent le contrat de mariage ; puis nous eûmes recours au curé de Paterna, qui vint à Llyrias, & nous maria, don Juan & moi, à nos maîtresses.

Je fis donc allumer pour la seconde fois le flambeau de l'hyménée, & je n'eus pas sujet de m'en repentir. Dorothée, en femme vertueuse, se fit un plaisir de son devoir, & sensible au soin que je prenois d'aller au-devant de ses desirs, elle s'attacha bientôt à moi, comme si j'eusse été jeune. D'une autre part, don Juan & ma filleule s'enflammèrent d'une ardeur mutuelle, & ce qu'il y a de singulier, les deux belles-sœurs conçurent l'une pour l'autre la plus vive & la plus sincère amitié. De mon côté, je trouvai dans mon beau-frère tant de bonnes qualités, que je me sentis naître pour lui une véritable affection qu'il ne paya point d'ingratitude. Enfin l'union qui régnoit entre nous tous étoit telle, que le soir lorsqu'il falloit nous quitter pour nous rassembler le lendemain, cette séparation ne se faisoit pas sans peine ; ce qui fut cause que des deux familles nous résolûmes de n'en faire

qu'une, qui demeureroit tantôt au château de Llyrias & tantôt à celui de Jutella, auquel, pour cet effet, on fit de grandes réparations, des pistoles de Son Excellence.

Il y a déjà trois ans, ami lecteur, que je mène une vie délicieuse avec des personnes si chères. Pour comble de satisfaction, le ciel a daigné m'accorder deux enfans dont l'éducation va devenir l'amusement de mes vieux jours, & dont je crois pieusement être le père.

Fin du douzième & dernier livre.





NOTES

DU

TOME QUATRIÈME.

1. Cette promotion est de 1618.
2. Le mot étoit nouveau, & Le Sage, ennemi du néologisme, le met en italique.
3. L'emploi de ce corps minéral a excité parmi les médecins des disputes, qui au temps de Le Sage duroient depuis plus d'un siècle & demi.
4. *Le brigandage de la médecine dans la manière de traiter les petites véroles & les plus grandes maladies par l'émétique, la saignée du pied & le kermès minéral, &c...*, par le docteur Ph. Hecquet, in-12 publié en 1733, deux ans avant les trois derniers livres de *Gil Blas*.
5. Ce fut en effet frère Simon, apothicaire des Chartreux de Paris, qui mit le kermès en vogue au commencement du XVIII^e siècle.
6. Muletier.

-
7. Ou de Padoue.
 8. La maison des comédiens.
 9. *Don Gabriel Triaquero*, don Gabriel Triacleur, vendeur de thériaque, charlatan. C'est Voltaire que Le Sage va attaquer sous ce nom peu flatteur.
 10. Il est clair que sous les noms de Lope de Vega & de Calderon, Le Sage entend ici Pierre Corneille & Racine.
 11. Souvenir d'Horace, ode à Plancus, lib. I, vi.
 12. *De Buenotriigo*, de bon froment.
 13. *Brindes*, fantés que l'on se portoit en buvant à la ronde.
 14. *Ninos*, orphelins.
 15. Terme du jeu d'échecs.
 16. *De los Royés*, des Pères noirs.
 17. Hémistiche de Santeuil, dans une pièce 'de vers à l'Académie des Belles-Lettres, sur la nécessité de faire en latin les inscriptions de monuments français.
 18. Avant la mort de Philippe III, en 1621, le cardinal duc de Lerme avoit été supplanté dans sa faveur par son propre fils, le duc d'Uzède.
 19. La clef d'or étoit le signe distinctif de certains officiers qui avoient le droit d'entrer dans la chambre du roi d'Espagne.
 20. Calderone paya pour le duc de Lerme. Arrêté & mis en prison en 1619, il fut décapité publiquement en 1621.
 21. Tous ces détails sont scrupuleusement historiques.
 22. *Carnero*, mouton.
 23. Critique célèbre, du temps d'Auguste.
 24. C'est un vers fameux de *la Pharsale*, de Lucain.
 25. *Audience*, cour supérieure de justice & de police.

26. *Auto-da-fé*, acte de foi. Jour de cérémonie de l'Inquisition pour la punition ou l'absolution des accusés d'hérésie.

27. On appelle *parrains* toutes les personnes que l'Inquisiteur nomme pour accompagner les prisonniers dans l'*auto-da-fé*, & qui sont obligées d'en répondre (*Note de Le Sage*).

28. *Ligero*, léger. Les contemporains de Le Sage reconnoissoient dans de Ligero un célèbre maître à danser du nom de Maral.

29. Ce chapitre est historique.

30. Olivarès ne mourut point à Loches, mais à Toro, où il avoit dû se retirer.

31. *Hidalgo*, à la lettre, fils de quelque chose.







TABLE
DES CHAPITRES
DU
TOME QUATRIÈME

LIVRE DIXIÈME

CHAPITRE I. — <i>Gil Blas part pour les Asturies ; il passe par Valladolid où il va voir le docteur Sangrado, son ancien maître ; il rencontre, par hasard, le seigneur Manuel Ordonez, administrateur de l'hôpital.</i>	1
CHAP. II. — <i>Gil Blas continue son voyage, & arrive heureusement à Oviedo. Dans quel état il retrouva ses parens. Mort de son père ; suites de cette mort.</i>	14
CHAP. III. — <i>Gil Blas prend la route du royaume de Valence, & arrive enfin à Llyrias ; description de son château ; comment il y fut reçu, & quelles gens il y trouva.</i>	26
CHAP. IV. — <i>Il part de Valence, & va voir les seigneurs de Leyva ; de l'entretien qu'il eut avec eux, & du bon accueil que lui fit Séraphine.</i>	35
CHAP. V. — <i>Gil Blas va à la comédie où il voit jouer une tragédie nouvelle. Succès de la pièce. Génie du public de Valence.</i>	42

CHAP. VI. — <i>Gil Blas, en se promenant dans les rues de Valence, rencontre un religieux qu'il croit reconnoître. Quel homme c'étoit que ce religieux. . . .</i>	48
CHAP. VII. — <i>Gil Blas retourne à son château de Llyrias : de la nouvelle agréable que Scipion lui apprit & de la réforme qu'ils firent dans leur domestique. .</i>	58
CHAP. VIII. — <i>Des amours de Gil Blas & de la belle Antonia.</i>	64
CHAP. IX. — <i>Noces de Gil Blas & de la belle Antonia, de quelle façon elles se firent, quelles personnes y assistèrent, & de quelles réjouissances elles furent suivies.</i>	73
CHAP. X. — <i>Suites du mariage de Gil Blas & de la belle Antonia. Commencement de l'histoire de Scipion.</i>	82
CHAP. XI. — <i>Suite de l'histoire de Scipion.</i>	116
CHAP. XII. — <i>Fin de l'histoire de Scipion.</i>	133

LIVRE ONZIÈME

CHAPITRE I. — <i>De la plus grande joie que Gil Blas ait jamais sentie, & du triste accident qui la troubla. Des changemens qui arrivèrent à la cour, & qui furent cause que Santillane y retourna.</i>	159
CHAP. II. — <i>Gil Blas se rend à Madrid; il paroît à la cour. Le roi le reconnoît, & le recommande à son premier ministre. Suite de cette recommandation. . .</i>	166
CHAP. III. — <i>De ce qui empêcha Gil Blas d'exécuter la résolution où il étoit d'abandonner la cour, & du service important que Joseph Navarro lui rendit. . .</i>	175
CHAP. IV. — <i>Gil Blas se fait aimer du comte d'Olivarès.</i>	177
CHAP. V. — <i>De l'entretien secret que Gil Blas eut avec Navarro, & de la première occupation que le comte d'Olivarès lui donna.</i>	181
CHAP. VI. — <i>De l'usage que Gil Blas fit de ses trois cents pistoles, & des soins dont il chargea Scipion. Succès du mémoire dont on vient de parler. . . .</i>	188

CHAP. VII. — Par quel hasard, dans quel endroit & dans quel état Gil Blas retrouva son ami Fabrice, & de l'entretien qu'ils eurent ensemble	194
CHAP. VIII. — Gil Blas se rend de jour en jour plus cher à son maître. Du retour de Scipion à Madrid, & de la relation qu'il fit de son voyage à Santillane.	200
CHAP. IX. — Comment & à qui le comte-duc maria sa fille unique et des fruits amers que ce mariage produisit	205
CHAP. X. — Gil Blas rencontre par hasard le poète Nunez qui lui apprend qu'il a fait une tragédie qui doit être incessamment représentée sur le théâtre du Prince. Du malheureux succès de cette pièce, & du bonheur étonnant dont il fut suivi.	210
CHAP. XI. — Santillane fait donner un emploi à Scipion qui part pour la Nouvelle-Espagne	216
CHAP. XII. — Don Alphonse de Leyva vient à Madrid; motif de son voyage. De l'affliction qu'eut Gil Blas, & de la joie qui la suivit.	220
CHAP. XIII. — Gil Blas rencontre chez le roi don Gaston de Cogollos & don André de Tordefillas. Où ils allèrent tous trois. Fin de l'histoire de Gaston & de dona Helena de Galisteo. Quel service Santillane rendit à Tordelfias	226
CHAP. XIV. — Santillane va chez le poète Nunez. Quelles personnes il y trouva & quels discours y furent tenus.	237

LIVRE DOUZIÈME

CHAPITRE I. — Gil Blas est envoyé par le ministre à Tolède. Du motif & du succès de son voyage.	241
CHAP. II. — Santillane rend compte de sa commission au ministre qui le charge du soin de faire venir Lucrèce à Madrid. De l'arrivée de cette comédienne, & de son début à la cour.	254

CHAP. III. — <i>Lucrèce fait grand bruit à la cour, & joue devant le roi qui en devient amoureux : suites de cet amour</i>	258
CHAP. IV. — <i>Du nouvel emploi que donna le ministre à Santillane.</i>	266
CHAP. V. — <i>Le fils de la Génoise est reconnu par acte authentique, & nommé don Henri-Philippe de Guzman. Santillane fait la maison de ce jeune seigneur, & lui donne toutes sortes de maîtres.</i>	270
CHAP. VI. — <i>Scipion revient de la Nouvelle-Espagne. Gil Blas le place auprès de don Henri. Des études de ce jeune seigneur. Des honneurs qu'on lui fit, & à quelle dame le comte-duc le maria. Comment Gil Blas fut fait noble malgré lui.</i>	275
CHAP. VII. — <i>Gil Blas rencontre encore Fabrice par hasard. De la dernière conversation qu'ils eurent ensemble, & de l'avis important que Nunez donna à Santillane.</i>	280
CHAP. VIII. — <i>Comment Gil Blas apprit que l'avis de Fabrice n'étoit point faux. Du voyage que le roi fit à Saragoſſe.</i>	284
CHAP. IX. — <i>De la révolution de Portugal, & de la disgrâce du comte-duc.</i>	288
CHAP. X. — <i>De l'inquiétude & des ſoins qui troublèrent d'abord le comte-duc, & de l'heureuse tranquillité qui leur succéda. Des occupations de ce ministre dans ſa retraite.</i>	292
CHAP. XI. — <i>Le comte-duc devient tout à fait triſte & rêveur. Du ſujet étonnant de ſa triſteſſe, & de la ſuite fâcheuſe qu'elle eut.</i>	297
CHAP. XII. — <i>De ce qui ſe paſſa au château de Loèches après la mort du comte-duc & du parti que prit Santillane.</i>	302
CHAP. XIII. — <i>Du retour de Gil Blas dans ſon château. De la joie qu'il eut de retrouver Séraphine, ſa</i>	

<i>filieuse, nubile ; & de quelle dame il devint amoureux.</i>	307
CHAP. XIV & dernier. — Du double mariage qui fut fait à Llyrias, & qui finit enfin l'histoire de Gil Blas de Santillane.	313



Achévé d'imprimer

le 28 février mil huit cent soixante-dix-huit

PAR CH. UNSINGER

POUR

ALPHONSE LEMERRE, LIBRAIRE

A PARIS

540518

